A. DE LAMARTINE

PHILOSOPHIE
ET
LITTÉRATURE

JOB LU DANS LE DÉSERT.
DE LA PRÉTENDUE DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE EN EUROPE ET PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.
RACINE, « ATHALIE ».

DEUXIÈME MILLE

Pa
ALPHONSE LE
23-31, PASSAGE

U d'/of OTTAWA
39003003319133

M DCCC XCIV

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/philosophieetli00lama

CETTE ÉDITION

est publiée par les soins de la Société propriétaire

des

ŒUVRES DE LAMARTINE

PHILOSOPHIE

ET

LITTÉRATURE

ŒUVRES

DE

A. de Lamartine

14 volumes petit in-12 couronne, à 6 fr. le volume.

(Petite Bibliothèque littéraire)

Premières Méditations	1 vol.
Nouvelles Méditations	1 vol.
Harmonies poétiques	1 vol.
Jocelyn	1 vol.
La Chute d'un Ange	1 vol.
Recueillements poétiques	1 vol.
Poésies inédites	1 vol.
Les Confidences. — Graziella	1 vol.
Les Nouvelles Confidences	1 vol.
Raphael	1 vol.
Le Tailleur de Pierres	1 vol.
Voyage en Orient	2 vol.
Lectures pour tous	1 vol.

Il a été tiré des Œuvres de Lamartine 500 exemplaires sur papier vergé, au prix de 6 francs le volume.

Tous droits réservés.

A. DE LAMARTINE

PHILOSOPHIE
ET
LITTÉRATURE

JOB LU DANS LE DÉSERT.
DE LA PRÉTENDUE DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE EN EUROPE ET PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.
RACINE, « ATHALIE ».

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIV

Universitas
BIBLIOTHECA

BQ
134
.L33
1894

AVIS DE L'ÉDITEUR

La composition de ce volume n'est pas arbitraire et n'a pas été faite avec des morceaux choisis pour leur seule valeur. L'éditeur s'est attaché à compléter en un ensemble les deux volumes qu'il avait publiés précédemment.

Sous ce titre de « Lamartine par lui-même », il avait extrait des *Mémoires politiques* une autobiographie écrite à l'âge où il n'y a plus d'autre passion que celle de la vérité dans le récit d'une vie. Dans les « Entretiens Littéraires », il a trouvé sous la même inspiration de sincérité suprême l'autobiographie morale, c'est-à-dire la philosophie personnelle de l'auteur à propos d'une étude sur Job.

En regard du volume « Trois Poètes italiens » où Dante, Pétrarque, Le Tasse avaient fixé l'attention du poète, il était intéressant de placer comme contraste ses études sur la littérature française.

Deux morceaux de première importance étaient particulièrement indiqués :

1° Un aperçu sur l'histoire littéraire en France depuis trois siècles compris sous ce titre : De la prétendue décadence de la littérature en Europe et particulièrement en France ;

2° Une étude sur Racine à propos d'une représentation d'*Athalie* par Talma.

Ces études de philosophie et de littérature ont un autre lien entre elles. Elles sont de la même date. *Job lu dans le désert* et la *Philosophie personnelle de l'auteur* ont paru en 1856 ainsi que « l'Aperçu sur l'histoire littéraire en France » ; l'étude sur Racine, dans les premiers mois de 1857.

Aucune de ces études n'a été publiée en volume, n'ayant eu jusqu'ici que la publicité restreinte aux abonnés du « Cours de Littérature ».

JOB LU DANS LE DÉSERT

I

VOICI, selon nous, le plus sublime monument littéraire, non pas seulement de l'esprit humain, non pas seulement des langues écrites, non pas seulement de la philosophie et de la poésie, mais le plus sublime monument de l'âme humaine. Voici le grand drame éternel à trois acteurs qui résume tout; mais quels acteurs! DIEU, L'HOMME et LA DESTINÉE!

Nous n'hésitons pas à dire que, si l'espèce humaine devait disparaître tout entière de la terre

(ce qui est possible) pour faire place sur ce petit globe à une race plus parfaite et plus intelligente, et qu'il ne dût y avoir qu'une seule œuvre de l'homme sauvée de ce cataclysme, c'est le poème de Job qu'il faudrait sauver de préférence du naufrage ou de l'incendie. Il suffirait seul à servir d'épitaphe à l'humanité morte et à immortaliser à jamais le génie humain devant sa postérité inconnue.

M. de Chateaubriand, qui ne lui consacre que deux pages, appelle cela une élégie. Quelle élégie que ce rugissement de lion blessé, aux prises avec les angoisses de la vie, de la mort et du doute, et interrogeant Dieu lui-même pour le forcer à justifier sa justice devant sa créature! Non, il n'y a pas de poète à côté de celui-là; on pourrait le lire sur les ruines du monde, au bruit des planètes fracassées hors de leurs orbites les unes contre les autres. La majesté de l'accent égalerait celle de l'écroulement de la création.

II

Homère n'est qu'un divin conteur dont les chants délassent les héros fatigués assis sous leurs

tentes après les champs de bataille. On peut le cacher, comme Alexandre, sous son oreiller.

Les poètes indiens ne sont que de merveilleux fabulistes qui revêtaient de formes fantastiques le Dieu unique et immortel. On peut les lire dans les bibliothèques.

Les poètes chinois ne sont que des théologiens très sages, mais très arides, qui font au peuple la concession de quelques incarnations indiennes, qu'on peut lire dans le désœuvrement.

Virgile n'est qu'un académicien accompli de Rome, qu'on peut lire dans les académies et dans les collèges.

Horace n'est qu'un voluptueux insouciant, un Saint-Évremont romain, qu'on peut lire à table.

Dante n'est qu'un théologien populaire, en vers quelquefois triviaux, quelquefois sublimes, qu'on peut lire en le feuilletant comme on cherche une perle dans un tas d'écailles.

Le Tasse n'est qu'un poète de fantaisie et d'aventures amoureuses, qu'on peut lire à la cour pour se donner des fêtes d'esprit.

Camoëns et Milton ne sont que des échos magnifiques, l'un de Virgile, l'autre de Moïse, qu'on peut lire après leurs modèles en les élevant au même niveau.

Racine lui-même, notre plus grand poète, n'est que le plus mélodieux des symphonistes, qu'on peut entendre au théâtre, ou qu'on peut lire

comme on écoute, dans le silence de l'âme, la musique des langues.

III

Mais Job, vous pouvez le lire devant Dieu lui-même, sans vous distraire de la majesté et de la terreur divines; car ses vers semblent écrits sur la page avec la majesté, la terreur et l'ombre même visible de Jéhovah. Enfin vous pouvez le lire, devant la mort, au chevet de sueurs de l'agonie, devant la pierre déjà levée du sépulcre où vous allez dormir votre sommeil, car l'agonie n'a pas plus de frissons, la mort n'a pas plus d'horreurs, le sépulcre n'a pas plus de ténèbres que son livre. Quel poète que celui qui n'a pas une chose mortelle ou immortelle à laquelle il ne soit égal! Quel livre que celui qui peut passer dans votre main de la vie au néant, du soleil sous la terre, du temps à l'éternité, sans pâlir à vos yeux, et qu'on peut lire des deux côtés de la tombe sans changer de feuillet! Si on lit dans le sépulcre et dans l'éternité, soyez sûrs qu'on y lira ce livre. C'est le livre des deux mondes.

Pourquoi cela? Nous allons essayer de le dire.

IV

Je ne suis pas un homme de l'école larmoyante des *Nuits* d'Young ou des lamentations de Jérémie. Ce parti pris de gémissement sempiternel sur les choses humaines n'est bon à rien. Ces poésies toujours trempées de larmes me font l'effet de ces pleureuses gagées des obsèques des anciens et des Orientaux d'aujourd'hui, qui ne savent qu'un métier, et qui meurent de faim si personne ne les loue à tant le sanglot pour pleurer à l'heure. Les larmes sont pardonnables deux ou trois fois dans la vie, le reste du temps elles efféminent; il faut les respecter quand elles coulent, car elles ont été données à l'homme par la nature comme elle a donné la rosée aux nuits des climats trop chauds pour amollir la dureté d'un ciel de feu. Elles sont l'égouttement de la pitié par l'éponge du cœur; mais elles ne sont pas l'organe du courage. Or, si l'homme n'est pas courageux contre l'adversité, il n'est plus l'homme. Donnez-lui une quenouille et un lacrymatoire! Qu'il file son linceul, et qu'il compte combien il y a de larmes dans l'œil d'un lâche pendant soixante ou quatre-vingts ans de pleurnichement.

V

J'ai été doué, comme tous les poètes, d'une fibre très sensible, qui doit par conséquent frissonner plus vite et vibrer plus profondément au toucher le plus délicat ou le plus rude des choses humaines. Peu d'hommes vivants, je pense, ont plus souffert que moi dans une vie où la souffrance ne m'a pas encore dit son dernier mot!... Mais, j'en rends grâce à cette même nature, cette fibre très sensible à la douleur l'est aussi aux impressions douces et enivrantes de la vie. Cette fibre plie jusqu'à la mélancolie, jamais jusqu'à la prostration; elle se redresse facilement, comme un ressort d'acier bien trempé que son élasticité même empêche de se rompre. Son équilibre, sans cesse troublé, sans cesse rétabli, donne à mon âme une certaine sérénité gaie sur un fond triste. C'est la température vraie de ce globe où l'on meurt, mais aussi de ce globe où l'on vit; de ce globe où l'on souffre, mais aussi de ce globe où l'on aime!...

Aussi personne n'est plus flexible que moi aux vents tièdes et alizés de cette terre, qui soufflent quelquefois au printemps, et même en automne, sur l'épiderme du cœur. Personne n'a puisé plus d'ivresse dans un regard, plus de miel dans un

sourire, plus d'enchantement dans un soleil, plus de rêverie dans une nuit d'été, plus d'enthousiasme heureux ou pieux dans le spectacle d'une montagne, d'une vallée, d'une mer, et, faut-il le dire, plus de gaieté oublieuse quelquefois dans l'épanchement communicatif d'une table d'amis laissant déborder la saillie de leur esprit comme l'écume de leurs verres, et remettant les tristesses de la vie ou de la mort à demain. Personne aussi, j'en suis sûr, n'a autant joui de ses amis, famille adoptive, parenté de l'âme, public intime, qui ne sont ni si perfides, ni si indifférents que le disent les cœurs tristes, et que je n'ai jamais, au contraire, trouvés si fidèles et si consolateurs que dans l'infortune.

Oui, oui, soyons justes, il y a du mal, mais il y a du bien dans la vie, et l'on peut dire de l'existence ce que j'ai dit moi-même de notre patrie il y a peu d'années : La France a de beaux moments et de vilaines années. — Ni à sa patrie, ni à Dieu, ni aux hommes, il ne faut nier les beaux moments! L'ingratitude n'est jamais justice, et sans justice où serait la philosophie de la vie ?

VI

Mais, malgré les dispositions équitables, équilibrées, et je dirai même heureuses de ma nature,

je le dirai avec la sincérité et avec l'audace de Job, tout pesé, tout balancé, tout calculé, tout pensé et tout repensé, en dernier résultat, la vie humaine (si on soustrait Dieu, c'est-à-dire l'infini) est le supplice le plus divinement ou le plus infernalement combiné pour faire rendre, dans un espace de temps donné, à une créature pensante, la plus grande masse de souffrances physiques ou morales, de gémissements, de désespoir, de cris, d'imprécations, de blasphèmes, qui puisse être contenue dans un corps de chair et dans une âme de... Nous ne savons pas même le nom de cette essence par qui nous sommes!...

Jamais un homme, quelque cruel qu'on le suppose, n'aurait pu arriver à cette infernale et sublime combinaison de supplice; il a fallu un Dieu pour l'inventer!

VII

Analysez d'un seul regard la profondeur de cette combinaison vraiment surhumaine, qui faisait invectiver Job et délirer Pascal et qui m'inspirait à moi-même, dès ma jeunesse, les vers suivants, dans la méditation du *Désespoir*.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le mal dès lors régna dans son immense empire;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur;
Malheureux! Sa bonté de son œuvre est absente;
Vous cherchez votre appui : l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance?
Qu'on t'appelle Destin, Nature, Providence,
Inconcevable loi;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime,
Toujours, c'est toujours toi!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
Avec d'égales lois!
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,
Victimes de son choix.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Créateur tout-puissant, principe de tout être,
Toi pour qui le possible existe avant de naître
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité!

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu :
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah! ma raison frémit! tu le pouvais, sans doute;
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins;
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins!

Terre, élève ta voix; cieux, répondez; abîmes,
Noir séjour où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir!
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir!

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie
Jalouse du néant!

Des éléments rivaux les luttes intestines;
Le Temps, qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères;
Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
Les germes des humains!

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie;
L'errante liberté
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice;
Et la force partout fondant de l'injustice
Le règne illimité!

La valeur sans les dieux décidant les batailles;
Un Caton, libre encor, déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon;
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute, au dernier moment, de cette vertu même,
Et dit : « Tu n'es qu'un nom!... »

La fortune toujours du parti des grands crimes;
Les forfaits couronnés devenus légitimes;
La gloire au prix du sang;

Les enfants héritant l'iniquité des pères;
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur,
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

VIII

Ceci n'est que la poésie du malheur de notre destinée; que serait-ce si on l'analysait en prose? que serait-ce si on l'écrivait en larmes? que serait-ce si on la peignait en sang? que serait-ce si on la sanglotait en sanglots réels? Job l'a fait; nous ne le referons pas après lui. Mais trois choses ont toujours résumé pour nous l'horreur indescriptible de cette destinée de l'homme mortel ici-bas : les conditions de la naissance, les conditions de la vie physique et les conditions de la mort.

IX

Les conditions de la naissance.

Job en a senti l'iniquité apparente et véritablement atroce dans un de ses versets, et je l'ai moi-même exprimée dans un seul vers :

L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté?

En effet, y a-t-il quelque chose de plus monstrueux que d'appeler à la vie (et quelle vie!) et de réveiller de la mort non sentie pour remourir dans les tortures d'une seconde mort sentie, un être qui ne demandait ni ce bienfait ni ce supplice, et qui *dormait son sommeil de néant,* comme dit Job? Vous allez voir comme ce poète tourne et retourne ce reproche amer à la toute-puissance arbitraire, bonne ou mauvaise, qui l'a réveillé. On y sent le regret de la poussière, la passion du néant, la haine franche et blasphématoire de celui qui a changé cet heureux néant en vie, et cette insensible poussière en homme!... Jamais bouche mortelle ne porta au Créateur un défi si audacieux de répondre; jamais homme peut-être, après Job, ne sentit l'ingratitude et l'horreur de

ce don forcé de la vie plus que moi! car je n'avais pas lu Job quand j'écrivis ce vers jailli de mon cœur, et qui n'y est jamais bien rentré :

> L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
> Ou l'a-t-il accepté?

Quel est donc, en effet, cet odieux contrat où l'on suppose le consentement d'une des deux parties qui ne peut ni refuser ni consentir, et où l'on condamne à un supplice qu'aucune langue n'exprima jamais un être innocent de sa naissance, *un être qui n'était pas?...* Les politiques ont parlé d'un *contrat social,* où le peuple n'était pas préalablement entendu; mais le contrat humain et divin, mais ce contrat entre la vie et le néant, mais ce contrat entre la victime et le supplice, qu'en dites-vous?

Pour moi (toujours l'immortalité à part), je sais trop ce que j'en pense. A l'exception de quelques jours d'ivresse dans lesquels l'homme ne raisonne pas précisément parce qu'il est ivre, il y a peu d'heures de ma vie où, si le Tout-Puissant m'eût consulté, je ne lui eusse rejeté avec horreur le don de la vie, et où je ne lui eusse dit, comme Job : « Reprenez votre fatal présent; laissez-moi en paix dans mon néant! Dans votre incompréhensible création il n'y a d'heureux que ce qui dort!... »

X

Et que dire des conditions de la vie physique?

Je ne veux la juger et je ne la juge que par le trait dominant général, universel, qui la caractérise, c'est-à-dire par la condition du meurtre et de la dévoration d'une créature animée par une autre créature animée, sous peine de mort, pour soutenir et alimenter la vie de l'une par la mort de l'autre.

La mort nourrissant la vie, et la vie nourrissant la mort! La guerre éternelle entre tout ce qui respire, pour se disputer un atome d'espace, un instant de vie! comme si celui qui possède toutes les durées et tous les espaces s'était complu à accumuler des myriades d'êtres animés et aimants dans un cirque étroit et muré de ses éternités et de ses mondes, afin de jouir de cette affreuse mêlée de sang, de ce combat sans trêve et sans fin de gladiateurs acharnés, tous armés d'une arme mortelle pour tuer, tous pourvus du sentiment de leur conservation et de l'horreur de la mort pour bien savourer la douleur et l'agonie de la mort!... Le lion dévorant le taureau, l'aigle le faucon, le faucon l'hirondelle, l'hirondelle la

mouche, la mouche l'insecte, l'insecte poursuivant lui-même sa victime dans un rayon de soleil; la vipère élaborant sous l'herbe son venin et épiant, comme l'empoisonneur, le nid de la colombe pour se préparer des cadavres à dévorer! Des pièges d'un génie infernal creusés ou tendus sur la route de tous les êtres de la terre et de la mer par les brigands de la création pour y faire tomber leurs victimes, depuis les filets de l'araignée jusqu'au puits en entonnoir du fourmilion, et jusqu'au miaulement du chat-tigre imitant le vagissement des mères pour appeler les petits sous sa griffe! L'homme, enfin, le boucher ou le bourreau universel, faisant de ses cités un vaste abattoir, où le sang coule avec la vie dans des égouts trop étroits, pour aller rougir ses fleuves; l'homme, cet impitoyable consommateur de vies, saignant la colombe qui se penche apprivoisée sur son épaule, l'agneau caressant que ses enfants ont élevé pour jouer avec eux sur l'herbe, la poule qui chante sur son seuil, l'hirondelle qui aime cet hôte ingrat et qui lui confie ses petits, le bœuf qui a aidé le laboureur pendant dix ans à creuser son sillon! et bientôt (car tel est le progrès de barbarie dont les pourvoyeurs de sang nous menacent depuis quelques mois) le cheval, son compagnon de guerre, qui piaffe à sa voix, qui pleure sur son corps, qui combat pour lui, qui meurt pour son salut ou pour sa gloire!

et bientôt, sans doute aussi, le chien, cette incarnation de l'amitié, qui donnerait mille fois son sang de lui-même si on le lui demandait; le chien, qui se réjouirait de mourir pour nourrir les enfants de son maître, comme il n'hésite jamais à mourir pour le défendre.

Parlez-nous de lois d'amour, et chantez-nous les bergeries de la nature et les maternités de la Providence! O poètes! ô naturalistes! ô philanthropes! en face de cette anthropophagie mutuelle qui est le crime irrémissible de toutes les races de la création, où il y a un Caïn dans toutes les familles, dites-moi si cette anthropophagie mutuelle n'est pas la fatalité de l'être, la rançon de toute heure de vie par un crime, l'exemple et le conseil du meurtre donnés par la puissance créatrice à ses créatures?

Quant à moi (toujours toute religion à part), cette condition de la vie physique, cette anthropophagie de toute la nature aurait suffi à elle seule pour me faire rejeter l'existence à un tel prix, et si jamais un doute impie effleura mon âme sur l'existence ou sur la nature du premier principe, c'est en réfléchissant à cette dépravation véritablement surhumaine, à cette méchanceté préméditée et sanguinaire de la nature; c'est en me demandant avec une horreur éperdue, mais logique : « Qui a donc inventé cette loi suprême de destruction? Est-ce une bonté divine?

est-ce une satanique perversité? Est-ce qu'il y a une lutte là-haut entre la divinité du bien et la divinité du mal? Est-ce qu'il y a un Dieu qui crée et un Dieu qui tue, un Dieu de l'amour et un Dieu de la rage? Et si cela est ainsi, qui l'emportera?... »

Le combat serait-il éternel! ou bien n'y a-t-il rien qu'un mauvais rêve? et sommes-nous destinés à être les obsédés sans réveil de ce cauchemar du néant?

Dans ce cas le néant sans rêve valait mieux, comme dit encore Job, *et périsse la nuit où j'ai rêvé pour la première fois dans les entrailles d'une femme!*

Oh! que les Indiens sont sages de s'être refusés seuls à être les complices de cette anthropophagie, et de dire : « Nous mourrons, ou nous soutiendrons notre vie par des aliments innocents. Il n'y aura pas de sang volontaire sur notre pain quotidien. »

XI

Voilà pour les conditions de la naissance. Voici pour les conditions de la mort.

Nous vivons très peu de temps, *aucun temps*

même, si nous comparons ce clignement d'œil appelé une vie à l'incommensurable durée des éternités sans premier et sans dernier jour.

Vivre veut dire, pour les hommes qui sont le mieux partagés en durée de leur existence, respirer un certain nombre infiniment petit de souffles avec un soufflet appelé poumon, qui fait battre un organe appelé cœur, et circuler une sève rouge appelée sang, puisée dans ce réservoir commun appelé air.

Vivre veut dire, si vous l'aimez mieux, voir environ quarante mille huit cents fois (si vous vivez quatre-vingts ans) se lever et se coucher un grand globe lumineux appelé soleil sur un globe ténébreux appelé terre. Otez-en les nuits, qui en forment la moitié; vivre veut donc dire vingt mille quatre cents jours. Mais ôtez-en encore la moitié pour ceux qui ne vivent pas quatre-vingts ans, c'est tout au plus dix mille deux cents jours pour chacun dans ce décompte des éternités! Une goutte d'existence évaporée à un rayon de soleil de cet océan de vie!... Il y a de quoi faire rire les êtres éternels, ou pleurer de pitié même les rochers.

XII

Et à quoi se passe ce clignement d'œil d'existence ?

A chanceler sans équilibre et à balbutier sans parole pendant les premières années, qu'on appelle heureuses parce qu'elles sont celles où l'homme a le moins conscience de son être, et qu'elles ressemblent, en effet, le plus au néant; à grandir pendant quelques autres années, et à recevoir, par transmission de ses parents, une certaine dose d'idées reçues, les unes sagesse, les autres sottises, dont se compose, pour l'homme, la pensée de sa tribu, ce qu'on appelle la civilisation, s'il est civilisé, ou la barbarie, s'il ne l'est pas : la différence n'est pas très sensible à qui contemple de très haut et des sommets de la vérité éternelle ces deux conditions de l'espèce humaine. Du crépuscule à l'aurore, voilà l'intervalle.

XIII

A vingt ans l'homme n'a pas encore vécu, et le tiers de sa vie est écoulé. A l'exception du

petit nombre qui trouve, comme dit le peuple, son pain tout cuit, l'homme passe le reste de son existence active à gagner très péniblement ce pain; et par quels métiers? et avec quelles sueurs?

Demandez-le au laboureur qui creuse sous le soleil et sous la pluie le même sillon sur la même colline, pour y déposer, pendant soixante ans, le même grain d'herbe ou la même racine qui contient sa pauvre vie!

Demandez-le au matelot qui creuse d'un bout de l'Océan à l'autre éternellement les mêmes vagues, et qui passe sa vie à orienter sans cesse la même toile et à poursuivre le même vent pour rapporter, au prix de son éternelle absence, à sa famille, une pincée d'or convertie en quelques bouchées de pain!

Demandez-le au soldat qui consume les plus belles années de sa jeunesse à passer la même arme de son bras droit à son bras gauche, à mesurer son pas en cadence sur le pas d'un autre automate pensant, à tuer sans haine, à être tué sans que la gloire même sache son nom, ou à traîner ses membres mutilés sur un champ de bataille pour une ration de pain trempée de son sang!

Demandez-le au mineur qui renonce même au soleil des cieux et à l'air des vivants pour creuser éternellement, comme la taupe, ses galeries souterraines dans les flancs de fer, de cuivre ou de

houille des montagnes, et pour extraire chaque soir une poignée de métal monnayé convertie en pain sur la table de sa femme et de ses enfants !

Demandez-le au tisseur d'étoffes qui use sa vie, dans une cave humide, à passer éternellement le même fil à côté du même fil sur le métier qui est à la fois son gagne-pain et son supplice !

Demandez-le à tous les métiers manuels par lesquels l'immense multitude humaine change sa sueur quotidienne contre son aliment quotidien !

Hélas ! demandez-le même à toutes les professions libérales qui vous semblent plus douces parce que la poitrine du travailleur intellectuel est moins haletante que celle du forgeron, mais qui ne sont, au fond, que le même travail changé de nom, sueur d'esprit au lieu de sueur de corps !

Demandez-le au magistrat sans repos dans la conscience, au médecin sans sommeil sur son oreiller, à l'ambitieux sans limite dans sa soif de domination et de primauté sur ses semblables, à l'orateur, à l'écrivain, au poète, dévorés de l'insatiable désir de surpasser leurs rivaux ou de se surpasser eux-mêmes, hommes tellement affamés de renommée, dont ils font du pain pour leurs enfants, que, s'ils croyaient trouver une nouvelle veine de talent dans leur propre sang, ils se saigneraient eux-mêmes aux quatre membres pour

jeter leur vie au public en retour d'un peu de gloire ou d'un peu de pain!

Voilà pourtant les conditions universelles de la vie physique. Non, je ne crains pas d'affirmer, après les avoir étudiées dans tous les états et dans tous les pays, que la vie ne vaut pas le prix de travail, de misère, de peines, de supplices, par lequel on achète la vie, et que si on mettait, au dernier jour, dans les deux bassins d'une balance, d'un côté la vie physique, et de l'autre ce que coûte le pain qui a alimenté la vie physique, le prix que l'existence physique coûte ne parût supérieur à ce qu'elle vaut, et qu'à fin de compte ce ne fût la peine qui fût redevable à la vie!...

Et propter vitam vivendi perdere causas!... dit le poète, c'est-à-dire : *Perdre, pour gagner sa vie, tout ce qui peut faire désirer de vivre!* Tel est le sort de l'homme de travail. Or, qui est-ce qui ne travaille pas, excepté quelques misérables qui sont bien autrement travaillés par leur oisiveté et par leurs vices que nous ne le sommes par nos rudes métiers de corps ou d'esprit!

En d'autres termes, pesez le grain de blé que contient la vie, contre la goutte de sueur que contient la peine; c'est la goutte de sueur qui pèse le plus!... Horreur!...

XIV

Mais ce n'est pas tout; les conditions que l'inévitabilité et la présence perpétuelle de la mort font à la vie suffiraient seules pour empoisonner mille vies si on les réunissait dans une. La condition du bienfait serait pire que le bienfait.

A peine avez-vous respiré quelques vagues d'air respirable qu'on appelle vie, à peine avez-vous pris l'habitude de cet inexplicable mystère appelé l'existence, à peine vous êtes-vous attaché, par l'habitude, à cette existence, comme le malade finit par s'attacher même à son lit de douleur en s'y retournant, qu'il faut penser à en sortir. Le principe de destruction que vous portez en vous, comme le fruit porte le ver, ou comme le temps porte la mort, ou comme le commencement porte la fin, commence à vous disputer, pied à pied, avec douleur, cette petite pincée de matière organisée, ce petit point d'espace et ce petit éclair de durée que la nature a donnés à une âme, assez grande pour contenir des éternités et assez vivante pour user des mondes. Vos sens s'émoussent un à un comme de mauvais

outils incapables de creuser même vos propres pensées. De ce jour vous portez en vous, dans vos rêves, dans vos ambitions, dans vos plans, dans vos joies, dans vos amours, dans vos vertus même (si vous avez des vertus), je ne sais quel pressentiment de la brièveté et de l'inanité de toute chose et de vous-même, qui s'appelle mélancolie, dégoût de vivre, et qui n'est que l'ombre portée de la mort sur la vie. Cette ombre s'accroît et s'épaissit tous les jours avec la rapidité d'un crépuscule des tropiques qui tombe sur le jour sans lui laisser à peine la dégradation des heures du soir. A quoi bon tenir à quelque chose quand tout va vous être arraché à la fois ?

XV

Encore, si le jour et l'heure de cette mort étaient connus et fixés d'avance, quelque courte que fût la vie, on pourrait prendre ses mesures, on proportionnerait ses pas à l'espace qui reste, on pourrait régler ses pensées sur son horizon; on n'aurait pas de longues espérances pour un jour de durée, ni de courtes vues pour de longues années; on pourrait aimer, travailler, construire à l'*heure;* on pourrait resserrer ou élargir son sort

à la mesure de son temps. Ce serait triste, mais on ne serait du moins ni fou, ni trompé devant la nature. L'homme pourrait faire un pacte avec son sort; il pourrait finir peut-être par s'accommoder avec son néant; il connaîtrait son ennemi, il le verrait en face; la mort serait toujours un abîme, mais elle ne serait pas un piège; en s'en rapprochant pas à pas, on pourrait s'y accoutumer; en lui enlevant son imprévu, la nature lui enlèverait la moitié de ses terreurs. Mais non, tout est achevé dans cette invention de la mort.

L'incertitude de son heure combinée avec la certitude de son avènement en fait pour l'homme qui pense non plus une mort future, mais une mort présente, une mort éternelle, une mort vivante, s'il est permis d'employer ce monstrueux accouplement de mots! Soyez jeune, soyez dans la force de l'âge, soyez dans le déclin de vos années, vous n'avez pas une chance de plus ou de moins pour être oublié par la mort. Quand vous commencez une respiration, vous n'êtes jamais sûr que la mort ne la coupera pas en deux sur vos lèvres. La mort vous défie de dire d'une seconde : Elle est à moi. Tout est à elle, aussi bien le premier que le dernier soupir. L'avenir est mort avant d'être né pour vous : voilà la perfection du supplice! Humiliez-vous, tyrans de la terre, vous ne l'auriez pas inventé!

XVI

Aussi voyez ce que cet imprévu de la mort fait de nos joies, de nos espérances, de nos amours! Vous déposez votre cœur tout entier, comme un fardeau qui pèse à porter, dans le sein d'une épouse jeune et adorée qui ne doit vous le rendre qu'à la tombe, la mort la cueille dans vos bras, sous vos baisers, et le fossoyeur ensevelit sans le voir deux cœurs dans un seul cercueil!... Ainsi de nos pères, de nos mères, ainsi de nos enfants, ainsi de nos amis, ainsi de nos contemporains, ces parents de temps auxquels nous nous attachons par contiguïté de berceau, par voisinage de sépulcre; êtres aimés que nous espérions devoir nous survivre, et dont nous voyons les rangs s'éclaircir prématurément autour de nous, et nous laisser seuls de nos dates comme des traîneurs de la vie, dépaysés dans des générations inconnues!

XVII

Mais l'imprévu de la mort, ce n'est rien encore, non, rien, en comparaison de l'inconnu du

sépulcre. Où allons-nous? et allons-nous même quelque part par ce ténébreux chemin?

Quand cette heure du vide du cœur et de la solitude faite autour de nous à l'improviste par la mort arrive, nous nous retournons avec anxiété vers l'éternel contemporain de nos âmes, vers Dieu, et nous cherchons dans la religion le secret de cet horrible inconnu de la mort, le pire des supplices pour l'être pensant, car il les renferme tous. L'inconnu en effet, dit Pascal, n'est-ce pas l'infini de la terreur?

Nous demandons donc par les religions de la terre au Dieu du ciel de nous révéler le mystère de cet inconnu de la mort!

Mais ici commence un bien autre supplice, encore plus horrible, plus raffiné que la mort elle-même et que l'inconnu de la mort : le supplice de l'âme qui les contient tous en suspens dans un mot : le DOUTE! Le doute, cet inconnu suprême et final dans l'organe même destiné à connaître! Le doute, cette maladie de l'intelligence! Le doute, cette nuit qui n'est pas dans l'air, mais dans l'œil! Le doute, cette irrémédiable cécité de l'esprit (ô chef-d'œuvre de raffinement dans le supplice!). La lumière elle-même est malade, et l'homme en la regardant ne voit que des ombres; il y a des taches non plus seulement sur le soleil, il y a des taches sur Dieu!... Que les yeux tombent de leurs orbites, ils ne servent plus à rien!

XVIII

En effet, l'homme, ce misérable trompé par la vie, effaré par la mort, demande à ses religions au moins un Dieu, un seul Dieu, un Dieu évident, juste, bon, sauveur, paternel, pour réfugier ses pensées et ses douleurs dans une miséricorde sans fond; et voilà que ses religions elles-mêmes au lieu d'un lui en ont fabriqué mille, et qu'elles lui multiplient les angoisses du doute jusque dans le remède même du doute, la foi!

DEVINE SI TU PEUX, ET CHOISIS SI TU L'OSES!...

S'il parcourt l'espace, s'il remonte les temps, il voit presque autant de religions que de grandes divisions de temps ou que de grandes divisions du globe : la foi de Wichnou et de Brahma dans l'Orient, celle de Fô et de Confutzé dans la Chine, celle de Zoroastre dans la Perse, celle de Pythagore dans l'Asie, celle d'Osiris dans l'Egypte, celle de Jupiter et de son Olympe, foi d'enfants en nourrice, dans la Grèce, celle de Teutatès dans la Gaule, celle des dieux scandinaves dans les Germanies, celle de Jéhovah dans la Judée, celle du Christ dans l'Asie et dans

l'Europe romaine, celle d'Allah dans l'Arabie, dans l'Inde moderne, dans l'Asie Mineure, dans l'Afrique entière; et, parmi ces religions, presque autant de subdivisions, de schismes, d'antipathies, de rameaux divergents que de souches, se disputant les symboles et les interprétations, et s'arrachant les unes aux autres les sectateurs, la polémique acharnée sur les lèvres ou le glaive impitoyable dans la main. O Babel de Dieu, presque aussi confuse que la Babel des hommes! C'est là véritablement le profond de l'abîme, le comble de l'infirmité humaine, que, là où l'homme dégoûté de la vie se précipite dans la foi d'une autre vie, seule explication de l'énigme de celle-ci, il trouve, quoi? un autre inconnu, plus terrible que le premier, au delà de l'inconnu de la tombe, et qu'il tremble de n'embrasser qu'un rêve fugitif dans ses bras désespérés, en croyant embrasser enfin l'éternelle réalité d'où il émane et à laquelle il retourne!

XIX

Vous vous récriez en vain contre cet excès improbable de supplice mental de l'être pensant. Ce supplice est sous vos yeux, peut-être même

dans votre âme. Il est évident comme l'histoire, palpable dans la géographie de ce triste globe. On pourrait faire une chronologie d'êtres suprêmes comme on fait une chronologie de dynasties régnantes sur les différents empires de la terre; on pourrait construire une géographie des croyances humaines comme on en fait une des contrées du globe. On dirait qu'il y a des climats aussi différents en intelligence des choses divines qu'il y en a en températures atmosphériques. On pourrait faire plus aujourd'hui, on pourrait, en quelques instants, parcourir soi-même ces différents climats intellectuels du globe, et se rendre compte par sa propre sensation des sensations différentes des races et des peuples qui vivent ou qui meurent sous les différentes latitudes de la pensée, — « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! » — s'écriait le religieux Pascal lui-même, en sondant cet horrible mystère des opinions et des doutes des mortels. Qu'aurait-il dit aujourd'hui où une civilisation plus accélérée, et accélérée presque jusqu'à la suppression du temps et des distances, permet à la pensée de l'homme d'atteindre partout à la fois ?

XX

Supposons, en effet, qu'un philosophe d'Europe pût confier son âme pensante tout entière, pour un instant, au fil du télégraphe électrique qui fait le tour du globe en sept secondes. Supposons que ce philosophe charge cette âme de lui rapporter à son retour les grands phénomènes intellectuels, philosophiques, religieux, qui l'auraient frappée dans ce coup d'aile autour du globe terrestre. Dans l'espace de quelques secondes, la pensée, courant du même vol que l'électricité, aura traversé vingt ou trente zones religieuses principales du globe, sans compter des subdivisions à l'infini de culte, de foi, de divinités. Pauvre pensée humaine! dans quel état de frissonnement, de terreur et d'horreur, reviendra-t-elle se réfugier dans le sein d'où elle sera partie, après ce voyage à travers le doute sur la première des certitudes nécessaires à l'homme, la certitude de son Dieu?

Cela fait frémir, cela fait vaciller les étoiles dans le ciel, cela jetait Job jusque dans l'athéisme; il ne le dit pas précisément en termes textuels, mais il le dit implicitement dans ses griefs et

dans ses récriminations amères contre la conduite de Dieu à l'égard des hommes. On voit que, dans toutes ces injures poignantes qu'il adresse insolemment au Tout-Puissant, il ne s'arrête que devant la dernière injure : — *Tu n'es pas !* Et moi qui ai souvent crié comme Job, ou comme Dante dans les cercles infernaux du supplice de la vie humaine, j'avoue que je n'ai jamais été jusque-là.

Voilà dans Job, et dans l'homme dont il est l'image, l'excès de la douleur mortelle, de la sensation de la vie poussée jusqu'au blasphème et jusqu'au trouble de l'entendement.

Mais rassurez-vous; ce n'est que l'instinct qui parle ainsi en lui et en nous, ce n'est pas la raison; c'est encore moins la foi, quand on a eu le bonheur de s'en former une.

Job remonte bientôt, comme nous remontons toujours, tous tant que nous sommes, de cet abîme, si nous sommes sensés; oui, comme nous remontons jusqu'à la foi, qui est la réverbération du Dieu vivant sur notre âme, jusqu'à la résignation qui est le *sacrifice,* le sacrifice méritoire de la volonté propre à la suprême volonté, enfin jusqu'à la joie dans les larmes, qui est l'anticipation de l'immortalité par la foi en Dieu sur la terre.

Nous allons voir tous ces phénomènes intellectuels, humains et divins, dans ce drame sur-

naturel du poème de Job, dont j'ai exposé le sujet et les acteurs : DIEU, L'HOMME et LA DESTINÉE.

Je vais maintenant exposer le lieu de la scène, la décoration du drame, le désert. Le poète de Dieu n'en pouvait pas choisir un plus conforme à ce dialogue divin.

XXI

LE DÉSERT

Job est le poète du désert; c'est apparemment pour cela qu'il est le plus grand de tous. Je prends ici le mot *grand* dans son acception la plus matérielle comme dans son acception la plus métaphysique à la fois. L'âme de l'homme, selon moi, est incontestablement un principe immatériel; je ne saurais pas le prouver, mais je le sens et je le crois : c'est la meilleure des preuves. L'homme n'est sûr que de ce qu'il croit.

Cependant, malgré cette évidente immatérialité de l'âme, il est évident aussi qu'excepté la conscience, qui est innée en nous (précisément parce que la matière ne pouvait pas révéler à l'âme la moralité que la matière n'a pas, *nemo dat quod non habet)*; il est évident, dis-je, que l'âme humaine, pendant qu'elle est associée au corps, reçoit toutes ses impressions et toutes ses notions par les sens, ces lucarnes du cachot de

l'âme. Il est évident, en conséquence, que l'âme n'est point indépendante du milieu habituel dans lequel l'homme vit. Autant vaudrait dire que le spectateur n'est point affecté ou impressionné par le spectacle.

Ce petit mot de métaphysique, jeté en passant et dont je demande pardon au lecteur, suffit à établir que le grand philosophe poète ou le grand poète philosophe prend nécessairement son caractère, ses idées, ses images, dans la scène de la nature qu'il habite ou qu'il a le plus habituellement sous les yeux. *Telle nature, tel style;* voilà, selon moi, un incontestable axiome de haute littérature.

Ainsi David et les prophètes sont les poètes de l'aride et monotone Judée, ce rocher calciné des feux du soleil, où l'ombre du figuier et la goutte d'eau dans le creux du ravin sont les rêves des poètes et même des rois, et où l'âme, à défaut de la nature, s'entretient avec Dieu pour se consoler de la petitesse et de la stérilité de la terre.

Ces poètes sacrés n'ont que deux ou trois images, deux ou trois notes sur la harpe, comme le torrent des larmes qui suintent dans le cœur humain, et perçantes comme les cris de l'aigle dont la couleuvre vient d'enlacer les petits dans son nid. La mélancolie, dont nous parlons tant, et qui est, en effet, la corde grave et la note fondamentale de l'âme émue, ne date ni de Virgile,

ni de l'école romantique de notre temps, ni de M. de Chateaubriand, ni de nous : elle date de la poésie sacrée de la Bible, ou plutôt elle date de la première larme et de la première contemplation de la misère infinie de l'homme.

Chaque élément semble ainsi avoir son poète. Les Hébreux sont les poètes des rochers. Homère, né au milieu des anses, des îles, des écumes, des vagues, des voiles de la Grèce maritime, est le poète de la mer. Il n'y a pas un contre-coup de lames sur la grève, une ombre de cap sur les flots, un sifflement de brise dans les cordages, un bruit d'aviron sur les bordages du navire, qui ne soit retentissant ou peint dans ses vers. La mer est à lui; il ne nous a laissé, ni à nous, ni à personne, un coup de pinceau de plus à donner à l'Océan.

Virgile et Théocrite sont les deux poètes égaux de la terre habitée agricole ou pastorale; les pasteurs et les laboureurs ont là toute leur poésie dans des vers aussi délicieux que les images, les ombres, les eaux du paysage terrestre; les laboureurs et les pasteurs devraient suspendre éternellement ces deux poèmes au joug de leurs bœufs, au double manche de la charrue, au cou du bélier qui marche à la tête de leurs troupeaux.

Dante est le poète de la nuit et des ténèbres, des apparitions qui hantent l'obscurité, des rêves qui obsèdent l'imagination de l'homme pendant que l'ombre nocturne possède la terre.

Milton est le poète de l'air; il y plonge avec sa pensée d'aveugle comme l'oiseau qui ne craint pas de briser son aile aux parois de l'éther. Il y peint sur une toile sans fond et sans fin la bataille de Dieu et des esprits rebelles, corps aériens qui succombent sans mourir et qui roulent du sommet des cieux dans les abîmes des enfers sans jamais se heurter aux aspérités impalpables de l'élément ambiant des mondes.

Camoëns, le grand chantre lusitanien, est le poète de la curiosité et de l'audace de l'homme à achever la conquête du globe terrestre. Il embarque avec lui son génie descriptif, il fait le tour du monde, il double le cap des Tempêtes, il chante au pied du mât que la foudre brise; il sauve à la nage, de la fureur des flots, sa vie périssable et sa vie immortelle avec son poème. C'est le chantre épique de la grande navigation, comme Homère est le chantre de la petite et le poète de la géographie.

Celui de l'astronomie n'est pas encore né; Dieu le garde sans doute dans les trésors de sa création. Il sera le plus grand de tous. Qu'est-ce que la terre auprès des astres du firmament?

Quant à Job, nous le répétons encore, c'est le poète du désert. Or, qu'est-ce que le désert? C'est l'espace; et de quoi l'espace est-il l'image? de l'infini.

En meilleurs termes, Job est donc le poète de l'infini.

Le désert lui fournit son sujet, son immensité, ses couleurs, ses images, son style. L'infini concentré et répercuté dans le creux de la poitrine d'un homme, voilà bien Job.

XXII

Nous avons voulu, dans nos voyages, nous rendre compte une fois à nous-même, par nos propres impressions, des impressions du spectacle du désert sur l'âme de l'homme. Nous avons voulu faire l'épreuve de l'infini, s'il nous est permis de risquer une si audacieuse expression. Mais l'épreuve du désert et de l'infini sur quel homme? sur un homme d'Europe, sur un homme exténué et aminci par ce que nous appelons civilisation! sur un homme d'intelligence ordinaire, d'imagination bornée, de fibres de chair au lieu de fibres de bronze! sur un homme nourri de lait de femme au lieu d'avoir été nourri, comme Job, de moelle de lions! Qu'est-ce qu'un tel homme, auprès du vieillard de la terre primitive, auprès du titan sur son fumier, apostrophant son créateur sur son trône d'astres? Rien!... N'importe; je n'en avais point d'autre à soumettre à l'épreuve. J'étais ce que j'étais; mais le désert était toujours le désert. *Je voulais voir, j'ai vu,* comme dit le poète.

XXIII

Il faut lire les livres où ils ont été écrits. J'avais déjà depuis longtemps cette idée dans l'esprit, avant de traverser la mer pour aller tremper ma pensée dans d'autres vagues d'air que celles où nous respirons dans notre petite Europe.

J'ai toujours été convaincu que changer d'air c'était changer d'âme; que changer de point de vue, du moins, c'était changer d'aspect dans la contemplation et dans l'appréciation des choses; que l'espace était nécessaire à la pensée comme aux yeux.

Dieu le savait bien, quand, en emprisonnant l'homme dans ce petit navire de quelques pauvres mille pas d'étendue de la poupe à la proue, il lui a donné du moins pour horizon cet espace sans fond du firmament, qui provoque sans cesse la pensée à se plonger dans cet espace, et qui fait monter son âme à l'éternelle poursuite de l'infini, d'astres en astres, de voie lactée en voie lactée, comme par les degrés éclatants et successifs de son incommensurabilité. Sans cet espace, d'où notre pensée du moins peut fuir, la terre ne serait pas habitable.

Je dirai plus; j'ai toujours été convaincu que

le changement de place, la diversité d'horizon ici-bas, la possession d'une certaine proportion d'espace matériel, la locomotion, en un mot, était non seulement une condition de grandeur dans l'imagination et dans l'âme, mais aussi une condition de justesse dans l'esprit de l'homme.

J'ai éprouvé mille fois, par moi-même, que, si je ne changeais pas de place, de résidence, d'horizon, je ne changeais pas d'idées; que ces idées, toujours les mêmes par suite de la monotonie du même milieu dans lequel elles ont été conçues, finissaient par se pétrifier ou par croupir, et qu'en croupissant dans l'âme elles finissaient enfin par s'altérer et par se fausser.

Le mouvement, dans une certaine proportion, est aussi nécessaire à l'intelligence que l'air.

Qui est-ce qui n'a pas expérimenté qu'au retour d'un voyage de long cours, ou même d'une simple promenade au grand air et sous le ciel, on ne rapportait pas à sa demeure les idées qu'on en avait emportées, mais qu'on sentait en soi-même un certain renouvellement de pensée et de cœur qui faisait voir les choses sous un aspect plus étendu et par conséquent plus juste et plus vrai ?... C'est que l'espace, cet élément de grandeur et de vérité, cette optique même des idées, était entré dans une certaine proportion en nous. C'est que l'étendue avait modifié et rectifié le regard de notre âme.

Défiez-vous de la justesse des idées conçues par un solitaire isolé de la grande nature dans un cachot, dans une cellule, dans une bibliothèque, entre quatre murs! Défiez-vous même de la justesse des idées conçues par un de ces hommes que nous appelons *professionnels,* exclusivement renfermés dans la monotonie d'une étude ou d'une occupation unique? L'uniformité du point de vue borné d'où ils envisagent les choses finit presque toujours par fausser même leur regard et leur esprit; mathématiciens abstraits, mécaniciens de génie, industriels consommés, prodigieux artistes, hommes de lettres immortels par le style, comme J.-J. Rousseau, artisans, inventeurs d'admirables procédés dans les perfectionnements de leurs métiers spéciaux, leur esprit cependant, faute de mouvement et d'espace dans leur vie et dans leurs idées, se fausse souvent sur tout le reste.

N'avez-vous pas remarqué que toutes les idées fausses, tous les rêves incohérents, toutes les utopies absurdes en politique, en constitutions sociales de ces trente dernières années, sont sorties de la tête d'un de ces hommes sédentaires, concentrés dans la contemplation exclusive d'une profession ou d'une occupation unique, manquant d'air dans la poitrine, de mouvement dans les pieds, d'espace dans les yeux, d'universalité dans le point de vue? Hommes d'ateliers, de mé-

canisme, de chiffres, de comptoirs ou de bibliothèques; hommes *unius libri,* comme les appelaient les anciens, *hommes ne sachant lire que dans un seul livre,* dont le proverbe nous recommande de nous défier.

XXIV

Le communisme, ce suicide en masse et d'un seul coup de l'humanité, est né dans des ateliers; il est né de la pensée étroite de quelques prolétaires souffrants, injustement répartis des dons de Dieu, mais complètement ignorants des cinq cent mille formes de salaires sur la terre, ne se doutant même pas qu'en supprimant le capital ils supprimaient d'avance tout salaire, qu'en supprimant la propriété pour l'individu ils la supprimaient pour la masse, qu'en la supprimant pour la masse ils supprimaient le travail, qu'en supprimant le champ ils supprimaient la moisson, et qu'en supprimant la moisson ils supprimaient la vie. Si ces hommes, qui ne comprenaient que la navette et le poinçon, avaient compris seulement la charrue qui les fait vivre, le navire qui transporte leurs produits, la monnaie qui les paye, le luxe qui les consomme, la possession et l'héré-

dité de la possession qui donne aux choses possédées leur seule valeur, jamais ils n'auraient laissé échauffer leurs imaginations sédentaires par ces délires de la communauté des biens. Ils ont déliré faute d'horizon dans les yeux, d'espace dans leurs idées. L'isolement d'une idée rend cette idée folle, comme l'isolement d'un prisonnier rend ce prisonnier fou.

XXV

Le saint-simonisme est né de l'isolement de l'idée économique, abstraction faite de toute autre idée politique et morale, dans une forte tête d'économiste. Je suis bien loin de confondre cette idée scientifique avec l'idée brutale du communisme et de l'égalité de biens et de salaires. Le saint-simonisme n'est qu'une débauche de science dans les adeptes de l'économie politique. S'il n'était pas né, dans la bibliothèque d'un savant, de l'accouplement stérile de l'utopie et du chiffre, il aurait révélé à l'administration publique, au commerce et aux industries, une foule de vérités pratiques dont il était l'importateur en Europe; mais, au lieu de couver ses vérités en plein air, il les a couvées dans l'isolement des autres idées, et

cet isolement lui a faussé le jugement. Au lieu de faire jour il a fait secte : l'espace a manqué également aux regards de ses sectateurs.

Aussi remarquez que, du jour où ses apôtres se sont répandus pour voyager sur toute la terre, en retrouvant l'espace ils ont retrouvé leur bon sens. Partis sectaires et utopistes, ils sont revenus de leurs voyages les premiers économistes et les premiers financiers de leur siècle; l'espace les a pénétrés de sa clarté; en marchant ils ont dépouillé le vieil homme, ils ont revêtu l'étendue.

XXVI

Le fouriérisme est né, dans un comptoir, de l'isolement et de la stagnation d'une idée exclusivement commerciale, dans son auteur Fourier. La société, à ses yeux, n'a plus été qu'un livre en partie double, se balançant par profits et pertes à la fin d'une éternelle association de fabrique liquidée par l'éternité. L'isolement de cette idée a fini promptement par lui donner le délire. Le fabricant s'est fait thaumaturge. Son comptoir, fermé au grand air, s'est peuplé de visions. Il a promis à l'homme hébété de chiffres que l'association transformerait jusqu'à sa nature physique

et jusqu'aux éléments immuables de la création : la terre, l'océan, l'air, l'eau, le feu, les planètes mêmes, ces écrins éclatants de Dieu. Enfin, expirant sous le poids de ses miracles, il a laissé après lui une autre utopie tout aussi funeste (car tout mensonge nuit) : l'utopie de la perfectibilité continue *et indéfinie* de l'homme sur la terre; utopie dont le dernier résultat logique, en marchant de conséquence en conséquence, serait celui-ci : Ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, mais ce pourrait bien être l'homme qui aurait créé Dieu!...

Car où s'arrêterait cette ascension indéfinie et continue de l'homme, si ce n'est au delà même de la Divinité?...

Ainsi des autres rêves humains nés dans les cachots, dans les cellules, dans les ateliers, dans les bibliothèques, dans les comptoirs, dans les laboratoires fermés au grand air. Étrange phénomène! partout où manque l'espace, manque la vérité. Il y a analogie mystérieuse entre l'étendue des idées et l'étendue des horizons. C'est bizarre, mais c'est simple. L'âme n'est pas indépendante de ses sens.

Voilà, pour en revenir à Job, voilà pourquoi le poète du désert est le plus vaste des poètes!

. . . . . .

. . . . . .

XXVII

J'exprimais dans ces vers, en m'embarquant pour la première fois pour l'Orient, il y a vingt-quatre ans, la curiosité passionnée que je ressentais d'éprouver sur moi-même les impressions du désert :

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puits d'Hébron, de trois palmiers couvert;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire :
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine y respire,
Comment le cœur palpite en approchant des Dieux!
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise parle en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Le cri des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr ;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmyre n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots ;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait, au sein des nuits, l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas.
N'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec, et qui n'ombrage pas !
— L'insensé ! dit la foule. — Elle-même insensée !
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu :
Du barde voyageur le pain c'est la pensée ;
Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc, mon vieux père ! adieu, mes sœurs chéries !
Adieu, ma maison blanche à l'ombre du noyer !
Adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies !
Adieu, mon chien fidèle, hélas ! seul au foyer !
Votre image me trouble, et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir :
Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir !

Six mois après, je parcourais pendant soixante jours, avec une caravane, le désert de Job.

Les impressions que je reçus alors de ces solitudes se sont représentées avec tant de force et de netteté à mon imagination, ces jours-ci, que j'en ai reproduit une partie dans les vers suivants, méditation poétique tronquée dont je copie seulement quelques fragments pour mes lecteurs. Depuis ce pèlerinage dans le désert, j'ai parlé tant d'autres langues que je dois demander indulgence pour ces réminiscences de poésie.

LE DÉSERT

OU

L'IMMATÉRIALITÉ DE DIEU

(MÉDITATION POÉTIQUE)

Il est nuit... Qui respire?... Ah! c'est la longue haleine,
La respiration nocturne de la plaine!
Elle semble, ô désert! craindre de t'éveiller.

Accoudé sur ce sable, immuable oreiller,
J'écoute, en retenant l'haleine intérieure,
La brise du dehors, qui passe, chante et pleure;
Langue sans mots de l'air, dont seul je sais le sens,
Dont aucun verbe humain n'explique les accents,
Mais que tant d'autres nuits sous l'étoile passées
M'ont appris, dès l'enfance, à traduire en pensées.
Oui, je comprends, ô vent! ta confidence aux nuits:
Tu n'as pas de secret pour mon âme, depuis
Tes hurlements d'hiver dans le mât qui se brise,
Jusqu'à la demi-voix de l'impalpable brise
Qui sème, en imitant des bruissements d'eau,
L'écume du granit en grains sur mon manteau.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Quel charme de sentir la voile palpitante
Incliner, redresser le piquet de ma tente,

En donnant aux sillons qui nous creusent nos lits
D'une mer aux longs flots l'insensible roulis!
Nulle autre voix que toi, voix d'en haut descendue,
Ne parle à ce désert muet sous l'étendue.
Qui donc en oserait troubler le grand repos?
Pour nos balbutiements aurait-il des échos?
Non; le tonnerre et toi, quand ton simoun y vole,
Vous avez seuls le droit d'y prendre la parole,
Et le lion, peut-être, aux narines de feu,
Et Job, lion humain, quand il rugit à Dieu!...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Comme on voit l'infini dans son miroir, l'espace!
A cette heure où, d'un ciel poli comme une glace,
Sur l'horizon doré la lune au plein contour
De son disque rougi réverbère un faux jour,
Je vois à sa lueur, d'assises en assises,
Monter du noir Liban les cimes indécises,
D'où l'étoile, émergeant des bords jusqu'au milieu,
Semble un cygne baigné dans les jardins de Dieu.

. . . . . .
. . . . . .

*
* *

Sur l'océan de sable où navigue la lune,
Mon œil partout ailleurs flotte de dune en dune;
Le sol, mal aplani sous ses vastes niveaux,
Imite les grands flux et les reflux des eaux.
A peine la poussière, en vague amoncelée,
Y trace-t-elle en creux le lit d'une vallée,

Où le soir, comme un sel que le bouc vient lécher,
La caravane boit la sueur du rocher.
L'œil, trompé par l'aspect au faux jour des étoiles,
Croit que, si le navire, ouvrant ici ses voiles,
Cinglait sur l'élément où la gazelle a fui,
Ces flots pétrifiés s'amolliraient sous lui,
Et donneraient aux mâts courbés sur leurs sillages
Des lames du désert les sublimes tangages!

. . . . . .
. . . . . .

Mais le chameau pensif, au roulis de son dos,
Navire intelligent, berce seul sur ces flots;
Dieu le fit, ô désert! pour arpenter ta face,
Lent comme un jour qui vient après un jour qui passe,
Patient comme un but qui ne s'approche pas,
Long comme un infini traversé pas à pas,
Prudent comme la soif quarante jours trompée,
Qui mesure la goutte à sa langue trempée;
Nu comme l'indigent, sobre comme la faim,
Ensanglantant sa bouche aux ronces du chemin;
Sûr comme un serviteur, humble comme un esclave,
Déposant son fardeau pour chausser son entrave,
Trouvant le poids léger, l'homme bon, le frein doux,
Et pour grandir l'enfant pliant ses deux genoux!

. . . . . .
. . . . . .

*
* *

Les miens, couchés en file au fond de la ravine,
Ruminent sourdement l'herbe morte ou l'épine;
Leurs longs cous sur le sol rampent comme un serpent;
Aux flancs maigres de lait leur petit se suspend,

Et, s'épuisant d'amour, la plaintive chamelle
Les lèche en leur livrant le suc de sa mamelle.
Semblables à l'escadre à l'ancre dans un port,
Dont l'antenne pliée attend le vent qui dort,
Ils attendent soumis qu'au réveil de la plaine
Le chant du chamelier leur cadence leur peine,
Arrivant chaque soir pour repartir demain,
Et comme nous, mortels, mourant tous en chemin!

. . . . . .
. . . . . .

*
* *

D'une bande de feu l'horizon se colore,
L'obscurité renvoie un reflet à l'aurore;
Sous cette pourpre d'air, qui pleut du firmament,
Le sable s'illumine en mer de diamant.

Hâtons-nous!... replions, après ce léger somme,
La tente d'une nuit, semblable aux jours de l'homme,
Et, sur cet océan qui recouvre les pas,
Recommençons la route où l'on n'arrive pas!

Eh! ne vaut-elle pas celles où l'on arrive?
Car, en quelque climat que l'homme marche ou vive,
Au but de ses désirs, pensé, voulu, rêvé,
Depuis qu'on est parti qui donc est arrivé?...

. . . . . .
. . . . . .

Sans doute le désert, comme toute la terre,
Est rude aux pieds meurtris du marcheur solitaire,
Qui plante au jour le jour la tente de Jacob,
Ou qui creuse en son cœur les abîmes de Job!
Entre l'Arabe et nous le sort tient l'équilibre;

Nos malheurs sont égaux... mais son malheur est libre!
Des deux séjours humains, la tente ou la maison,
L'un est un pan du ciel, l'autre un pan de prison;
Aux pierres du foyer l'homme des murs s'enchaîne,
Il prend dans ses sillons racine comme un chêne:
L'homme dont le désert est la vaste cité
N'a d'ombre que la sienne en son immensité.
La tyrannie en vain se fatigue à l'y suivre.
Être seul, c'est régner; être libre, c'est vivre.
Par la faim et la soif il achète ses biens;
Il sait que nos trésors ne sont que des liens.
Sur les flancs calcinés de cette arène avare
Le pain est graveleux, l'eau tiède, l'ombre rare;
Mais, fier de s'y tracer un sentier non frayé,
Il regarde son ciel et dit : Je l'ai payé!...

Sous un soleil de plomb la terre ici fondue
Pour unique ornement n'a que son étendue;
On n'y voit pas bleuir, jusqu'au fond d'un ciel noir,
Ces neiges où nos yeux montent avec le soir;
On n'y voit pas au loin serpenter dans les plaines
Ces artères des eaux d'où divergent les veines
Qui portent aux vallons par les moissons dorés
L'ondoîment des épis ou la graisse des prés;
On n'y voit pas blanchir, couchés dans l'herbe molle,
Ces gras troupeaux que l'homme à ses festins immole;
On n'y voit pas les mers dans leur bassin changeant
Franger les noirs écueils d'une écume d'argent,
Ni les sombres forêts à l'ondoyante robe
Vêtir de leur velours la nudité du globe,
Ni le pinceau divers que tient chaque saison
Des couleurs de l'année y peindre l'horizon;
On n'y voit pas enfin, près du grand lit des fleuves,
Des vieux murs des cités sortir des cités neuves,
Dont la vaste ceinture éclate chaque nuit
Comme celle d'un sein qui porte un double fruit!
Mers humaines d'où monte avec des bruits de houles
L'innombrable rumeur du grand roulis des foules!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

*
* *

Rien de ces vêtements, dont notre globe est vert,
N'y revêt sous ses pas la lèpre du désert;
De ses flancs décharnés la nudité sans germe
Laisse les os du globe en percer l'épiderme;
Et l'homme, sur ce sol d'où l'oiseau même a fui,
Y charge l'animal d'y mendier pour lui!
Plier avant le jour la tente solitaire,
Rassembler le troupeau qui lèche à nu la terre;
Autour du puits creusé par l'errante tribu
Faire boire l'esclave où la jument a bu;
Aux flancs de l'animal, qui s'agenouille et brame,
Suspendre à poids égaux les enfants et la femme;
Voguer jusqu'à la nuit sur ces vagues sans bords,
En laissant le coursier brouter à jeun son mors;
Boire à la fin du jour, pour toute nourriture,
Le lait que la chamelle à votre soif mesure,
Ou des fruits du dattier ronger les maigres os;
Recommencer sans fin des haltes sans repos
Pour épargner la source où la lèvre s'étanche;
Partir et repartir jusqu'à la barbe blanche...
Dans des milliers de jours, à tous vos jours pareils,
Ne mesurer le temps qu'au nombre des soleils;
Puis de ses os blanchis, sur l'herbe des savanes,
Tracer après sa mort la route aux caravanes...
Voilà l'homme!... Et cet homme a ses félicités!
Ah! c'est que le désert est vide des cités;
C'est qu'en voguant au large, au gré des solitudes,
On y respire un air vierge des multitudes!

C'est que l'esprit y plane indépendant du lieu;
C'est que l'homme est plus homme et Dieu même plus Dieu!

Moi-même, de mon âme y déposant la rouille,
Je sens que j'y grandis de ce que j'y dépouille,
Et que mon esprit, libre et clair comme les cieux,
Y prend la solitude et la grandeur des lieux!

*
* *

Tel que le nageur nu, qui plonge dans les ondes,
Dépose au bord des mers ses vêtements immondes,
Et, changeant de nature en changeant d'élément,
Retrempe sa vigueur dans le flot écumant,
Il ne se souvient plus, sur ces lames énormes,
Des tissus dont la maille emprisonnait ses formes;
Des sandales de cuir, entraves de ses pieds,
De la ceinture étroite où ses flancs sont liés,
Des uniformes plis, des couleurs convenues
Du manteau rejeté de ses épaules nues;
Il nage, et, jusqu'au ciel par la vague emporté,
Il jette à l'Océan son cri de liberté!...
Demandez-lui s'il pense, immergé dans l'eau vive,
Ce qu'il pensait naguère accroupi sur la rive!
Non, ce n'est plus en lui l'homme de ses habits,
C'est l'homme de l'air vierge et de tous les pays.
En quittant le rivage, il recouvre son âme:
Roi de sa volonté, libre comme la lame!...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

*
* *

Le désert donne à l'homme un affranchissement
Tout pareil à celui de ce fier élément;
A chaque pas qu'il fait sur sa route plus large,
D'un de ses poids d'esprit l'espace le décharge;
Il soulève en marchant, à chaque station,
Les serviles anneaux de l'imitation;
Il sème, en s'échappant de cette Égypte humaine,
Avec chaque habitude, un débris de sa chaîne...

. . . . . .
. . . . . .

Ces murs de servitude, en marbre édifiés,
Ces balbeks tout remplis de dieux pétrifiés,
Pagodes, minarets, panthéons, acropoles,
N'y chargent pas le sol du poids de leurs coupoles;
La foi n'y parle pas les langues de Babel;
L'homme n'y porte pas, comme une autre Rachel,
Cachés sous son chameau, dans les plis de sa robe,
Les dieux de sa tribu que le voleur dérobe!
L'espace ouvre l'esprit à l'immatériel.
Quand Moïse au désert pensait pour Israël,
A ceux qui portaient Dieu, de Memphis en Judée,
L'Arche ne pesait pas... car Dieu n'est qu'une idée!

. . . . . .
. . . . . .

*
* *

Et j'ai vogué déjà, depuis soixante jours,
Vers ce vague horizon qui recule toujours;

Et mon âme, oubliant ses pas dans sa carrière,
Sans espoir en avant, sans retour en arrière,
Respirant à plein souffle un air illimité,
De son isolement se fait sa volupté.
Ma liberté d'esprit, c'est ma terre promise!
Marcher seul affranchit, penser seul divinise!...

. . . . . .
. . . . . .

La lune, cette nuit, visitait le désert;
D'un brouillard sablonneux son disque recouvert
Par le vent du simoun, qui soulève sa brume,
De l'océan de sable en transperçant l'écume,
Rougissait comme un fer de la forge tiré;
Le sol lui renvoyait ce feu réverbéré;
D'une pourpre de sang l'atmosphère était teinte;
La poussière brûlait, cendre au pied mal éteinte;
Ma tente, aux coups du vent, sur mon front s'écroula,
Ma bouche sans haleine au sable se colla;
Je crus qu'un pas de Dieu faisait trembler la terre,
Et, pensant l'entrevoir à travers le mystère,
Je dis au tourbillon : « O Très-Haut! si c'est toi,
Comme autrefois à Job, en chair apparais-moi!... »

. . . . . .
. . . . . .

*
* *

Mais son esprit en moi répondit : « Fils du doute,
Dis donc à l'Océan d'apparaître à la goutte!
Dis à l'éternité d'apparaître au moment!
Dis au soleil voilé par l'éblouissement
D'apparaître en clin d'œil à la pâle étincelle
Que le ver lumineux ou le caillou recèle!
Dis à l'immensité, qui ne me contient pas,
D'apparaître à l'espace inscrit dans tes deux pas!

Et par quel mot pour toi veux-tu que je me nomme?
Et par quel sens veux-tu que j'apparaisse à l'homme,
Est-ce l'œil, ou l'oreille, ou la bouche, ou la main?
Qu'est-il en toi de Dieu? Qu'est-il en moi d'humain?
L'œil n'est qu'un faux cristal voilé d'une paupière
Qu'un éclair éblouit, qu'aveugle une poussière;
L'oreille, qu'un tympan sur un nerf étendu,
Que frappe un son charnel par l'esprit entendu;
La bouche, qu'un conduit par où le ver de terre
De la terre et de l'eau vit ou se désaltère;
La main, qu'un muscle adroit, doué d'un tact subtil;
Mais quand il ne tient pas, ce muscle, que sait-il?...
Peux-tu voir l'invisible ou palper l'impalpable?
Fouler aux pieds l'esprit comme l'herbe ou le sable?
Saisir l'âme? embrasser l'idée avec les bras?
Ou respirer Celui qui ne s'aspire pas?...

« Suis-je opaque, ô mortels! pour vous donner une ombre?
Éternelle unité, suis-je un produit du nombre?
Suis-je un lieu pour paraître à l'œil étroit ou court?
Suis-je un son pour frapper sur l'oreille du sourd?
Quelle forme de toi n'avilit ma nature?
Qui ne devient petit quand c'est toi qui mesure?...

. . . . . .
. . . . . .

« Dans quel espace enfin des abîmes des cieux
Voudrais-tu que ma gloire apparût à tes yeux?
Est-ce sur cette terre où dans la nuit tu rampes,
Terre, dernier degré de ces milliers de rampes
Qui toujours finissant recommencent toujours,
Et dont le calcul même est trop long pour tes jours,
Petit charbon tombé d'un foyer de comète
Que sa rotation arrondit en planète,
Qui du choc imprimé continue à flotter,
Que mon œil oublierait aux confins de l'éther
Si, des sables de feu dont je sème ma nue,
Un seul grain de poussière échappait à ma vue?

« Est-ce dans mes soleils? ou dans quelque autre feu
De ces foyers du ciel, dont le grand doigt de Dieu
Pourrait seul mesurer le diamètre immense?
Mais, quelque grand qu'il soit, il finit, il commence.
On calculerait donc mon orbite inconnu?
Celui qui contient tout serait donc contenu?
Les pointes du compas, inscrites sur ma face,
Pourraient donc en s'ouvrant mesurer ma surface?
Un espace des cieux, par d'autres limité,
Emprisonnerait donc ma propre immensité?
L'astre où j'apparaîtrais, par un honteux contraste,
Serait plus Dieu que moi, car il serait plus vaste?
Et le doigt insolent d'un vil calculateur
Comme un nombre oserait chiffrer son Créateur?...

« Du jour où de l'Éden la clarté s'éteignit,
L'antiquité menteuse en songes me peignit;
Chaque peuple à son tour, idolâtre d'emblème,
Me fit semblable à lui pour m'adorer lui-même.
Le Gange, le premier, fleuve ivre de pavots,
Où les songes sacrés roulent avec les flots,
De mon être intangible en voulant palper l'ombre,
De ma sainte unité multiplia le nombre,
De ma métamorphose éblouit ses autels,
Fit diverger l'encens sur mille dieux mortels;
De l'éléphant lui-même adorant les épaules,
Lui fit porter sur rien le monde et ses deux pôles,
Éleva ses tréteaux dans le temple indien,
Transforma l'Éternel en vil comédien,
Qui, changeant à sa voix de rôle et de figure,
Jouait le Créateur devant sa créature!
La Perse, rougissant de cet ignoble jeu,
Avec plus de respect m'incarna dans le feu;
Pontife du soleil, le pieux Zoroastre
Pour me faire éclater me revêtit d'un astre.

« Chacun me confondit avec son élément :
La Chine astronomique avec le firmament;
L'Égypte moissonneuse avec la terre immonde

Que le dieu-Nil arrose et le dieu-bœuf féconde ;
La Grèce maritime avec l'onde et l'éther
Que gourmandait pour moi Neptune ou Jupiter,
Et, se forgeant un ciel aussi vain qu'elle-même,
Dans la Divinité ne vit qu'un grand poème !

« Mais le temps soufflera sur ce qu'ils ont rêvé,
Et sur ces sombres nuits mon astre s'est levé.
. . . . . .
. . . . . .

*
* *

. . . . . .
. . . . . .

« Insectes bourdonnants, assembleurs de nuages,
Vous prendrez-vous toujours au piège des images ?
Me croyez-vous semblable aux dieux de vos tribus ?
J'apparais à l'esprit, mais par mes attributs !
C'est dans l'entendement que vous me verrez luire,
Tout œil me rétrécit qui croit me reproduire.
Ne mesurez jamais votre espace et le mien,
Si je n'étais pas tout je ne serais plus rien !

« Non, ce second chaos qu'un panthéiste adore,
Où dans l'immensité Dieu même s'évapore,
D'éléments confondus pêle-mêle brutal
Où le bien n'est plus bien, où le mal n'est plus mal,
Mais ce tout, centre-Dieu de l'âme universelle,
Subsistant dans son œuvre et subsistant sans elle :
Beauté, puissance, amour, intelligence et loi,
Et n'enfantant de lui que pour jouir de soi !...
Voilà la seule forme où je puis t'apparaître !
Je ne suis pas un être, ô mon fils ! Je suis l'Être !
Plonge dans ma hauteur et dans ma profondeur,
Et conclus ma sagesse en pensant ma grandeur !

Tu creuseras en vain le ciel, la mer, la terre,
Pour m'y trouver un nom ; je n'en ai qu'un... MYSTÈRE.

. . . . . .
. . . . . .

— O Mystère ! lui dis-je, eh bien ! sois donc ma foi...
Mystère, ô saint rapport du Créateur à moi !
Plus tes gouffres sont noirs, moins ils me sont funèbres ;
J'en relève mon front ébloui de ténèbres !
Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur.
A cette obscurité notre foi se mesure ;
Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure.
Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,
Et je dis : « C'est bien toi, car je ne te vois pas ! »
. . . . . .
. . . . . .

*
* *

Ainsi, dans son silence et dans sa solitude,
Le désert me parlait mieux que la multitude.
O désert ! ô grand vide où l'écho vient du ciel !
Parle à l'esprit humain, cet immense Israël !
Et moi, puissé-je, au bout de l'uniforme plaine
Où j'ai suivi longtemps la caravane humaine,
Sans trouver dans le sable élevé sur ses pas
Celui qui l'enveloppe et qu'elle ne voit pas,
Puissé-je, avant le soir, las des Babels du doute,
Laisser mes compagnons serpenter dans leur route,
M'asseoir au puits de Job, le front dans mes deux mains,
Fermer enfin l'oreille à tous verbes humains,
Dans ce morne désert converser face à face
Avec l'éternité, la puissance et l'espace :
Trois prophètes muets, silences pleins de foi,
Qui ne sont pas tes noms, Seigneur ! mais qui sont toi,
Évidences d'esprit qui parlent sans paroles,

Qui ne te taillent pas dans le bloc des idoles,
Mais qui font luire, au fond de nos obscurités,
Ta substance elle-même en trois vives clartés.
Père et mère à toi seul, et seul né sans ancêtre,
D'où sort sans t'épuiser la mer sans fond de l'Être,
Et dans qui rentre en toi jamais moins, toujours plus,
L'Être au flux éternel, à l'éternel reflux!
. . . . . .
. . . . . .
Et puissé-je, semblable à l'homme plein d'audace
Qui parla devant toi, mais à qui tu fis grâce,
De ton ombre couvert comme de mon linceul,
Mourir seul au désert dans la foi du GRAND SEUL!

XXVIII

Maintenant, oublions ces faibles vers, et lisons Job; et voyons par quel admirable circuit d'une pensée qui fait le tour du monde intellectuel le grand poète et le grand philosophe passe de la foi au doute, du doute au blasphème, du blasphème à la certitude, et du désespoir d'esprit à cette résignation raisonnée, à ce consentement de l'homme à Dieu, seule sagesse des vrais sages, seule vérité du cœur comme elle est la seule vérité de l'esprit.

La lecture de Job n'est pas seulement la plus haute leçon de poésie, elle est la plus haute leçon de piété.

Mais d'abord, disons ce que c'était que Job.

XXIX

Qu'est-ce que Job?

Personne n'en sait rien.

C'est aussi ce que se sont répondu Bossuet, La Harpe, le révérend docteur Lowth, auteur du cours moderne le plus érudit de la poésie sacrée, enfin M. Cahen lui-même, le dernier et le plus hébraïque des traducteurs de la Bible, dans ses recherches plus remarquables encore que son texte.

Non, personne ne sait qui fut ce premier et, selon moi, ce plus sublime de tous les poètes; personne ne connaît le véritable auteur de ce poème en quelque sorte surhumain. Ce poème n'a pas toujours fait partie de la Bible proprement dite; il a été ensuite recueilli dans le livre sacré; il lui est peut-être antérieur, et il en est indépendant. Le docteur Lowth, professeur de poésie sacrée à l'université d'Oxford, à qui nous devons deux volumes qui font autorité sur ces matières, réfute parfaitement bien l'opinion qui attribue le poème de Job à Moïse lui-même.

Ces opinions sont aussi celles du savant traducteur hébreu de la Bible, M. Cahen.

Quant à nous-même, voici franchement et hardiment ce que nous pensons de l'auteur et du poème. L'inconnu est le champ libre des conjectures; Bossuet lui-même, le plus orthodoxe des commentateurs, ne se les interdit pas. Mais nos conjectures personnelles sur l'œuvre de Job ne sont pas, comme on pourrait le croire, de fantastiques excursions de l'imagination; elles sont motivées et autorisées pour nous par une étude de trente ans des traditions, des histoires, des monuments, des philosophies et des poésies de l'Orient primitif. Si nous ne donnons pas ces conjectures pour des vérités, nous les donnons du moins comme des vraisemblances aussi rapprochées de la vérité que l'ombre est rapprochée du corps. Nous prions nos lecteurs de les lire comme nous les leur donnons, c'est-à-dire comme une opinion personnelle, non à croire sur parole, mais à examiner.

L'étrangeté de ces opinions, au premier abord, nous commande cette précaution oratoire; mais, quand on aura bien lu et relu avec nous ce merveilleux poème de Job, peut-être sera-t-on plus indulgent pour l'étrangeté et pour la hardiesse de nos conjectures sur l'origine de ce livre d'un caractère notablement antédiluvien.

XXX

Voici donc ce que nous pensons de Job.

D'abord on sait que nous différons complètement d'idée avec les philosophes modernes du *progrès indéfini et continu de l'esprit humain.*

Ces philosophes, pour flatter très sincèrement leurs contemporains, leur postérité, et pour se flatter eux-mêmes, sont obligés de ne voir que ténèbres, ignorance, barbarie, dans les commencements de l'humanité. Ils ferment les yeux aux monuments sublimes ou divins de l'histoire, de la sagesse des théogonies, des poésies primitives; ils tiennent tout cela pour non avenu.

Cette négation de tout le passé théologique, philosophique, poétique, architectural, historique même, de l'humanité antérieure à nous, leur est nécessaire; car, sans cela, comment pourraient-ils se justifier à eux-mêmes cette progressivité indéfinie et continue de l'esprit humain, progressant de Brahma, de Job, de l'Égypte, de la Judée, de la Grèce et de Rome, jusqu'à Paris, au siècle de Louis XV, et au nôtre? L'évidence les confondrait. On se demanderait, en lisant les philosophes de l'Inde, en lisant le poème de

Job, en lisant les législations patriarcales de la Chine, en lisant la Bible, en lisant Homère, en lisant Platon, en lisant l'Évangile, en lisant Virgile ou Cicéron, en contemplant les Pyramides, les Palmyre, les Persépolis, les Parthénon, les Panthéon encore debout, en pâlissant d'admiration devant les marbres vivants de Phidias, on se demanderait où sont donc les traces de ce progrès indéfini et continu des facultés humaines.

Mais c'est égal : le système le veut ainsi ; il faut que le monde s'y prête ; il faut que l'homme antérieur à notre ère n'ait été qu'une informe ébauche lui-même de son Créateur, une espèce de brute ou de sauvage, perfectionné indéfiniment et continûment jusqu'à la perfection où ils se plaisent à le contempler en eux ou en nous, et progressant après nous jusqu'à une espèce de divinisation indéfinie aussi, dont les étoiles doivent nous dire quelque chose.

Nous ne croyons pas un mot de tout cela ; nous sommes convaincu que l'état sauvage est une maladie de l'humanité, et nullement son état originaire et normal.

Nous sommes convaincu qu'il y a eu avant nous une humanité primitive tout aussi bien douée, et, disons franchement notre pensée, qui est en cela la pensée des livres sacrés de toutes les grandes races religieuses ou historiques du

globe, qu'il y a eu une humanité mieux douée de lumière, de vérités divines, de facultés et de bonheur que nous.

Nous sommes convaincu (sans pouvoir le démontrer ni l'expliquer) qu'au lieu du progrès indéfini et continu, il y a eu une déchéance, une éclipse de Dieu sur l'homme, *un Éden perdu,* comme disent ces livres sacrés partout.

Nous sommes convaincu que les progrès épars, souvent interrompus par des rechutes, mais très réels et très méritoires, qui ont eu lieu depuis cette mystérieuse dégradation de la première humanité, ne sont que des efforts généreux et saints pour reconquérir ce qui a été perdu, pour rentrer dans notre innocence, dans notre science et dans notre félicité primitives.

On voit combien il y a de distance entre nous et les philosophes actuels du progrès continu et indéfini.

Nous ne nous rencontrons que dans nos vœux communs pour la félicité et pour la sainteté de l'homme, et dans nos efforts pour le faire avancer d'un pas, eux vers un progrès indéfini et continu, nous vers un progrès réel mais relatif.

Or, faut-il le dire? un de nos principaux arguments contre le progrès indéfini et continu de l'esprit humain, un de nos principaux monuments ou témoignages d'une condition intellectuelle et morale de l'homme primitif supérieure à notre

condition présente, c'est précisément ce livre mystérieux de Job. Cuvier le géologue trouvait des mastodontes dans les couches antédiluviennes du globe; Job est pour nous un mastodonte intellectuel et philosophique dans les couches antédiluviennes de l'esprit humain.

Il y a là dedans une philosophie qui n'a aucune analogie, avant la renaissance évangélique, ni dans les philosophies indiennes, ni dans les philosophies chinoises, ni dans le peu que nous savons de la philosophie égyptienne, ni dans les philosophies païennes (excepté Platon et Épictète), ni même dans les philosophies rationnelles qu'on essaie de construire aujourd'hui avec des débris.

D'où pouvait venir dans l'esprit d'un pasteur arabe du désert de Hus une philosophie à la fois aussi hardie, aussi humaine, aussi divine, aussi révélée, aussi mystérieuse, aussi raisonnée, et aussi sublimement discutée, chantée et criée, que celle que nous allons lire dans ce poème écrit sur le sable avec un roseau trempé dans une larme d'homme.?... Dépouillez toutes vos bibliothèques plus récentes, et montrez-moi quelque chose d'égal à un de ces sanglots, à un de ces blasphèmes, à une de ces résignations.

Je vous en défie!

XXXI

Eh bien! puisque rien ne vient de rien, je me suis toujours demandé d'où avait donc coulé dans le sable du désert cette source souterraine et intarissable de vérité métaphysique, de philosophie, de théologie, d'éloquence et de poésie, dont ce poème de Job déborde, pour qui sait lire, sentir, comprendre et prier sur cette terre.

Nous ne craignons pas de le dire :

Cela ne peut venir que d'une tradition antique au delà de toute antiquité connue, et d'une philosophie conservée et retrouvée de l'humanité primitive, philosophie remontant, de génération en génération, jusqu'à une génération première douée de communications plus lumineuses et plus directes avec l'auteur de toute lumière, Dieu.

En contradiction avec le système des philosophes du progrès continu et indéfini, il est certain que, plus on remonte de civilisation en civilisation, de livres en livres, de traditions religieuses en traditions religieuses, vers cette profondeur inconnue des temps qu'on appelle les temps antédiluviens, plus on entrevoit de lueurs

divines ou de crépuscules d'aurore lumineuse dans l'esprit humain.

Que doit-on en conclure? Qu'il y a eu, avant ce déluge général ou même partiel, attesté par toutes les traditions orientales, une époque de civilisation supérieure à ce qui fut après ce cataclysme de l'humanité; que cette époque de civilisation antédiluvienne touchait de plus près elle-même à une autre époque encore supérieure en innocence, en science, en facultés, en félicités de l'homme ici-bas avant cette grande et mystérieuse déchéance, tradition universelle aussi, qui chassa l'humanité primitive de ce demi-ciel appelé l'Éden ou le Jardin; que des traditions de cette philosophie de l'Éden ou du Jardin avaient survécu dans l'humanité déchue, et qu'enfin, après le second naufrage de l'humanité antédiluvienne, quelques grandes vérités et quelques grandes philosophies, restées dans la mémoire de quelques sages ou prophètes échappés à l'inondation universelle ou partielle, avaient surnagé, et inspiraient encore de temps en temps l'esprit de l'homme dans l'Orient, scène encore humide de la grande catastrophe.

Soit qu'on se rattache aux traditions indiennes, qui font échapper quelques naufragés sur l'Himalaya; soit qu'on se rattache aux livres de la Chine, qui font réfugier un petit nombre de peuples sur les montagnes centrales; soit qu'on

se rattache aux monuments de l'Éthiopie ou de la haute Égypte, qui font creuser longtemps aux Troglodytes des cavernes dans les hauts lieux pour éviter une seconde inondation de la plaine; soit qu'on se rattache aux récits bibliques, qui font naviguer Noé sur les eaux avec une élite de la famille humaine, il est impossible de nier les traditions orientales d'une grande submersion de cette partie du monde. Toutes ces traditions profanes ou sacrées s'accordent à constater qu'il échappa un petit nombre d'hommes au naufrage, et que ces naufragés abordèrent ici ou là, sur l'Himalaya, sur les montagnes centrales de la Chine, sur les rochers de l'Éthiopie, sur les cimes de l'Arménie ou sur le mont Ararat, et devinrent la souche de la troisième humanité.

La Perse, l'Arabie et la Bible leur donnent le nom de patriarches.

Ils avaient sauvé quelques troupeaux; ils devinrent pasteurs en Arabie. En Chine, ils descendirent des montagnes à mesure que les eaux se retiraient des plaines; ils creusèrent des canaux pour en faciliter l'écoulement; ils défrichèrent ces marais et devinrent laboureurs. Dans la Mésopotamie, ils bâtirent des Babylone, des Babel, des villes, des édifices, refuges contre les eaux; en Ethiopie et dans la haute Égypte, des catacombes immenses et élevées dans le flanc des rochers, propres à contenir des populations entières. On

ne peut les visiter encore aujourd'hui sans étonnement; la grandeur de l'épouvante explique seule la grandeur de l'œuvre.

Mais ces survivants de l'époque antédiluvienne n'avaient pas seulement sauvé leur vie; ils avaient sauvé aussi leur intelligence et leur mémoire; ils avaient transmis aux patriarches, leurs premiers descendants, soit aux fils de Noé, si l'on admet la version biblique, soit aux fils des races indiennes, éthiopiennes, chinoises, si l'on admet les traditions de ces peuples de l'extrême-Orient, ils avaient transmis quelques vestiges des vérités de la révélation, de la philosophie, de la théologie que l'humanité antédiluvienne possédait depuis sa sortie de ce qu'on appelle Eden; crépuscule du soir après un jour éclatant.

Job, selon moi, était évidemment un de ces fils de la famille patriarcale et pastorale de l'Idumée, plus imbu que ses contemporains des traditions et des vérités de souvenir de la race primitive, et parlant aux hommes, on ne sait combien d'années après le déluge, la langue philosophique, théologique et poétique que nos premiers ancêtres avaient comprise et parlée avant le cataclysme physique et moral de l'humanité Je ne puis m'expliquer autrement cette fulguration de lumière, de divinité, de science, de sagesse, et même de langage, dans une si complète obscurité de la terre! Job est pour moi un

Platon de cette philosophie tronquée, mais surhumaine, que j'appellerai la philosophie antédiluvienne.

Qu'on en pense ce qu'on voudra, c'est mon idée; il m'est impossible d'en avoir une autre en trouvant ce diamant si divinement taillé dans ce sable sans traces du désert de Hus. Et cette idée, elle n'est pas en moi d'aujourd'hui, car voici ce que j'écrivais sur Job à une autre époque et dans une étude moins approfondie que celle-ci :

XXXII

« J'ai lu aujourd'hui le livre entier de *Job*. Ce n'est pas la voix d'un homme, c'est la voix d'un temps. L'accent vient du plus profond des siècles. On dit qu'à l'époque où l'homme s'exprimait ainsi le monde était dans son enfance; cependant tout indique, dans cette épopée de l'âme, dans ce drame de pensées, dans cette philosophie lyrique, dans ce gémissement élégiaque, la sagesse et la mélancolie des jours avancés. Pendant combien d'années ou de siècles ne fallait-il pas que l'humanité eût accumulé, remué, scruté ses pensées en elle-même, pour arriver à de telles conclusions métaphysiques sur les misères

de sa destinée et sur les mystères de la Providence divine! Quoi! du premier coup, du premier vagissement de son âme, l'homme aurait parlé à la fois comme homme et comme Dieu! Ce premier cri du cœur humain, qui éclate de colère, de douleur, de plénitude; ce premier rugissement de la fibre du lion torturé dans le cœur humain par le sort aurait surpassé tout ce que l'art le plus exercé de la pensée et du style a pu enfanter jusqu'à nos jours? Où donc Job aurait-il pris sa science de la nature, son expérience des choses humaines, sa lassitude de la vie, son suicide du désespoir, si ce n'était dans le trésor de nos misères et de nos larmes déjà accumulé depuis de longs siècles dans l'abîme d'un temps déjà vieux?

« Si quelque livre a peint spécialement la poésie du vieillard, le découragement, l'amertume, l'ironie, le reproche, la plainte, l'impiété, le silence, la prostration, puis la résignation, cette impuissance qui se change forcément en vertu, puis la consolation qui relève par la piété divine l'esprit abattu, c'est bien évidemment ce livre de *Job,* ce dialogue avec soi-même, avec ses amis, avec Dieu, ce Platon lyrique du désert.

« On ne sait ni précisément en quel lieu, ni surtout en quel temps ce poème ou cette histoire a jailli d'une fibre d'homme. On a dit que c'était peut-être Moïse; mais Moïse, d'après la Bible elle-même, n'était ni éloquent, ni poète; il était

surtout homme d'État, historien, législateur. Job a la langue du plus grand poète qui ait jamais articulé la parole humaine. C'est l'éloquence et la poésie fondues d'un seul jet et indivisibles dans tous les cris de l'homme. Il raconte, il discute, il écoute, il répond, il s'irrite, il interpelle, il apostrophe, il invective, il gronde, il éclate, il chante, il pleure, il se moque, il implore, il réfléchit, il se juge, il se repent, il s'apaise, il adore, il plane sur les ailes de son religieux enthousiasme au-dessus de ses propres déchirements; du fond de son désespoir il justifie Dieu contre lui-même; il dit : « C'est bien ! » C'est le Prométhée de la parole, élevé au ciel tout criant et tout saignant dans les serres mêmes du vautour qui lui ronge le cœur! C'est la victime devenue juge par l'impersonnalité sublime de la raison, célébrant son propre supplice et jetant comme le Brutus des Romains les gouttes de son sang vers le ciel, non comme une insulte, mais comme une libation au Dieu juste!

« Job n'est plus l'homme; c'est l'humanité! Une race qui peut sentir, penser et s'exprimer avec cet accent, est vraiment digne d'échanger sa parole avec la parole surnaturelle et de converser avec son Créateur. »

Voilà les notes retrouvées sur les marges de la Bible de famille. Je me borne à les copier.

XXXIII

Je continue, j'analyse et je cite :

Il y avait un homme dans la terre de Hus; il s'appelait Job. C'était un homme juste.

Ici tableau patriarcal et pastoral de la richesse de la considération, du bonheur domestique de cet homme puissant et heureux. Puis, en quelques strophes rapides comme l'écroulement d'une maison ou d'une tente qui s'abîme coup sur coup sur Job, ses bergers et ses troupeaux sont enlevés par les ennemis de sa race; la foudre tombe et brûle ses récoltes; les Chaldéens tuent ses chamelles; le simoun, le vent du désert, renverse sa tente sur ses fils et ses filles et les étouffe sous les débris pendant un festin. Il déchire ses habits, il se rase la tête en signe de deuil; mais il n'accuse pas le Maître du bien et du mal, il se prosterne et il adore.

« Nu je suis sorti du sein de ma mère, la terre, — dit-il, — nu j'y rentrerai. Dieu m'a donné, Dieu m'a repris. Que sa volonté soit faite, et que son nom soit toujours loué ! »

Voilà le sage, voilà l'homme de raison et de

piété! L'homme d'argile, de chair et de sang, ne tarde pas à reparaître. Ce n'est pas au moment du coup qu'on sent la douleur, c'est au contre-coup : il faut du temps à tout, même au supplice. Celui de Job s'aggrave; il tombe malade et languit sur sa litière comme un animal immonde, objet de dégoût même pour sa femme. « Mourez donc! » lui dit-elle. Mais son pieux stoïcisme survit encore à cet outrage.

« Vous êtes une insensée, — dit-il. — Si nous avons reçu le bien de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas avec le même respect les maux ? »

Mais ses amis, instruits au loin de sa ruine et de ses plaies, arrivent plutôt pour contempler ce grand débris de la fortune que pour le consoler et le relever. Ils se rangent à la manière des Arabes en cercle autour de lui, et, frappés d'horreur à la vue de ses plaies, ils restent sept jours et sept nuits sans rompre le morne silence de leur visite. Apparemment que leur présence, leur silence, leur physionomie sont pour Job un miroir dans lequel ses propres misères se réfléchissent et lui paraissent plus terribles à contempler qu'en lui-même. Il n'y résiste plus, il éclate en un premier gémissement qui semble emporter les digues de son âme. Ce n'est encore que de la douleur. Nous avons traduit nous-même ces premières larmes de Job en vers bien affaiblis d'ac-

cent et bien indignes du modèle; mais il faut considérer, indépendamment de la distance de temps, la faiblesse de l'écrivain surajoutée à la faiblesse de la langue.

« Ah! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître!
Ah! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu,
Et le sein qui m'a donné l'être,
Et les genoux qui m'ont reçu!
Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface!
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place!
Qu'il soit comme s'il n'était pas!

« Maintenant dans l'oubli je dormirais encore,
Et j'achèverais mon sommeil
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérants que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore
Et qui n'a pas vu le soleil.

« Mes jours déclinent comme l'ombre
Je voudrais les précipiter.
O mon Dieu! retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter!
L'aspect de ma longue infortune
Éloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux.
En vain je m'adresse à leur foule :
Leur pitié m'échappe, et s'écoule
Comme l'onde au flanc des coteaux.

« Ainsi qu'un nuage qui passe
Mon printemps s'est évanoui;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,

Hélas! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas.
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas!

« L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur.
Il tombe! au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir;
Mais l'homme, hélas! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie;
On le cherche : il vient de tarir.

« Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin;
Mon espérance, qu'il abrège,
S'enfuit comme l'eau de ma main.
Ouvrez-moi mon dernier asile;
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau, vous êtes mon père!
Et je dis aux vers de la terre :
« Vous êtes ma mère et mes sœurs. »

« Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.
Il étend au loin ses racines;
Comme un troupeau sur les collines
Sa famille couvre Ségor :
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encor.

« C'est le secret de Dieu : je me tais et j'adore.
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux;
Pour lui l'abîme est nu, l'enfer même est sans voiles.
Il a fondé la terre et semé les étoiles;
Et qui suis-je à ses yeux? »

Les amis de Job, provoqués par ce long sanglot du patient, lui donnent quelques-unes de ces consolations qui sont des reproches et qui humilient l'homme malheureux, au lieu de pleurer avec lui.

Job sent l'outrage sous la feinte pitié. Il commence à se revendiquer avec un sentiment un peu orgueilleux de son innocence, et de la disproportion entre ses fautes, s'il en a commis, et son châtiment. On sent les premières représailles de l'homme contre Dieu.

« Oui, — dit-il, — j'ai péché peut-être; mais plût à Dieu que les fautes qui m'ont attiré la colère de mon juge fussent pesées dans une juste balance avec ce que je souffre! Le poids de mes infortunes surpasserait celui des sables de la mer! Voilà pourquoi mes paroles sont grosses de gémissements. Croyez-vous donc que je me plaigne pour le plaisir de me plaindre? Est-ce que l'âne du désert rugit de privation au milieu de l'herbe des collines? Est-ce que le taureau mugit de faim quand il a les pieds plongés jusqu'aux genoux dans l'épaisseur des pâturages? Ah! pourquoi Dieu ne m'accorde-t-il pas ce que je souhaite? Mais, puisqu'il a commencé à me briser, qu'il achève! Qu'il étende sa main, et qu'il m'arrache comme l'herbe! »

Sa patience lui échappe, et il le sent.

« Suis-je donc de pierre? — s'écrie-t-il, — et ma chair est-elle donc d'airain? »

Il reproche à son tour en images sublimes leur dureté de cœur et leur commisération accusatrice à ses faux amis: « Vous ai-je priés de venir? » Il s'attendrit de nouveau sur son propre supplice; il amollit son discours; il a pitié de lui-même, il essaye d'apitoyer ses accusateurs.

Ils répliquent par des banalités de sagesse vulgaire qui leur donnent la supériorité facile de l'homme heureux sur le misérable. Le dialogue s'anime et s'irrite. « Tu parles comme la tempête, » lui disent-ils. Job lui-même essaye de se modérer et de parler leur langage, afin qu'on ne puisse pas le prendre par ses paroles. Sa philosophie est irréprochable, mais elle est froide. On comprend qu'il ne dit pas le dernier mot, qu'il dissimule le dernier cri, qu'il comprime son cœur entre ses mains. Il soupire une élégie touchante sur les misères et les instabilités humaines.

« L'homme né de la femme vit un petit nombre de jours et il est rassasié de peines. Il surgit comme la fleur de l'herbe et il est foulé aux pieds; il fuit comme l'eau, il glisse comme l'ombre. Est-il digne de vous, Seigneur, de regarder ce je ne sais quoi qu'on appelle un homme, et de vous mesurer avec lui dans un jugement entre lui et vous? Retirez-vous au moins un peu de moi jusqu'à ce que mon heure vienne comme l'heure où le mercenaire reçoit son salaire! Hélas! l'arbre qu'on a coupé n'est pas encore sans espérance: il peut reverdir, il peut végéter de nouveau; lors même que ses racines auraient été desséchées sous la poussière, l'humidité de l'eau

lui rendrait la sève, et ses feuilles renaîtront comme au jour où il fut planté. Mais quand l'homme est mort et dissous, où est l'homme? Il est comme l'eau écoulée d'un lac, comme le fleuve tari; il ne revient plus. L'homme une fois mort, pensez-vous qu'il revive? »

On sent à cette interrogation terrible le doute suprême qui commence à blasphémer, l'immortalité qui échappe, l'athéisme qui rôde autour du désespoir. Les amis interrompent et crient à l'impiété, au scandale. Ils gourmandent sévèrement le blasphémateur. Job ne les écoute plus qu'avec ce mépris que l'excès de la souffrance donne comme la dernière supériorité de l'homme sur le malheur.

« Et moi aussi j'ai déjà entendu souvent ces paroles! — leur dit-il. — Allez, vos consolations me pèsent! Et moi aussi je pourrais parler comme vous si vous étiez à ma place et moi à la vôtre! »

La fureur l'emporte.

« Terre! ne couvre pas mon sang, n'étouffe pas mon cri! »

Il veut prendre Dieu corps à corps.

« Pourquoi l'homme ne peut-il pas entrer en jugement avec Dieu comme avec son égal? — s'écrie-t-il. — Pourquoi donc les impies vivent-ils dans l'opulence? Leurs troupeaux sont multipliés; leurs petits enfants sortent de leurs tentes comme un troupeau, et leurs enfants se réjouissent en voyant leurs jeux. Parmi les hommes, les uns meurent pleins de jours, riches et heureux, les autres dans l'amertume de leur âme, sans avoir goûté aucun bien; et cependant tous dorment ensuite également dans la poussière, et les vers rampent également sur leurs cadavres! »

Le délire monte. Il oppose à ses amis la prospérité du méchant; il n'ose en conclure, mais il laisse conclure l'indifférence ou l'iniquité de Dieu, par conséquent l'athéisme. Sa satire sanglante contre l'humanité s'élève jusqu'au Créateur de l'humanité, complice de ce qu'il ne punit pas en ce monde.

Mais, tout à coup, comme pour se faire pardonner par Dieu et par ses amis ces blasphèmes, il change de note, et il exhale l'hymne le plus inspiré et le plus majestueux que la bouche de l'homme ait jamais balbutié au Tout-Puissant.

« Eh quoi ! — dit-il, — qui prétendez-vous donc gourmander ? Est-ce Celui qui vous a donné la vie et la parole ? Devant la pensée, les ténèbres de la mort palpitent, la mer frémit avec tous les habitants de ses abîmes. Il fait porter et il étend la voûte des cieux sur le vide, il fait flotter la terre sur le néant. Il condense les eaux dans les nuées, et les nuées soutiennent leur propre poids, etc. »

Puis, comme se repentant aussi d'avoir trop dégradé l'homme, il entonne l'hymne de ses grandeurs, il les énumère dans ses innombrables industries, dont l'énumération à cette époque atteste que le travail humain avait déjà transformé le globe. Il divinise l'intelligence ou ce qu'il appelle la sagesse de l'homme.

« Il est un lieu où se forme l'argent; il est une retraite où se trouve l'or.

« Le fer est tiré du sein de la terre, l'airain est arraché à la pierre.

« L'homme recule les confins des ténèbres ; il a découvert jusqu'à ces pierres ténébreuses qui avoisinent les ombres de la mort.

« Il creuse dans les montagnes des vallées qui n'ont jamais porté l'empreinte de ses pas ; il s'enfonce dans les entrailles de la terre.

« Cette terre, où s'élèvent les moissons, est déchirée intérieurement par un incendie.

« Là croît le saphir ; là se forme l'or.

« Aucun oiseau n'a connu ces sentiers ; l'œil du vautour ne les a pas aperçus.

« Ils sont ignorés des bêtes sauvages ; les lions n'y pénètrent jamais.

« L'homme brise les rochers, renverse les montagnes jusqu'à leurs racines.

« Il ouvre un passage aux fleuves à travers la pierre et découvre leurs trésors les plus cachés.

« Il arrête leur cours et montre leur profondeur à la lumière.

« Mais où trouver la sagesse ? où est le séjour de l'intelligence ?

« L'homme ignore son prix ; elle n'habite pas la terre des vivants.

« L'abîme dit : « Elle n'est pas en moi ; » et la mer : « Je ne « la connais pas. »

« On ne l'achète pas au poids de l'or, on ne l'obtient pas pour l'argent le plus pur.

« L'or d'Ophir n'en égale pas le prix ; elle surpasse l'onyx et le saphir.

« Le cristal, l'émeraude ne sont rien auprès d'elle, ni les ornements les plus beaux.

« Le corail et le béryl s'effacent à sa présence ; elle l'emporte sur les perles de la mer.

« On ne la compare pas à la topaze d'Éthiopie ; on ne l'échange pas pour les tissus les plus précieux.

« D'où vient donc la sagesse ? où est le séjour de l'intelligence ?

« Elle est cachée aux yeux des mortels, elle est inconnue aux oiseaux de l'air.

« L'enfer et la mort ont dit : « Nous en avons ouï parler. »
« Dieu connaît ses voies, et seul il sait où elle habite,
« Lui qui voit jusqu'aux extrémités de la terre, qui contemple tout ce qui est sous les cieux.
« Quand il pesait la force des vents et qu'il mesurait les eaux de l'abîme,
« Quand il donnait des lois à la pluie et qu'il marquait leur route à la foudre et aux tempêtes,
« Alors il vit la sagesse, alors il la montra; il la renfermait en lui, il en sondait les profondeurs.
« Et il a dit à l'homme : « Craindre le Seigneur, voilà la « sagesse; fuir le mal, voilà l'intelligence. »

Par une réminiscence naturelle, un retour sur lui-même le ramène à la contemplation de sa jeunesse et de son bonheur, dont il fait un tableau embelli par le lointain et par le regret.

« Et maintenant je suis le jouet et la risée des fils dont les pères mendiaient une place parmi les gardiens de mes troupeaux. »

Scandalisé de sa dégradation et perverti par sa misère, il s'enfle du souvenir de sa propre vertu.

« Qu'on ose m'accuser! — dit-il avec orgueil; — que le Tout-Puissant me réponde! »

« *O Job! arrête-toi!* » s'écrient ses amis épouvantés de son blasphème; mais leurs discours ne suffiraient pas à lui fermer les lèvres, quand le souverain interlocuteur, Dieu lui-même, sous la forme d'une inspiration sacrée et irrésistible, intervient dans le dialogue et écrase tout, amis, ennemis, orgueil, murmure, doute, plainte, blas-

phème, et le poète lui-même, sous la majesté foudroyante de la parole intérieure qui gronde dans le sein de Job. Les hommes, en effet, n'ont plus de tels accents : Platon, Socrate, Cicéron sont pâles et énervés auprès de ce poète du désert et des vieux jours.

« Quel est celui qui obscurcit la sagesse par des discours insensés?

« Ceins tes reins comme un guerrier; je t'interrogerai : réponds-moi.

« Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre? Dis-le-moi, si tu as l'intelligence.

« Qui en a établi les mesures? le sais-tu? qui a étendu le cordeau sur elle?

« Sur quoi ses bases sont-elles affermies? qui en a posé la pierre angulaire,

« Lorsque tous les astres du matin me louaient et que tous les fils de Dieu étaient ravis de joie?

« Qui a renfermé la mer en ses digues, quand elle rompait ses liens comme l'enfant qui sort du sein de sa mère,

« Lorsque je l'enveloppai des nuées comme d'un vêtement, et que je l'entourai des ténèbres comme des langes de l'enfance?

« Je lui ai marqué ses limites, je lui ai opposé des portes et des barrières;

« Et j'ai dit : « Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus « loin. Ici tu briseras l'orgueil de tes flots. »

« Est-ce toi qui depuis tes jours commandes à l'étoile du matin, qui montres à l'aurore le lieu où elle se lève?

« Qui éclaires les extrémités de l'univers et dissipes les impies par la lumière?

« La terre, comme une molle argile, prend une face nouvelle; elle se pare d'un nouveau vêtement.

« Oteras-tu la lumière aux méchants? briseras-tu leurs bras déjà levés?

« As-tu pénétré dans la profondeur des mers? as-tu marché dans le sein de l'abîme?

« Les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant toi? as-tu vu l'entrée des ténèbres?

« As-tu considéré l'étendue de la terre? Parle! Dis-moi si tu sais

« Quel est le sentier de la lumière et le lieu des ténèbres,

« En sorte que tu puisses les conduire à leur terme et comprendre la voie de leur demeure?

« Sans doute tu savais que tu devais naître, tu connaissais le nombre de tes jours?

« Es-tu entré dans les réservoirs de la neige? As-tu vu les trésors de la grêle,

« Que j'ai préparés pour le temps de la désolation, pour le jour de la guerre et du combat?

« Par quelle voie se répand la lumière? par quel chemin l'aquilon fond-il sur la terre?

« Qui a ouvert un passage aux torrents des nuées? qui a tracé les sillons de la foudre?

« Qui verse la pluie sur les champs arides, sur le désert où nul mortel n'habite,

« Pour désaltérer les terres désolées et y faire germer l'herbe de la prairie?

« Qui a créé la pluie? qui a formé les gouttes de la rosée?

« D'où est sortie la glace? et les frimas du ciel, qui les produit?

« Les eaux se durcissent comme la pierre, et la surface de l'abîme s'affermit.

« Pourras-tu rapprocher les Pléiades, ou disperser les étoiles d'Orion?

« Appelleras-tu en leur temps des signes dans les cieux, l'Ourse et sa brillante race?

« Connais-tu l'ordre du ciel et son influence sur la terre?

« Élèveras-tu ta voix jusqu'aux nuées? et des torrents d'eaux descendront-ils sur toi?

« Enverras-tu la foudre, et elle ira? et, revenant, te dira-t-elle : « Me voici? »

« Qui a prescrit des lois à sa marche irrégulière? qui donne l'intelligence à des météores?

« Qui peut compter les nuées et faire descendre les eaux du ciel,

« Quand la terre est durcie comme l'airain et que ses glèbes ne peuvent se diviser?

« Est-ce toi qui présentes sa pâture à la lionne et qui rassasies les lionceaux,

« Lorsque, couchés dans leurs antres, ils épient leur proie du fond de leurs tanières?

« Est-ce toi qui prépares au corbeau sa nourriture, quand ses petits errent çà et là, et que, pressés par la faim, ils crient vers le Seigneur?

. . . . . .

« Est-ce toi qui as donné au paon son plumage, au héron son aigrette, à l'autruche ses ailes?

« Elle abandonne sur la terre ses œufs que le sable doit réchauffer;

« Elle oublie qu'ils seront peut-être foulés aux pieds ou brisés par les animaux.

« Insensible pour ses petits, comme s'ils n'étaient pas les siens, elle ne craint pas de voir son enfantement inutile;

« Car Dieu l'a privée de la sagesse et ne lui a pas donné l'intelligence.

« Mais, lorsqu'il en est temps, quand elle élève ses ailes, elle se rit du cheval et du cavalier.

« Est-ce toi qui as donné la force au cheval, qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante?

« Le feras-tu bondir comme la sauterelle? Son souffle répand la terreur;

« Il creuse du pied la terre, il s'élance avec orgueil, il court au-devant des armes.

« Il se rit de la peur, il affronte le glaive.

« Sur lui le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle.

« Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre.

« A-t-il entendu la trompette, il dit : Allons! et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes.

« Est-ce à ton ordre que l'épervier s'élance dans les airs et qu'il étend ses ailes vers le midi?

« A ta voix l'aigle s'élèvera-t-il jusqu'aux nues? et placera-t-il son nid sur le sommet des rochers inaccessibles? »

. . . . . .

Alors Job, répondant au Seigneur, dit :

« Que puis-je répondre au Seigneur, moi, faible créature? J'adore et je me tais.

« Je n'ai que trop parlé; je ne dirai plus rien; je ne veux pas ajouter à ma faute. »

Alors le Seigneur parla encore à Job du milieu du tourbillon :

« Ceins tes reins comme un guerrier; je t'interrogerai : réponds-moi.

« Oseras-tu anéantir ma justice, et me condamneras-tu pour te justifier?

« Ton bras est-il comme celui de Dieu, et ta voix tonne-t-elle comme ma voix?

« Environne-toi de grandeur et de magnificence, revêts-toi de gloire et de majesté.

« Répands les flots de ta colère sur l'orgueilleux; qu'un seul de tes regards renverse le superbe.

« Jette les yeux sur les impies, et qu'ils soient confondus; foule-les aux pieds dans le lieu de leur gloire.

« Cache-les dans la poussière, défigure leurs corps dans le sépulcre.

« J'avouerai alors que ton bras a le pouvoir de sauver.

. . . . . .

« Vois Léviathan (la baleine), sa force et la merveilleuse structure de son corps.

« Qui le dépouillera de l'armure qui le couvre? qui lui donnera un double frein?

« Qui ouvrira les portes de sa gueule? La terreur habite autour de ses dents.

« Son dos est couvert d'écailles comme des boucliers étroitement scellés...

« Ses frémissements font jaillir la lumière, ses yeux brillent comme les rayons de l'aurore.

« Des flammes sortent de sa gueule, et des étincelles volent autour de lui.

« La fumée sort de ses narines comme d'un vase rempli d'eau bouillante.

« Son souffle est semblable à des charbons brûlants; le feu sort de sa gueule.

« La force est dans son cou, et la terreur s'élance devant lui.

« Les muscles de sa chair sont tellement unis que rien ne peut les ébranler.

« Son cœur est dur comme le rocher, comme la meule qui écrase le grain.

« Quand il se lève, les forts sont dans la crainte; dans leur terreur ils chancellent.

« En vain on l'attaque avec l'épée et la lance, les dards et les javelots;

« Le fer est comme la paille légère, l'airain n'est qu'un bois aride.

« Les flèches ne le mettent pas en fuite; les pierres de la fronde sont pour lui comme l'herbe des champs.

« La massue est comme la paille légère; il se rit de la lance.

« Il repose sur les cailloux les plus durs; un lit de dards est pour lui comme le limon.

« Sous lui l'abîme bouillonne comme l'eau sur le brasier; la mer s'élève en vapeurs comme l'encens d'un vase d'or.

« L'onde blanchit derrière lui comme la chevelure d'un vieillard.

« Nul sur la terre n'a sa puissance; il a été créé pour ne rien craindre.

« Il envisage tout ce qu'il y a de superbe; il est le roi de tous les enfants d'orgueil. »

Job, répondant alors au Seigneur, dit :

« Je sais que vous pouvez tout, et aucune pensée ne vous est cachée.

« Quel est ce mortel qui obscurcit la sagesse par des discours insensés? Oui, j'ai voulu expliquer des merveilles que je ne comprenais pas, des prodiges qui surpassaient mon intelligence.

« Inspirez-moi, et j'oserai parler! Laissez-moi vous interroger, et je comprendrai la sagesse!

« Mes oreilles avaient entendu parler de vous, mais maintenant les yeux de mon âme vous voient!

« Oui, je m'accuse, je m'anéantis moi-même. Je vais expier mon ignorance et mon audace dans la poussière et dans la cendre. » . . . . . .

. . . . . .

Ainsi tout rentre dans le silence, tout reprend sa place dans l'esprit du poète arabe, à la voix de Dieu dont sa propre parole est l'écho. La douleur crie, l'orgueil murmure, le désespoir doute, l'impiété argumente, le délire blasphème, l'amitié fausse ou impuissante raisonne, l'homme condamne et nie son Dieu; Dieu nié, mais indestructible, se lève de lui-même et fait parler la conscience par sa propre voix; la création tout entière se lève en témoignage, la toute-puissance visible atteste la justice invisible, l'homme se confond et rentre à la fois dans son néant et dans son immortelle espérance. Le poème, commencé par un récit, poursuivi comme un drame, dialogué comme une argumentation, chanté comme un hymne, pleuré comme une élégie, vociféré comme un blasphème, foudroyé par un éclat de lumière surnaturelle, finit par une adoration, comme tout doit finir entre l'homme et Dieu.

Cette lecture laisse dans l'âme le long retentissement de l'airain sonore suspendu entre le ciel et la terre, sur lequel le marteau divin aurait

frappé la gamme entière des grandeurs, des petitesses, des peines d'esprit, des misères de corps, des félicités, des tristesses, des espérances, des doutes, des murmures, des blasphèmes, des désespoirs, des consolations humaines, retentissement dont les vibrations, répandues dans l'air immobile longtemps après le coup, se confondent à jamais avec la respiration et avec la pensée. C'est une page déchirée de quelque poème surhumain, écrite par quelque géant de la pensée à l'époque où tout était gigantesque dans le monde. C'est une pierre de Balbek, dont on se demande, en la mesurant, quelle main d'homme a pu remuer de telles masses de pierre et de telles masses d'idées... Mystère!

XXXIV

Voilà ce que je pensais de Job avant l'heure où une étude plus sérieuse, plus philosophique et plus développée, devait redoubler mon étonnement et mon enthousiasme pour ce drame unique.

Je dis unique, et les commentaires du docteur Lowth ne me feront pas revenir sur cette expression. Comment, en effet, mettre, comme il le fait, en parallèle avec ce drame, ceux de Sophocle

ou d'Eschyle que le docteur Lowth semble même préférer au drame de Job comme œuvre d'art?

Il y regrette ce qu'Aristote appelle la fable d'un drame, c'est-à-dire le mécanisme presque puéril qui excite la curiosité du spectateur ou du lecteur par l'artifice des situations dans lesquelles le poète place ses personnages.

Mais le chef-d'œuvre du drame de Job, selon nous, c'est précisément de n'avoir point de fable. Quoi! est-ce que cette sublime et foudroyante vérité de la situation de l'homme qui doute et de Dieu qui apparaît dans ses œuvres, de l'homme qui murmure et de Dieu qui console, de l'homme qui blasphème et de Dieu qui foudroie, enfin de l'homme qui se résigne et de Dieu qui pardonne; est-ce que cette situation, qui est celle de l'humanité tout entière depuis le commencement des siècles jusqu'au dernier jour du globe, n'est pas la fable des fables, le drame des drames, l'intérêt des intérêts, la curiosité des curiosités?

N'est-ce pas la fable de Dieu lui-même, la fable qu'il a conçue, qu'il a ourdie, qu'il a variée pendant des milliers de jours sur des myriades de créatures?

Est-ce que Dieu, dans cette fable, n'est pas un aussi grand poète, un aussi grand dramatiste que l'Eschyle ou le Sophocle de ce commentateur?

Est-ce que l'homme n'est pas un personnage aussi intéressant que l'*OEdipe roi?*

Est-ce qu'il y a une scène et un dialogue au monde comparables, en majesté tragique, en intérêt personnel, en pathétique universel, à cette scène et à ce dialogue entre le Créateur et sa créature ?

Est-ce que ce n'est pas là cette *Divine Comédie* dont Dante a donné le titre à son poème du Ciel, du Purgatoire et de l'Enfer, mais poème et drame que Job avait réalisés bien avant lui ?

Est-ce que cette exclamation tragique de l'*OEdipe roi,* dans Sophocle : « O Cithéron, Cithéron ! pourquoi m'as-tu reçu dans ton sein ? pourquoi, misérable que je suis, n'ai-je pas trouvé la mort ? » est-ce que cette exclamation désespérée du poète grec peut être mise en parallèle avec ce flux blasphématoire du cœur de Job, quand il s'écrie, dans une apostrophe aussi intarissable que les douleurs de l'humanité :

« Périsse le jour où il a été dit : « Un homme a été conçu ! » etc., etc. ?

Est-ce que rien, dans OEdipe, est égal en amertume et en souvenir de sa grandeur et de sa félicité passées, qui remontent de son cœur comme des bourreaux successifs, chargés de lui renouveler, par la comparaison, le sentiment de ses humiliations présentes ?

« Quand je m'avançais vers la porte de la ville, on me dressait un trône au milieu des chefs du peuple.

« Les jeunes gens me voyaient et se retiraient par déférence ; les vieillards se tenaient debout devant moi.

« Les orateurs suspendaient leurs discours et se mettaient le doigt sur la bouche !

« Les principaux du peuple retenaient leurs paroles, et leur langue adhérait à leur palais ! »

XXXV

Les souvenirs mêmes de sa vertu se tournaient comme des œuvres ingrates contre lui.

« L'oreille qui m'écoutait alors me béatifiait, et l'œil qui me voyait me rendait hommage :

« Parce que je secourais l'indigent qui n'a que sa voix pour crier sa faim, et de ce que je servais de père à l'orphelin qui n'avait point de tuteur ;

« De ce que celui qui allait périr, secouru par moi, se répandait en bénédictions, et de ce que le cœur désolé des veuves trouvait consolation dans ma pitié.

« J'étais revêtu d'une incorruptible justice, et je me décorais de mon équité et de mon impartialité comme d'une robe et comme d'un diadème de roi.

« J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux !

« J'étais le père des nécessiteux, et, quand la cause que j'avais à juger m'était obscure, je ne négligeais aucune peine pour la bien connaître. »

XXXVI

Et le monde tout entier, tel qu'il est, avec ses injustices, ses reproches, ses impatiences contre

l'infortune qui se plaint, et même contre celle qui se tait, n'apparaît-il pas dans toute sa vérité par la voix des amis faux ou durs de l'homme juste, abattu devant eux dans la poussière ?

« Jusques à quand parleras-tu ainsi ? — lui disent-ils, — et les paroles sortiront-elles de ta bouche comme un vent qui souffle des quatre points de l'horizon ?

« Crois-tu que l'homme qui parle toujours sera justifié par sa parole ?

« Nous regardes-tu comme des brutes ?

« Ne faudrait-il pas que la terre devienne déserte pour s'affliger de tes revers ! que les rochers se meuvent d'indignation et changent de place à cause de toi ! »

XXXVII

Mais, si la scène et le drame surpassent en intérêt toutes les scènes et tous les drames de l'antiquité, que dirons-nous des passions, et dans quel drame en trouverons-nous de si pathétiques et de si pathétiquement exprimées, depuis les larmes jusqu'à la colère ? Quel poète a donc chanté, ou gémi, ou crié ainsi ?

« L'homme né de la femme vit très peu de temps, et ce petit espace de temps est comblé de beaucoup de misères.

« Il éclôt comme une fleur et il est foulé comme elle aux pieds ; il s'évanouit comme l'ombre, et il n'y a rien en lui de permanent !

« Et c'est sur un pareil néant que vos yeux, Seigneur, daigneraient s'arrêter! et c'est avec un pareil atome que vous daigneriez entrer en jugement!

« Ah! retirez-vous seulement un peu de lui pour qu'il respire un moment, jusqu'à ce que vienne la fin tant désirée de sa journée, semblable à la journée du mercenaire!...

« Oh! amis cruels, — reprend-il tout à coup en se détournant de Dieu vers l'homme, — jusques à quand me persécuterez-vous comme Dieu de vos discours, et vous complairez-vous à vous repaître de ma chair et de mon sang? »

Puis de ce mouvement de colère il retombe, comme retombe la nature, dans une langueur de tristesse; et il se rappelle les rêves de félicité qu'il faisait dans sa jeunesse.

« Et je me disais : « Je mourrai dans mon petit nid comme « le passereau, et mes jours seront, avant ma mort, aussi « nombreux et aussi féconds que les rameaux du palmier.

« Ma racine s'étend le long des eaux courantes, et la rosée « ne s'évapore pas sur mes branches! »

Quant au langage qu'il prête à Dieu et quant à l'énergie de son pinceau dans les descriptions lyriques qui parsèment le drame, tout cela est à la hauteur du Créateur et de la création. Ainsi, scène, passion, style, tout est surhumain, et cependant la philosophie dépasse encore la scène, la description, la passion, le drame.

Quelle est donc cette philosophie?

C'est tout l'homme, c'est-à-dire c'est la soumission intelligente et raisonnée à la suprême volonté, qui n'est la suprême puissance que

parce qu'elle est en même temps la suprême sagesse et la suprême bonté.

Écoutons, soit dans la bouche du jeune Elihu, le moins âgé et par conséquent le moins endurci de ses amis, soit dans la bouche de Job lui-même, après son accès de blasphème, cette admirable philosophie antédiluvienne, devenue la philosophie du désert de Hus, philosophie que l'homme n'aurait jamais inventée si elle ne lui eût été révélée d'en haut par ses communications plus intimes et plus directes avec la sagesse divine dans cette enfance de l'humanité, non encore déchue à l'époque où Dieu lui-même, comme un père et comme une mère (selon l'expression sanscrite), faisait dans un Éden quelconque l'éducation de sa créature.

XXXVIII

Après que Job a épuisé toute sa colère et défié Dieu lui-même de le convaincre d'une seule faute dont le châtiment puisse justifier son malheur, ce jeune Élihu se lève avec la modestie touchante qui convient à ses années.

« Je suis plus jeune que vous, — dit-il aux deux interlocuteurs de Job, — et vous avez sur moi l'autorité des jours avancés.

Universitas BIBLIOTHECA

« C'est pourquoi, la tête inclinée devant vous, j'ai craint de proférer jusqu'ici ma pensée;

« Car j'espérais que l'âge, qui a le droit d'être prolixe de paroles, parlerait à ma place, et que le grand nombre des années multipliait et enseignait la vraie philosophie (la sagesse).

« Mais, hélas! je le vois, l'esprit de l'homme n'est que du vent, et c'est la seule inspiration de Dieu qui donne l'intelligence. . . . . .

« Je dirai donc à regret : Écoutez-moi à mon tour; je vous manifesterai ma philosophie. . . . . .

« Car je vois qu'aucun de vous n'est capable de discuter avec Job et de le confondre.

« Mais je me sens plein de réponses, et l'inspiration qui m'oppresse soulève mes flancs.

« Je vais donc parler un peu et respirer un peu tour à tour; j'ouvrirai mes lèvres, puis j'attendrai la réponse.

« Mais je ne prendrai pas le rôle de l'homme qui interpelle son Créateur, je n'égalerai pas l'homme à Dieu;

« Car je ne sais pas même combien j'ai de moments à respirer, et si, après un court moment de vie, celui qui m'a fait ne me détruira pas ou ne m'enlèvera pas ailleurs. »

Puis, ménageant avec une touchante compassion la douleur et la vanité de Job :

« Cependant, ô Job! — lui dit-il, — que mon inspiration ne t'écrase pas dans ta poudre et que mon éloquence ne t'humilie pas.

« Mes discours couleront de la simplicité de mon cœur, et mes pensées seront pures de toute intention de t'affliger.

« Mais Dieu m'a créé comme il t'a créé, et toi et moi nous avons été pétris du même limon. »

Entrant ensuite dans le cœur de sa réplique :

« Tu as dit : « Je suis juste et sans péché, et il n'y a en « moi aucune tache, etc. » . . . . . .

. . . . . .

« Je te répondrai par un seul mot : Dieu est plus grand que l'homme.

« Tu te plains de ce qu'il ne réplique pas à toutes tes paroles :

« Sache que Dieu ne parle qu'une fois, et qu'il ne répète pas deux fois ce qu'il a dit.

« Il parle aux hommes dans des entretiens nocturnes, à l'heure où le sommeil se répand sur eux et qu'ils se couchent sur leur lit pour sommeiller.

« C'est dans ce silence et dans ce recueillement qu'il ouvre leurs oreilles à ses paroles, et qu'il leur enseigne ses lois dans la conscience,

« Afin de les détourner du mal qu'ils sont tentés de faire, et de leur déconseiller lorsqu'ils écoutent qui les égare.

« Il les adjure aussi souvent par la douleur dans leur lit, et il y dessèche leurs os par la maladie.

« Le goût du pain leur devient amer, et ils cessent de désirer leur nourriture.

« Leur substance se fond, et leurs os se dénudent de la chair qui les recouvrait.

« Mais s'il revient, en pensée, aux jours de son adolescence, il dira : « J'ai péché!... et le Seigneur m'a rendu la vie!... »

« Tu devais donc, ô Job! dire au Seigneur : Je me suis égaré; redressez-moi! Si j'ai mal parlé, je n'ajouterai pas une parole à ma faute!

« Lève les yeux au ciel et regarde, et vois que les firmaments sont au-dessus de ta portée.

« Crois-moi, ne persévère pas dans le blasphème où le désespoir de tes misères t'a précipité. »

XXXIX

Et Dieu lui-même, par la voix d'Élihu et par la voix intérieure de Job (on ne discerne pas bien ici l'intention du poète), Dieu adresse à Job cette foudroyante interpellation, ce défi divin d'égaler ou de comprendre ses œuvres, interpellation qui est l'hymne le plus sublime que la Toute-Puissance puisse s'adresser à elle-même!

Job, atterré et anéanti par cette énumération lyrique des œuvres de Dieu, cesse toute vaine discussion avec lui-même ou avec l'éloquence vivante de la création parlant en œuvres sous ses yeux.

« C'en est fait! — dit-il; — jusqu'à présent je n'avais entendu ta voix que par les oreilles, maintenant mes yeux te voient *par tes œuvres!*

« C'est pourquoi je me repens, et je vais expier dans la poussière et dans la cendre ce que j'ai dit.

« Je te vois dans tes ouvrages : je me repens et j'expie. »

Voilà toute la philosophie de Job, et, selon nous, toute la philosophie humaine.

La conclusion de ce chant sublime se résume ainsi, non en vain cliquetis de strophes, mais en sagesse et en sainteté. Le spectateur de ce drame

humain-divin ne sort pas ému seulement, il sort converti et transformé, le dernier but de toute œuvre d'art! Si l'art n'est pas le prophète de Dieu, qu'est-il donc ? le comédien de l'homme ?

XL

Toute poésie qui ne se résume pas en philosophie n'est qu'un hochet, toute philosophie qui ne se transforme pas en sainteté n'est qu'un sophisme. Examinons la philosophie de ce poème, et voyons si, après tant et tant de siècles de réflexions, de discussions, de prétendus progrès dans la voie de Dieu, nous avons fait un seul pas de plus dans cette philosophie évidemment innée, révélée ou inspirée à l'homme des anciens jours, et que nous appelons la tradition antédiluvienne ou la philosophie du Jardin (de l'Eden). Pour nous en rendre bien compte, résumons-nous, en nous-même, notre propre philosophie naturelle, abstraction faite de ce que nos croyances, nos dogmes, nos cultes divers peuvent y ajouter de symboles de vérités ou de ténèbres.

Quant à moi, voici la mienne. Vous verrez,

en rentrant un moment dans vos consciences, si cette philosophie est plus ou moins conforme à la vôtre, et si elle n'est pas surtout parfaitement conforme à la philosophie du philosophe du désert, Job!

PHILOSOPHIE PERSONNELLE DE L'AUTEUR

XLI

Ce que je vais faire ici est très hardi : c'est pour ainsi dire la confession générale, non de ma vie, mais de mon âme. Mais à quoi sert la parole écrite, si ce n'est à révéler sa pensée ? A quoi sert d'avoir vécu, si ce n'est à recueillir une philosophie pour ce monde et pour l'autre? Je dis donc comme Job : Je parlerai !

Mon âme est, comme la vôtre, une mystérieuse trinité, composée de trois facultés distinctes et évidemment immatérielles, l'intelligence, le sentiment et la conscience.

L'intelligence comprend et pense.

Le sentiment aime ou abhorre.

La conscience juge et gouverne.

L'intelligence seule est une faculté froide,

qui, semblable au regard de notre œil matériel, voit le feu sans s'embraser. Il n'y a point de mérite dans l'intelligence seule, il n'y a qu'un don : elle n'est pas libre de voir ou de ne pas voir, elle est pour ainsi dire fatale ; elle est un miroir, elle réfléchit forcément la création que Dieu lui présente à regarder. L'intelligence est de sa nature immobile : elle resterait pendant l'éternité tout entière à contempler l'infini sans faire un mouvement, si une autre faculté ne lui imprimait pas ce mouvement ou cette activité.

Le sentiment est une faculté motrice de l'âme. Par son attrait instinctif et forcé vers le beau, par son aversion également instinctive et forcée du laid, elle imprime une impulsion en tout sens à l'âme; elle la contraint à haïr ou à aimer, à rechercher ou à fuir ; elle lui donne ces impulsions sublimes sans lesquelles l'âme n'aurait ni sentiment de sa vie, ni action sur elle-même, que nous appelons les *passions*. Sans la victoire de l'âme sur ses passions, ou sans sa défaite, l'âme serait privée de ce qui fait sa principale grandeur : la moralité.

La conscience est une faculté innée, chargée par le Créateur de juger et de gouverner l'âme. C'est de cet équilibre entre l'intelligence et le sentiment, équilibre rompu sans cesse par la passion, rétabli sans cesse par la conscience, que résulte la moralité ou l'immoralité, la force ou

la faiblesse, le crime ou la vertu, en d'autres termes le mérite ou le péché de l'âme.

XLII

Qu'est-ce qui dit tout cela en vous? me demande-t-on.

C'est l'intelligence.

Et que vous dit de plus cette intelligence sur sa propre existence? sur le monde intérieur et sur le monde extérieur dont elle est enveloppée? sur l'Auteur de cet univers physique et moral? sur sa nature? sur ses desseins ? sur ses lois? sur le passé, le présent et l'avenir de tous ces êtres, dont vous êtes vous-même un grain d'être, un atome imperceptible et fugitif, mais un atome pensant, sentant et jugeant?

Ce qu'elle me dit, le voici; c'est à peu près, en moins magnifique langue, ce qu'elle disait à notre ancêtre Job :

Rien ne vient de rien; or, voilà des univers de quoi remplir des milliers de firmaments, des millions de regards et des millions de pensées comme la mienne; donc il y a un premier être abîme et source de tout. Il n'y a pas à discuter sur cette existence, mère des existences; il n'y a

qu'à ouvrir les yeux et à étendre la main, ou à respirer : vous voyez, vous touchez, vous respirez par tous vos sens matériels ce qu'on appelle un Dieu, c'est-à-dire une cause, et votre sens intellectuel le conclut avec la même certitude que vos sens matériels le perçoivent.

XLIII

Que conclut de plus mon intelligence en se repliant sur soi-même ?

Elle conclut, parce qu'elle le sent, que l'homme est à la fois, pendant la durée de sa forme humaine, pensée et corps, esprit et matière, composé momentané, mystérieux et douloureux de deux natures; que ces deux natures se répugnent, se tiraillent et s'efforcent sans cesse de rompre violemment le lien forcé qui les unit, parce que l'une, la matière, tend sans cesse à la dissolution et à la mort, l'autre, la pensée, tend sans cesse à l'affranchissement et à la vie.

Voilà, dans l'âme, le rôle de l'intelligence pure : elle voit, elle pense, elle apprécie sa situation, mais elle est impassible. Si l'âme n'avait que cette faculté de comprendre, elle ne souffrirait pas, elle ne s'agiterait pas, elle n'agoniserait

pas dans sa peine, elle ne se tourmenterait pas dans sa prison mortelle; elle verrait et elle comprendrait; ou, si elle avait une douleur, elle n'en aurait du moins qu'une, la douleur de ne pas pouvoir comprendre Dieu; car, excepté Dieu, elle se sent capable de tout scruter, de tout pénétrer, de tout embrasser, de tout comprendre dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral des créations.

Mais comprendre Dieu, elle ne le peut pas; Dieu, c'est-à-dire *une cause qui n'a pas eu de cause,* et qui s'engendre de soi-même. Cela dépasse la portée de l'intelligence des hommes, des anges, et vraisemblablement de tous les êtres créés dans les règles logiques de l'intelligence. L'effet sans cause, ou Dieu, est absurde, et si cet être sans cause n'était pas nécessaire, on pourrait le nier; mais, comme il est nécessaire et évident, il faut le reconnaître, et reconnaître, par le même acte de foi et d'humilité, que notre sublime intelligence n'est cependant pas infinie, et que, toute vaste qu'elle soit, cette intelligence a une borne, et que cette borne est Dieu.

Mais il est beau de ne s'arrêter que devant Dieu, il est beau d'être égal à tout, excepté à celui qui ne saurait avoir d'égal.

C'est le sort de l'âme considérée comme pure intelligence.

XLIV

Mais si l'âme n'était qu'intelligence, elle serait sans activité, sans moralité, et par conséquent sans mérite. Sa seule activité serait de contempler, sa seule moralité serait de réverbérer les lueurs de Dieu en elle; son seul mérite serait de faire un acte perpétuel, mais fatal et involontaire, de foi dans la création et dans le Créateur. Cela serait beau, mais cela ne serait pas saint, car la volonté seule est sainte; autrement le miroir qui réfléchit la lumière aurait autant de vertu que le feu qui la produit.

Dieu a donc associé, dans l'âme, à la faculté de comprendre, la faculté de sentir, ou le sentiment. C'est par là que l'âme devient humaine, et, si j'ose le dire, sans qu'on se méprenne à mon expression matérielle, c'est-à-dire en contact par ses sensations avec la matière, si inférieure cependant à l'intelligence. C'est par là que cette âme souffre, qu'elle jouit, qu'elle hait, qu'elle aime, qu'elle répugne, qu'elle désire, en un mot qu'elle éprouve en elle le mystérieux contre-coup des passions, passions qui sont presque toutes des sensations matérielles communiquées à l'âme

immatérielle et transformées en sentiments. Mais c'est par là aussi qu'elle éprouve la douleur tout intellectuelle de sa condition d'ici-bas et qu'elle prend l'horreur de cette existence, la passion d'en sortir, l'amour de la vraie vie, de la liberté, de l'immortalité, de l'éternité de Dieu enfin, jusqu'au désespoir, jusqu'au délire, jusqu'au suicide.

XLV

Mais puisque cette seconde faculté, le sentiment, imprime à l'âme, par les passions, par le plaisir et par la douleur, une activité organique qu'elle n'aurait pas eue si elle n'eût été qu'intelligence, il lui fallait, pour diriger et juger cette activité, une troisième faculté d'une nature supérieure à l'intelligence et au sentiment. Cette troisième faculté de l'âme, c'est la conscience.

Cette troisième faculté est celle qui achève véritablement notre âme, car elle lui donne ce que les deux autres facultés, l'intelligence et le sentiment, ne lui donnent pas : la moralité. De plus, cette faculté de la conscience est plus divine, en quelque sorte, en nous, que les deux autres, car elle est indépendante de nous. Elle est, pour ainsi dire, la justice de Dieu innée en

nous, d'autant plus sainte qu'elle n'est pas libre. L'intelligence peut se tromper, le sentiment peut s'égarer; la conscience ne peut fléchir; c'est l'instinct absolu et incorruptible du juste et de l'injuste, du bien ou du mal, du crime ou de la vertu, instinct supérieur à nos passions mêmes et à nos fautes, et qui nous juge même en flagrant délit de nos faiblesses ou de nos iniquités.

C'est par elle que nous sentons si nous agissons selon Dieu ou selon l'homme; c'est par elle que nous nous élevons à la vertu; c'est par elle que nous mesurons nos chutes; c'est par elle que nous disons ce mot sublime et réparateur de Job et de l'humanité : Je me repens! c'est par elle enfin que nous nous condamnons nous-mêmes, comme Job, à expier volontairement le mal que nous avons fait et que nous avons pensé; c'est par elle que nous anticipons sur la justice de Dieu, par cette expiation de corps et d'esprit que Job appelle pénitence.

Ce code de la conscience de l'humanité est tellement inné qu'il a été rédigé partout et de tout temps, par tous les législateurs sacrés et profanes, avec des formes différentes de mœurs, mais avec la même uniformité de volonté d'être juste et saint. Ouvrez les codes indiens, ouvrez les codes de la Chine, ouvrez les codes de la Perse, ouvrez les codes de la Grèce, ouvrez ceux de Bouddha, Zoroastre, Confucius, Pythagore,

Socrate, Platon, Moïse, le dogme varie, les mœurs changent; la conscience est innée et universelle.

XLVI

Voilà les idées que la philosophie spéculative me fait à moi-même sur la nature de mon âme. C'étaient à peu près celles de Job, ou de la philosophie antédiluvienne, transmise et comme filtrée traditionnellement depuis la grande aurore intellectuelle de l'humanité dans l'Eden.

Ces idées sont pour moi vraisemblables ; mais sont-elles vraies? Qui oserait le dire? Il y a si loin des pensées de Dieu à nos pensées! Le point de vue universel et infini du Créateur doit être tellement différent du point de vue étroit, fini et ténébreux, de la créature, que, par cela seul qu'une pensée métaphysique paraît vérité pour l'homme, elle peut paraître erreur, petitesse et chimère à Dieu.

Mais nous ne pouvons raisonner et sentir qu'avec l'intelligence, le sentiment et la conscience que Dieu nous a donnés pour converser avec nous-même et avec lui.

XLVII

Maintenant, pour la pratique, que pouvons-nous présumer philosophiquement dans ces ténèbres et dans ce lointain des volontés divines du Créateur sur l'âme humaine condamnée par lui à ce supplice et à cette demi-nuit de notre existence?

Nous pouvons et nous devons conjecturer d'abord qu'il l'a voulu ainsi, puisque cela est ainsi, et que, puisqu'il l'a voulu ainsi, c'est que cela est nécessaire et parfait; car rien que de nécessaire et de parfait ne peut émaner de la volonté et de la perfection suprêmes.

Une fois cette conviction acquise (et cela n'est pas discutable), nous pouvons faire philosophiquement les autres conjectures les plus vraisemblables et les plus saintes, pour nous expliquer, autant que possible, à nous-mêmes, cette inexplicable existence de brièveté, de misères, de mort et de ténèbres, à laquelle Dieu nous a appelés à son heure sur ce point imperceptible de ses univers.

Quelles sont ces conjectures, selon la raison, selon la foi de tous les grands esprits, depuis Job jusqu'à nos jours, les plus vraisemblables et les plus saintes? Les voici:

L'homme est une créature qui paraît déchue de sa perfection primitive par quelque grande catastrophe physique, ou par quelque grande faute morale qui n'a laissé subsister que des débris de la première humanité. Le *péché est entré dans le monde,* selon la tradition chrétienne; avec le péché, la douleur et la mort. Peut-être aussi n'est-ce qu'une épreuve. Par la raison seule, nous n'en savons rien.

Dans les deux cas cette vie est un supplice; il n'y faut pas chercher autre chose que la douleur.

Mais ce supplice est une réhabilitation après la mort, s'il est bien accepté; nous en avons pour gage la justice de Dieu, une de ses perfections qui ne mentent pas.

Pour que cette réhabilitation fût possible, il fallait que l'homme fût libre de mériter sa réhabilitation et son immortalité dans une autre vie.

Pour qu'il fût libre, il fallait qu'il y eût combat méritoire et à armes égales entre son intelligence et ses passions; il fallait que sa conscience fût en lui-même le juge de la victoire ou de la défaite.

Pour que ce combat, dont l'immortalité est le prix, fût possible, il fallait qu'il y eût assez de ténèbres sur notre âme pour autoriser le doute, assez de lueurs pour éclairer la foi.

Sans ces ténèbres, l'évidence de Dieu aurait foudroyé l'âme de vérité et de vertu, contraint l'équilibre entre le bien et le mal, entre la lu-

mière et les ténèbres. N'existant plus dans l'homme, le péché aurait cessé d'être possible, et la sainteté aurait cessé d'être méritoire. L'homme n'aurait plus eu sa part d'action propre dans sa propre destinée; en cessant d'être libre il aurait cessé d'être l'homme ; sa vertu forcée l'aurait dégradé de sa vertu volontaire. La volonté eût péri avec la liberté. Or, qu'est-ce que la création sans volonté ? C'est la matière.

Voilà, non pas sans doute le mot, mais l'ombre du mot divin de l'énigme de nos misères et de nos ténèbres dans notre condition humaine. Le mot est dur et lourd, mais il est divin. Le soulever depuis le berceau jusqu'à la tombe, c'est le fardeau et l'effort de l'homme. Un jour ce mystère nous sera révélé dans sa vérité et dans sa plénitude. Il nous est permis de le déplorer jusque-là, mais alors nous n'aurons qu'à le bénir et à l'adorer!

XLVIII

Dans cette condition, non acceptée mais forcée, que l'existence ténébreuse et misérable fait à l'homme, dans cette vie de supplice ou d'épreuve, l'homme n'a le choix qu'entre deux philosophies :

La philosophie de la révolte, comme celle du Satan biblique ou de Job au commencement de son dialogue avec Dieu : c'est le crime et la démence de la volonté de l'homme substituée à celle de Dieu ;

Ou la philosophie de la résignation, de la foi, de l'acceptation, du repentir et de l'immortelle certitude. — *Scio quod Redemptor meus vivit.* — Je sais qu'il y a une justice et une réhabilitation dans le ciel ! C'est la philosophie de la raison, car Dieu, comme dit Élihu à Job, est plus grand que nous ; c'est la philosophie de la nécessité, car Dieu, comme ses œuvres le disent à Job, est plus fort que nous ; c'est la philosophie de la sainteté, car, comme dit l'Évangile, c'est la conformité de la misérable, fragile et perverse volonté de l'homme à la volonté parfaite, sainte et divine de Dieu ; c'est la divinisation de la volonté humaine, car notre volonté devient Dieu en s'assimilant contre elle-même à Dieu !

Toute autre philosophie ne sert qu'à verser un poison de plus dans ce calice humain déjà si amer et si salé de nos larmes.

Je comprends, comme Job, que l'âme irritée et indignée au commencement de son supplice, sans savoir pourquoi elle l'a mérité, appelle son Créateur en jugement devant l'éternelle équité révoltée en elle, et qu'elle lui dise : « Maudit soit la nuit où un homme a été conçu ! »

Le blasphème contre l'existence est un péché, mais c'est le plus noble des péchés, car c'est le plus courageux et le plus fier; c'est le cri du supplicié interpellant et défiant son bourreau dans le supplice; c'est le péché des braves, et non des lâches : il a sa grandeur au moins dans sa folie. Hélas! hélas! qui de nous ne l'a commis mille fois dans la vie, s'il a ces fibres fortes et sensibles auxquelles les tortures de la vie et de la mort font rendre des gémissements et des hurlements qui vont du suicide du corps jusqu'au blasphème, ce suicide de l'âme? Quant à moi, j'avoue avec honte et douleur que c'est le crime qui m'a le plus tenté dans ma vie; mais je dis depuis longtemps comme Job : J'ai péché et je *me repens*. Ce sont les deux mots de tout ce qui vit, de tout ce qui pense et de tout ce qui pèche ici-bas.

L'homme n'a qu'une véritable gloire : s'humilier! L'humilité est le plus beau mot de Job et le plus saint mot de l'Évangile. Celui qui a inventé ce prosternement intérieur de l'âme a inventé le seul rapport de l'âme à Dieu.

XLIX

Nous l'écrivions, il y a peu de jours, à propos d'un poète moderne qui a eu à la bouche les

blasphèmes sublimes de Job, mais qui n'a pas eu sa plus sublime humilité*; nous le répétons aujourd'hui.

Quand on a vécu un certain nombre d'années sur cette terre et qu'on a sondé jusqu'au tuf le sol de cette vie, il n'y a que deux conclusions à tirer et deux partis extrêmes à prendre : le mépris de soi-même, de l'homme et du monde créé, ou le respect de l'œuvre divine et l'adoration de l'Ouvrier divin; en d'autres termes, le sarcasme, le suicide, ou la résignation et la prière. Et il ne faut pas croire que ce soient des âmes vulgaires que celles qui délibèrent un certain temps avec elles-mêmes avant de prendre le parti de l'espérance contre celui du désespoir, le parti de l'enthousiasme pieux contre le parti du rire amer, le parti de la vie morale contre le parti du suicide de l'âme. Non, ce sont souvent des âmes très grandes et très altérées du beau idéal que leur grandeur et leur altération mêmes précipitent dans ces impiétés d'esprit.

Plus un homme est doué par la nature d'une puissante faculté d'imaginer, de sentir, de penser, d'aimer, plus il est froissé, dans son intelligence et dans sa sensibilité, par ce milieu humain *où rien n'est de ce qui devrait être,* avant d'arriver par la mort à ce milieu divin *où tout ce qui doit être*

* Lord Byron.

sera. L'homme ainsi doué se sent une puissance de vie intérieure qui userait des milliers de corps et des milliers de siècles sans avoir émoussé seulement sa faculté d'être, et il se sent accouplé par on ne sait quelle loi à une pincée d'argile corruptible, façonnée en organes qui tombent en ruines après un petit nombre de levers et de couchers de soleil, malgré tous ses efforts pour les réparer sans cesse et pour leur donner un peu de cette immortalité qu'il sent en lui.

Le besoin de penser le dévore, et, chaque fois qu'il pense à ce qui est le plus digne d'être pensé, ses pensées, comme des aigles à qui l'oiseleur a laissé les ailes et crevé les yeux, vont se heurter, se briser, se confondre contre les limites de son horizon, le mystère, l'inconnu, l'inexplicable.

L'aspiration de la félicité le tourmente, et chacun des organes qui semblent avoir été créés pour lui demander et lui procurer du bonheur ne lui rapportent que des déceptions, des souffrances, des tortures de l'âme et du corps.

Il aime, et il voit périr ce qu'il aime sous ses baisers. Il voudrait aimer à jamais ce qu'il a aimé une fois, et sa vie n'est qu'un adieu souvent sans retour.

Si son sort est tolérable ou doux, la mort est là, à deux pas de lui, qui change sa félicité même en désespoir par le sentiment de sa brièveté.

Si son sort est rude et intolérable, il ne sent

l'existence que par la douleur, et regrette le néant, où il dormait du moins sans rêve.

S'il cherche par la pensée, hors de lui et de ce monde visible, son repos dans un monde meilleur, il trouve même ce monde, son refuge, peuplé de terreurs et de supplices. Entre la superstition et l'athéisme, il marche, comme sur le tranchant de la lame, entre deux abîmes.

S'il se désintéresse de lui-même pour se dévouer, en vue de Dieu, à l'amélioration de sa race, au progrès de la raison et des institutions humaines, il a la dérision ou le martyre pour récompense ; il s'aperçoit que les hommes, formés, depuis le premier jour jusqu'au dernier, de la même fange, changent de forme sans changer de nature; qu'on peut les pétrir différemment de limon, mais jamais transformer ce limon en bronze; que le progrès indéfini sur cette terre est le rêve de l'argile qui veut être Dieu et qui ne sera jamais que poussière. Il est forcé, fût-il demi-dieu, fût-il Prométhée, fût-il plus qu'homme, de reconnaître en mourant son erreur, et de s'écrier à Dieu, comme le Christ sur sa croix : « Pourquoi m'avez-vous abandonné dans mon œuvre ? » Les hommes veulent être trompés, enchaînés, immolés; ils divinisent leurs meurtriers, ils bafouent ou ils tuent leurs libérateurs. Cela est juste : le mensonge et la servitude aiment ce qui leur ressemble. Un véritable grand homme fait trop

rougir son espèce; il faut vite le retrancher du monde pour que sa vertu n'humilie pas le genre humain. La coupe de Socrate, le glaive de Caton, l'empire de César, c'est le monde!

En présence d'un tel monde et sous la loi historique immuable d'un tel destin, que reste-t-il à un homme de génie et de bonne volonté? Il ne lui reste qu'à prendre ce monde au sérieux et à vivre avec résignation, ou bien à prendre ce monde en facétie et à dire :

> O Jupiter! tu fis en nous créant
> Une froide plaisanterie!

Quand on ne peut pas combattre corps à corps un destin plus fort que nous et qui nous raille d'un bout à l'autre de l'histoire, il y a encore un moyen de se venger de lui : c'est d'en rire; c'est de se faire soi-même le bouffon de cette destinée, de se moquer des hommes et de soi, de prendre sa part de cette risée universelle qui éclate, depuis le commencement du monde jusqu'à nous, derrière le rideau de la scène humaine, et de dire, comme Salomon (ce faux sage) le disait déjà de son temps : « Aimons, rions, buvons, amusons-nous; tout le reste est vanité! » Il y a un amer plaisir et un âpre orgueil à chanter ainsi son propre avilissement et sa propre honte. On se venge du sort qui nous a fait fange en se barbouillant soi-même de sa propre boue et en lui

disant, ainsi défiguré : « Je te défie de me mépriser plus que je me méprise moi-même, mais toi aussi je te méprise. » Et le rire s'ennoblit ainsi en devenant imprécation et blasphème.

C'est là Cervantes, c'est là Arioste, c'est là Rabelais, c'est là Voltaire dans la *Pucelle,* c'est là Byron dans *Don Juan.* Ce sont là tous les philosophes, tous les prosateurs, tous les poètes burlesques qui, profondément impressionnés de la misère morale de l'humanité, mais pas assez généreux pour la plaindre, ont pris le parti de la railler. On ne peut nier qu'il n'y ait une certaine grandeur aussi dans ces facéties et dans ces gambades de poésie sur un sépulcre : il y a la grandeur du blasphème ! C'est l'orgie des sceptiques, c'est la *Danse des Morts* de la poésie ; c'est le blasphème héroïque de Job traduit en gaulois, cette langue du rire !

Un peu de génie mène à ces ironies et à ces blasphèmes, beaucoup de génie en détourne. Un sceptique n'est jamais qu'un homme d'esprit qui n'a pas assez pensé. Il est resté en chemin au milieu de sa route. Quelquefois, cependant aussi, c'est un homme d'une profonde sensibilité, qui n'a pas eu la force de supporter sa douleur.

Certes, si les grands esprits, au lieu de s'arrêter à la surface, de se scandaliser de l'apparence ou de se décourager de la souffrance, avaient été plus logiques et plus courageux, ils n'auraient pas

ri comme des fous dans leurs loges : ils auraient prié comme des sages ou combattu comme des héros; ils ne se seraient pas faits les bouffons de leur espèce : ils se seraient faits ses consolateurs. Que leur en coûtait-il de se dire, comme Job :

Ce monde, œuvre évidente d'une puissance sans bornes, ne peut pas être en même temps l'œuvre d'une puissance folle. Dieu, le *sérieux* et la sainteté par essence, n'est pas un mauvais plaisant; il n'a pas voué son œuvre au mépris de lui-même et des êtres émanés de lui, mais à l'admiration de lui-même et à l'adoration de ses créatures. Derrière cette apparente dérision des choses humaines il y a donc un divin mystère; ce mystère, c'est la sagesse et la bonté de Dieu. L'adorer sans le comprendre encore, c'est notre devoir et notre vertu! Si nous le comprenions, il n'y aurait plus vertu, il y aurait évidence. Dieu veut être entrevu et non vu dans son œuvre; c'est le demi-jour qui fait travailler le regard, c'est le mystère qui fait travailler la pensée. Ce monde n'est qu'un crépuscule; la pleine lumière n'est qu'au delà du tombeau.

Ne rions donc pas de l'ouvrage de peur d'offenser l'ouvrier; le rire ne comprend pas la nature, il la dégrade; le rire ne console pas la souffrance, il l'attriste. Quand on adore, on est sérieux; quand on console, on est attendri.

Amuser le monde aux dépens du monde, ce n'est pas l'édifier, c'est le corrompre. Laissons-lui au moins la dignité de ses chaînes et l'orgueil de sa douleur, et, si nous ne respectons pas l'homme dans Dieu, respectons Dieu dans l'homme.

Voilà le langage d'un poète ou d'un philosophe véritable; voilà la philosophie de Job après qu'il a ravalé son orgueil avec ses blasphèmes et ses larmes, et qu'il a crié le grand mot : « Je m'humilie et je me repens! »

Je m'humilie et je me repens! Que ces deux mots soient aussi les nôtres, et ils nous conduiront au troisième mot, qui achève la trinité humaine : *J'espère.*

Ces trois mots sont la philosophie du monde, comme ils furent la philosophie du désert. Job les a dits avant nous, nous les redirons après lui.

Trouvez mieux!

DE LA PRÉTENDUE DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE EN EUROPE ET PARTICULIÈREMENT EN FRANCE

I

On nous dit et on nous écrit tous les jours : « Comment entreprenez-vous une œuvre de haute critique littéraire dans un siècle et dans un pays qui n'ont plus de littérature ; dans une nation qui s'est épuisée de grands esprits pendant deux grands siècles, le dix-septième et le dix-huitième, siècle français par excellence ? dans un temps où la décadence intellectuelle et morale marche en sens inverse du progrès matériel et industriel ? dans une

époque où tout se fait matière et se pétrifie à force de regarder la pierre, le fer, le tissu, et de se désintéresser des idées? Ne voyez-vous pas que le niveau de l'intelligence de l'Europe baisse à proportion que cette intelligence se répand sur la multitude et se concentre moins sur les sommités? Les vallées sont plus éclairées, mais les hauteurs ont moins de lumière. La démocratie, si sainte en morale parce qu'elle est la justice, est ignoble en littérature parce qu'elle est la médiocrité; elle a le sens de l'utile; elle n'a pas formé ni exercé encore en elle le sens du beau. Laissez la poésie, laissez la parole, laissez la philosophie! ainsi que vous l'avez dit vous-même dans un vers désespéré :

Abandonnez ce monde à son courant de boue!

« Le jour baisse en Europe, et surtout en France. Ramenez votre manteau sur vos yeux, comme César mourant, pour ne pas voir mourir la littérature française. Nous sommes en impuissance et en décadence : l'esprit humain s'en va comme on a dit des rois et des dieux. N'y pensons plus! »

II

Je réponds :

D'abord est-il bien vrai que l'intelligence littéraire baisse à mesure qu'elle se répand sur de plus grandes multitudes d'êtres pensants, et que la démocratie soit l'extinction fatale du génie des lettres? Si cela était vrai, il faudrait maudire la démocratie; car c'est le génie qui fait le jour sur les peuples vivants, comme il fait la splendeur sur leur mémoire. Et la pensée exprimée, autrement dit littérature, étant la plus noble fonction de l'homme, un seul groupe d'hommes pensants dans un siècle vaut mieux pour l'histoire que des multitudes qui sèment et qui broutent :

Fruges consumere nati!

Si vous voulez nous permettre, à titre de poète, une image très peu neuve, mais très frappante, nous vous répondrons que cette prétendue diminution de lumière intellectuelle et morale, à mesure qu'un plus grand nombre d'hommes participe à la clarté, est tout simplement un effet ou plutôt un mensonge d'optique. Vous croyez voir moins d'éclat sur les sommets, parce qu'il y a plus

de jour dans les plaines. Un ver luisant pendant la nuit attire plus les yeux que mille étoiles au firmament pendant le jour. Quand le soleil se lève et quand son disque, suspendu un moment au-dessus des Alpes, éblouit le premier regard du voyageur matinal, le soleil paraît un million de fois plus étincelant qu'à midi, quand sa pluie de lumière s'infiltre jusqu'au fond des gorges les plus ténébreuses et noie tout un hémisphère dans un océan uniforme de clarté. S'ensuit-il que le soleil ait plus de clarté à son lever sur le bord du ciel qu'à son midi sur l'universalité de l'espace? Non; il s'ensuit seulement que le contraste de l'obscurité des vallées, le matin, avec le rayonnement des sommets qu'il frappe de ses rayons, vous fait apparaître l'astre plus lumineux et les hauteurs plus splendides; mais, en réalité, il y a un million de fois plus de lumière sur la terre au milieu du jour qu'à l'aube du jour.

Cette image est tout un argument. La démocratie intellectuelle et littéraire vous éblouit moins, parce qu'elle répercute à peu près uniformément et de tous les points la lumière; mais, en réalité, il y a plus de génie humain réparti entre de plus vastes multitudes dans un peuple que dans une académie d'hommes de génie.

III

Quant à la possibilité d'une décadence finale pour un siècle, pour une nation, pour une langue, pour une littérature, je ne nie nullement cette possibilité en principe. Si je la niais, l'histoire du genre humain tout entier serait là devant moi, comme elle est là devant les progressistes indéfinis, pour me donner le triste démenti des réalités aux imaginations. Nous ne marchons dans le passé que sur la cendre des langues mortes avec leurs chefs-d'œuvre et sur les cadavres des littératures. Le monde entier n'est composé que de deux mots : progrès et décadence. L'erreur des optimistes est de n'en lire qu'un, progrès ; l'erreur des pessimistes est de n'en lire qu'un, décadence. Lisons-les tous les deux, nous serons dans le vrai de l'histoire et de la destinée du genre humain, en littérature comme en politique.

IV

Mais, s'il est est vrai que l'Europe, et que la France en particulier, doivent tomber un jour en

décadence de génie, de langue et de littérature, est-il vrai, ou du moins est-il vraisemblable que ce triste moment de descente après le sommet et de caducité après la jeunesse soit arrivé pour l'Europe et pour la France? La main sur la conscience, et sans vouloir flatter personne ni nous flatter nous-même, nous ne le pensons pas. Nous pensons plutôt que ces belles parties vivantes du monde n'ont pas encore atteint leur maturité, et qu'elles jettent encore, comme nous disons nous autres contemplateurs des vagues, la folle écume de leur longue jeunesse. Oui, nos temps, qui nous semblent vieux, sont jeunes.

A quel symptôme, nous dit-on, le présumez-vous?

Nous allons le dire.

Premièrement à la prodigieuse fécondité de la nature humaine en Europe, en Asie et en Amérique dans ces derniers temps. Quand la nature veut mourir dans des peuples, elle n'enfante pas avec cette prodigalité; elle se repose comme la vieillesse, elle s'épuise, elle languit, elle devient stérile, ou bien elle ne produit que des avortons ou des monstres. Nous avons vu cela aux Indes, quand Alexandre, et plus tard Gengiskhan ou Timour y sont accourus du fond de la Macédoine et de la Tartarie avec des nuées de Barbares, comme des bêtes de proie alléchées par l'odeur de la mort.

Nous avons vu cela en Grèce, en Égypte et en Perse, quand les Romains, ces brigands de l'univers, y sont venus balayer des trônes et des républiques vermoulus, et emporter des dépouilles dans la caverne agrandie de Romulus.

Nous avons vu cela quand les empereurs ont précipité Rome de liberté en servitude et de servitude en lâcheté, jusqu'à l'inondation de Rome et de Byzance par les jeunes barbares d'Attila, au lieu des vieux barbares de Marius.

Nous avons vu cela dans le moyen-âge, quand l'esprit humain, désorienté par la disparition du vieil univers religieux, intellectuel et politique, se sauva dans les thébaïdes d'Orient et dans les monastères d'Europe, pour s'y suicider mystiquement dans le mépris de la vie et dans les frissons de l'éternité.

Oui, le genre humain eut, à ces époques, des étonnements, des lassitudes, des dépérissements, des décadences littéraires où les langues mêmes s'anéantissaient avec les idées. On comprend que les hommes qui vivaient dans ces années stériles de l'Europe aient cru un moment à la stérilité finale et à la caducité irrémédiable des littératures.

Les siècles qui sont venus après, Charlemagne, Charles-Quint, Léon X, Louis XIV, le XVIIIe siècle, le dix-neuvième lui-même, nous ont appris et nous apprennent assez qu'il n'y a ni progrès con-

tinu ni décadence irrémédiable dans l'esprit humain. Mais savez-vous ce qu'il y a ? Il y a cette intermittence, cette alternative, cette jeunesse et cette vieillesse, cette fin et ce recommencement qui sont la condition et la loi de toutes choses intellectuelles ou matérielles. Ce monde, qui a commencé lui-même, finira parce qu'il a commencé; mais personne ne connaît ni sa vieillesse dans le passé, ni sa longévité dans l'avenir, excepté Celui qui compte d'avance le nombre des révolutions du soleil dans les cieux et le nombre des pulsations du pouls dans l'artère de l'homme.

V

Mais, s'il ne nous est pas permis de substituer nos calculs aux calculs divins et de dire avec certitude : « Voici le soir, car la lumière baisse dans les esprits, » il nous est permis de faire usage de notre raison, de notre expérience historique, et de conjecturer avec plus ou moins de vraisemblance si nous sommes au lever ou au coucher d'une époque,

« l'heure qu'il est au cadran des âges. »

Eh bien! plus je considère les pas de cette

aiguille de l'esprit humain sur ce cadran, moins je puis comprendre ces prophètes de malheur qui menacent l'Europe littéraire de vieillesse, de décrépitude, de silence et de stérilité.

Où donc voient-ils ces symptômes de décadence? — Dans les révolutions intellectuelles, disent-ils, ces grandes perturbations du monde. — Mais les révolutions intellectuelles, au contraire, ne sont-elles pas les secousses que l'esprit humain se donne à lui-même pour enfanter dans le travail et dans la douleur ce qu'il porte en lui? J'aimerais autant appeler décrépitude et stérilité les secousses que donne au sein de sa mère féconde le fruit qu'elle va enfanter et qui demande à naître. Tout le monde sent que l'Europe est en travail d'enfantement; nul ne sait ce que sera le fruit: les uns disent prodige, les autres monstre. Quant à nous, nous ne croyons nullement au monstre, car l'Europe est grosse de l'esprit divin.

Sans dire ici (ce n'est pas la place) ce que nous croyons entrevoir sur le résultat de cet enfantement de plusieurs siècles, nous sommes convaincu que l'Europe souffre pour mettre au monde, quoi? Ce qui y est déjà, c'est-à-dire l'éternel nouveau-né de l'esprit humain, la raison : la raison un peu plus développée dans les choses divines, la raison un peu plus expliquée dans les choses humaines, la raison un peu plus associée à la loi dans la politique, en un mot, une révéla-

tion par le sens commun. *Ni plus, ni moins,* comme disait un oracle de tribune il y a quelques années; ce *plus* sera une époque d'accroissement de jour dans le ciel et sur la terre, et ce *moins* serait une époque d'accroissement de ténèbres. Mais, encore une fois, pourquoi marcherions-nous aux ténèbres? Il y a un nuage, j'en conviens, et le jour baisse; mais ce n'est pas le soir, et un nuage n'est pas la nuit!

Or, plus le règne de la raison s'accroîtra, plus la littérature véritable, qui est l'expression de la pensée humaine, s'accroîtra en œuvres de tout genre, et dans ces œuvres il y aura des chefs-d'œuvre. La philosophie n'a pas dit son dernier axiome, la poésie n'a pas chanté son dernier hymne.

VI

Considérez d'un coup d'œil rapide, et sans rien détailler aujourd'hui, tout ce qui proteste depuis un siècle seulement en Europe contre cette prétendue décrépitude de l'esprit humain. Tâtez le pouls du monde intellectuel, et dites s'il est prêt à mourir.

Il n'y a pas un siècle que Gœthe, l'Orphée et

l'Horace allemand réunis dans un même homme, a attiré vers l'Allemagne, muette depuis les *Niebelungen,* l'attention et l'enthousiasme de toute l'Europe. Nous l'avons vu de nos jours vieillir sans faiblir, comme les dieux de l'Olympe vieillissaient; puis se transformer dans sa sérénité en gloire nationale plutôt que mourir, tellement divinisé par ses compatriotes, qu'on est tenté de chercher son sépulcre parmi les étoiles du firmament plutôt que sous les cyprès de Weimar.

Klopstock et Schiller, l'un l'Homère de la *Messiade,* l'autre l'Euripide de la scène allemande, lui faisaient cortège; ils vivaient encore quand nous sommes nés. De tels génies fraternels, groupés dans quelques lieues carrées de l'Allemagne du nord, sont-ils un symptôme d'épuisement sur cette terre où toute petite bourgade est une Athènes?

Il n'y a pas trente ans que lord Byron, en Angleterre, aussi grand à lui seul que toute la littérature de son pays, à l'exception de Shakspeare, trop grand pour être mesuré; il n'y a pas trente ans que lord Byron donnait le frisson et le vertige à l'imagination de l'Europe entière, par chacun de ses vers qui traversaient l'Océan comme des langues de feu répercutées sur les murs de craie de son île.

Il n'y a pas vingt-cinq ans que Walter Scott, ce trouvère posthume de notre siècle, ce Boccace

sérieux et épique de notre âge, composait ses cent nouvelles, puisées dans l'histoire d'Écosse, et devenait ainsi, par le roman, le prosateur épique de la Grande-Bretagne.

Dickens et Thackeray, ses émules, vivent et produisent encore tous les jours de nouveaux chefs-d'œuvre de peintures de mœurs et de sensibilité. L'esprit humoriste de Sterne et le pathétique de Richardson se mêlent en eux pour faire sourire ou pleurer toute l'Europe. Dans un autre genre, plus monumental, l'histoire, Macaulay rédige plutôt qu'il ne grave les annales de son pays. Historien trop parlementaire, selon moi, Macaulay, semblable en cela à l'école dogmatique de la France, discute plus qu'il ne raconte, et instruit plus qu'il n'émeut; il fait des systèmes dans l'histoire, au lieu de faire des drames; il s'adresse à l'esprit plus qu'au cœur; il veut prouver au lieu de témoigner. Cette histoire raisonneuse et systématique n'aura que le second rang dans le récit des choses humaines; elle passera avec les systèmes, les sectes, les théories qu'elle représente. La nature seule est éternelle; l'histoire est un récit, et non une polémique descendue de la tribune dans la bibliothèque. Macaulay écrit l'histoire pour ses amis de telle ou telle coterie politique, au lieu de l'écrire pour le genre humain; mais son livre n'en est pas moins un grand signe de vie dans la littérature contemporaine de la Grande-Bre-

tagne. L'Angleterre est digne d'avoir un jour son Shakspeare dans l'histoire comme elle l'a eu dans le drame.

VII

En Espagne, l'héroïsme et la poésie se touchent par le grandiose du caractère et par l'orientalisme de l'imagination. L'Espagne n'a plus depuis longtemps ses chantres du Cid, ses Cervantes, ses Calderon et ses Lope de Véga. Le quiétisme somnolent de sa cour et de ses monastères avait assoupi son génie naturel; mais l'invasion révoltante de son territoire, en 1810, par Napoléon, lui a rendu le patriotisme par l'indignation. Ses cortès lui ont rendu la liberté; ses secousses révolutionnaires de 1820, et les contre-coups prolongés de ces secousses jusqu'à ce jour, lui ont rendu ce qui se réveille avant tout dans un peuple en ébullition, l'éloquence. Les orateurs précèdent les poètes; l'âge de la poésie commence à renaître; la liberté, une fois conquise et une fois régularisée, féconde le génie. Le génie n'était pas mort en Espagne, il sommeillait. Voilà le réveil! Attendons-nous à de grandes choses, non seulement dans l'Espagne continentale, mais dans les

Amériques espagnoles. Ces Amériques espagnoles ressemblent à ces colonies grecques de l'Asie, devenues libres par la distance, mais restées grecques par la vigueur des caractères et par l'élégance du génie natal.

Il en est de même du Portugal et du Brésil. Là, une imagination plus latine et une langue plus belle encore que l'espagnol, la langue des *Lusiades,* attend d'autres Camoëns, dont les chants seront répétés par deux mondes, de Cintra à Rio-Janeiro.

VIII

L'Amérique du Nord, jusqu'ici absorbée par la conquête et le défrichement du nouveau monde, n'était pas parvenue encore à son âge littéraire. C'est l'âge de la maturité et du loisir qui succède à l'âge de croissance chez les peuples neufs. Mais la voilà qui y touche par la science, par l'histoire, par la poésie, par le roman, cette poésie domestique. Les noms de ses publicistes, de ses orateurs, de ses hommes d'État, de ses poètes, de ses romanciers naissants, et déjà rivaux de leurs modèles dans le vieux monde, traversent l'Atlantique; ils nous apportent les échos

d'un grand siècle de pensée après un grand siècle d'action. Ce pays en est à son ère fabuleuse d'indépendance, de liberté, d'institutions, de créations; les âmes y ont la vigueur du sol, la grandeur des fleuves, la profondeur des solitudes, la hauteur démesurée des montagnes, l'infini des horizons. Qui peut dire, si elle ne se déchire pas dans l'enfantement, ce qu'enfantera en Amérique cette poésie de la raison et de la liberté, après la poésie des traditions?

Y a-t-il moins de littérature dans la liberté et dans la vérité que dans la servitude et dans les routines d'esprit? Attendons, pour le dire, le poème épique de la raison humaine et le drame de la vérité qui se préparent à naître dans ce nouveau monde.

Il ne chante pas encore, il agit, mais son action est plus poétique que nos poèmes.

IX

La Russie elle-même, jeune race sur une vieille terre, entre dans son époque littéraire par un historien et par un poète (Karamsin et Pouschkine); ils rivalisent du premier coup avec leurs modèles anglais, Hume et Byron. Cette langue

russe, combinée d'énergie tartare, de mélodie grecque, de mollesse slave, de rêverie allemande, de clarté française, instrument à mille voix, comme l'orgue des basiliques, est éminemment propre au lyrisme, au gémissement de la mélancolie du Nord, comme à l'enthousiasme religieux du Midi. L'alluvion des siècles et le mélange des races semblent l'avoir façonnée lentement pour une littérature composite dont nous entendons à peine les premiers balbutiements. Le génie divers, prompt, souple, fort, fantastique des peuples qui parlent cette langue promet prochainement de grands siècles littéraires à la Russie.

Nous ne parlons point ici de l'Orient, parce qu'il dort; il dort après des siècles de fécondité littéraire, religieuse et philosophique. Ces siècles ont épuisé pour un temps ses forces. Mais respectons ce sommeil de l'Asie! On a le droit de se reposer quand on a produit pour l'esprit humain cent poèmes, dix théâtres, dix philosophies et cinq religions; quand on a été l'Inde, la Chine, l'Arabie, la Perse, l'Égypte, la Grèce, la Judée, l'école et le sanctuaire de l'univers.

X

Nous en dirons autant de l'Italie, terre à laquelle nous devons tant, et à laquelle nous ne restituerons que son bien en lui restituant la liberté, la poésie et l'éloquence, ses fruits naturels. Sa littérature à elle n'est pas morte. Elle y est seulement dans cette sublime langueur qui précède les renaissances. Moi qui l'ai habitée si longtemps, qui l'aime comme une mère, qui lui dois le peu de poésie dont son ciel, ses mers, ses paysages, ses ruines, ont imbibé mon imagination, il m'est impossible de ne pas sentir battre dans ses membres encore enchaînés* le pouls immortel de son génie, le génie initiateur de l'Europe. Je n'ai encore qu'âge d'homme, et j'y ai vu de mes yeux ensevelir Alfieri dans le marbre de Santa Croce, sculpté par Canova; j'y ai entendu Monti réciter ses poèmes aussi dantesques que le Dante; j'y ai serré la main de Manzoni, qui venait d'écrire ses mâles cantates; j'y ai été l'ami de Nicolini, qui agitait de l'accent de Machiavel les fibres toscanes; j'y ai entrevu Ugo Foscolo, ce

* Écrit en 1856.

Savonarole de la liberté, qui prêtait ses rugissements de douleur patriotique aux lettres de *Jacobo Ortis;* j'y ai vécu en familiarité avec Canova, cet émule de Phidias à Rome; enfin j'y ai entendu les premiers accents de Rossini, cet homme sans parallèle parmi les hommes vivants, qui a plus de poésie, de vibration, de littérature inarticulée dans une de ses notes que son siècle entier dans toutes ses œuvres! Et combien d'autres que je ne nomme pas, mais en qui j'ai senti la divinité de l'Italie parler à mon âme!

Non, une telle terre n'est pas morte au génie littéraire sous toutes les formes, elle qui fut, comme le dit un de ses fils, la nourrice intellectuelle et artistique de l'Europe, elle qui m'inspirait, quand je foulais son sol sacré, ces vers, hélas! moins poétiques que sa poussière :

Italie! Italie! ah! pleure tes collines,
Où l'histoire du monde est écrite en ruines;
Où l'empire, en passant de climats en climats,
A gravé plus avant l'empreinte de ses pas;
Où la gloire, qui prit ton nom pour son emblème,
Laisse un voile éclatant sur ta nudité même!
Voilà le plus parlant de tes sacrés débris!
Pleure! un cri de pitié va répondre à tes cris!
Terre que consacra l'empire et l'infortune,
Source des nations, reine, mère commune,
Tu n'es pas seulement chère aux nobles enfants
Que ta verte vieillesse a portés dans ses flancs :
De tes ennemis même enviée et chérie,
De tout ce qui naît grand ton ombre est la patrie!
Et l'esprit inquiet, qui dans l'antiquité

Remonte vers la gloire et vers la liberté,
Et l'esprit résigné qu'un jour plus pur inonde,
Qui, dédaignant ces dieux qu'adore en vain le monde,
Plus loin, plus haut encor, cherche un unique autel
Pour le Dieu véritable, unique, universel,
Le cœur plein tous les deux d'une tristesse amère,
T'adorent dans ta poudre, et te disent : « Ma mère ! »
Le vent, en ravissant tes os à ton cercueil,
Semble outrager la gloire et profaner le deuil !
De chaque monument qu'ouvre le soc de Rome,
On croit voir s'exhaler les mânes d'un grand homme ;
Et dans le temple immense, où le Dieu du chrétien
Règne sur les débris du Jupiter païen,
Tout mortel en entrant prie, et sent mieux encore
Que ton temple appartient à tout ce qui l'adore !...

Sur tes monts glorieux chaque arbre qui périt,
Chaque rocher miné, chaque urne qui tarit,
Chaque fleur que le soc brise sur une tombe,
De tes sacrés débris chaque pierre qui tombe,
Au cœur des nations retentissent longtemps,
Comme un coup plus hardi de la hache du temps ;
Et tout ce qui flétrit ta majesté suprême
Semble, en te dégradant, nous dégrader nous-même !
Le malheur pour toi seule a doublé le respect ;
Tout cœur s'ouvre à ton nom, tout œil à ton aspect !
Ton soleil, trop brillant pour une humble paupière,
Semble épancher sur toi la gloire et la lumière ;
Et la voile qui vient de sillonner tes mers,
Quand tes grands horizons se montrent dans les airs,
Sensible et frémissante à ces grandes images,
S'abaisse d'elle-même en touchant tes rivages.

Ah ! garde-nous longtemps, veuve des nations,
Garde au pieux respect des générations
Ces titres mutilés de la grandeur de l'homme,
Qu'on retrouve à tes pieds dans la cendre de Rome !
Respecte tout de toi, jusques à tes lambeaux !
Ne porte point envie à des destins plus beaux !

Mais, semblable à César à son heure suprême,
Qui du manteau sanglant s'enveloppa lui-même,
Quel que soit le destin que couve l'avenir,
Terre, enveloppe-toi de ton grand souvenir!
Que t'importe où s'en vont l'empire et la victoire?
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire!

Et ailleurs :

. . . . . .
Mais, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux,
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux;
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire.
La barbarie en vain morcelle ton empire,
La nature, immuable en sa fécondité,
T'a laissé deux présents : ton soleil, ta beauté,
Et, noble dans son deuil, sous tes pleurs rajeunie,
Comme un fruit du climat enfante le génie.
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant;
A ce bruit impuissant la terre tremble encore,
Et tout cœur généreux te regrette et t'adore.

Il nous est impossible de ne pas augurer une troisième renaissance littéraire pour une contrée aussi inépuisable en fécondité intellectuelle qu'en fécondité matérielle. Le génie italien n'a pas baissé d'une idée ou d'une image, de Virgile à Dante, d'Horace à Pétrarque, de Sénèque à Machiavel, de Lucain au Tasse. Il est évident pour quiconque a habité une partie de sa vie cette terre et fréquenté ses esprits supérieurs, que ce niveau n'a pas baissé non plus, de Dante, de Machiavel, de Pétrarque, de Tasse à aujourd'hui.

L'Italie est pleine d'hommes de la même trempe de cœur et d'esprit, auxquels il ne manque que la voix.

. . . . . .

XI

Nous convenons néanmoins, avec ceux qui signalent en ce moment une certaine stérilité momentanée dans le génie littéraire de l'Europe moderne, qu'en effet ce génie semble non pas décroître, mais se reposer comme d'une trop énergique production d'hommes et d'œuvres, depuis la mort de Gœthe, de Schiller, de Klopstock en Allemagne, et depuis la mort de Byron, de Walter Scott, de Fox, de Pitt, de Canning, de Sheridan, de Peel en Angleterre. Ces poètes, ces orateurs, ces hommes d'État, bien que remplacés sur les trois scènes par des hommes qui soutiennent le nom de leur patrie, semblent avoir épuisé pour un temps la prodigieuse fécondité de l'esprit humain dans le commencement de ce siècle. Il y a des saisons pour ces grands phénomènes de végétation intellectuelle comme pour les plantes. Oui, quand on jette un regard sur les États de l'Europe moderne aujourd'hui, on se

demande en vain où sont les hommes qu'ont vus nos pères ou que nous avons vus nous-mêmes dans notre jeunesse? Où sont ces noms qui remplissaient l'oreille dans la poésie, dans l'éloquence, à la tribune, dans les conseils des peuples ou des rois? Qui est-ce qui dépasse aujourd'hui du front la taille ordinaire, en Russie, en Prusse (excepté pourtant Humboldt, qui vit encore), en Allemagne, en Angleterre? Est-ce qu'il n'y a pas une grande lacune, non pas dans les masses, mais dans les supériorités? Est-ce qu'on ne dirait pas que toutes les étoiles de première grandeur de ces groupes de l'Europe ont pâli tout à coup et n'ont été remplacées que par des reflets affaiblis de leur splendeur nationale?

La complaisance et la flatterie répondraient en vain : Non; l'impartialité en convient. En promenant son regard sur l'Europe, on voit des peuples, on ne voit plus d'hommes démesurés au sommet des institutions ou des littératures. J'en excepte les nations où, comme en Espagne, en Italie, en Portugal, au Brésil, en Amérique, les secousses des révolutions et les enfantements de l'indépendance ou de la liberté ont redonné aux forces intellectuelles endormies une vitalité qui commence par l'héroïsme et qui finit par la poésie.

Ce sont des pays qui naissent ou qui renaissent. La nature, sollicitée par le patriotisme, y concentre

sa vigueur pour faire d'abord des citoyens, puis des hommes d'État, puis des orateurs, puis des poètes. Dans tous ces pays on peut s'attendre à des prodiges prochains d'intelligence appliquée aux lettres. Quand il y a une grande œuvre à faire, elle fait naître les instruments.

XII

Mais, en France, est-il vrai que le niveau de l'esprit humain, politique, scientifique, poétique, oratoire, littéraire, ait baissé dans cette première moitié du siècle? Est-il vrai qu'il y ait pénurie d'hommes, disette de génie, affaissement du ressort, abaissement du niveau? Est-il vrai que ces détracteurs rétrospectifs de l'intelligence française soient fondés à nous convaincre d'une prétendue décadence qui n'existe que dans leurs courtes pensées? Est-il vrai que l'âge des grandes choses, des grands esprits et des grandes paroles soit passé pour nous et pour nos descendants, et que nous n'ayons plus qu'à nous résigner à la stérilité et à couvrir nos fronts, comme les prophètes de malheur, de la cendre de nos pères?

XIII

Nous ne sommes ni optimiste ni pessimiste de caractère, ni infatué de notre part de temps dans la petite période de siècles que notre nation et nous nous avons à vivre, ni dédaigneux de la part de temps que nos pères de toutes les dates ont eue à vivre avant nous. Nous n'avons pas à un très haut degré cette vanité collective, la plus vaine des vanités, qu'on appelle la vanité nationale; nous n'avons ni excès de sévérité ni excès d'estime pour le pays dont nous portons le nom. S'il fallait tout dire, peut-être nous a-t-on justement accusé quelquefois de n'avoir pas assez de ce patriotisme de mappemonde qui s'arrête aux frontières, et d'avoir trop de penchant pour ce patriotisme universel ou cosmopolite qui s'honore d'être né homme par le don de Dieu beaucoup plus que d'être né Français par l'effet du hasard.

Homo sum! voilà ma patrie! Nous l'avons dit dans ces vers qui nous ont été assez reprochés, et que nous ne désavouons pas, dans un temps où une mesquine politique voulait nous agacer

contre l'Allemagne et nous ameuter contre l'Angleterre :

Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Ces bornes de nos cœurs qu'abhorre l'œil de Dieu?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces?
Sa voûte est-elle un mur, une borne, un milieu?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'esprit s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?
Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie;
La fraternité n'en a pas! »

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité :
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis!
Chacun est du climat de son intelligence;
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité, c'est mon pays!

Pourquoi nous disputer la montagne ou la plaine?
Notre tente est légère, un vent va l'enlever.
La table où nous rompons le pain est encor pleine,
Que la Mort, par nos noms, nous dit de nous lever.
Quand le sillon finit, le soc le multiplie.
Aucun œil du soleil ne tarit les rayons;
Sous le flot des épis la terre inculte plie.
Le linceul, pour couvrir leur race ensevelie,
Manque-t-il donc aux nations?

Amis, voyez là-bas! la terre est grande et plane!
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil;
L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son immense sommeil!

Là des peuples taris ont laissé leurs lits vides;
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts;
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des pyramides
Mesure l'heure morte à des sables livides
Sur le cadran nu des déserts!

. . . . . .

L'homme qui a écrit ces vers ne peut pas être suspect de partialité nationale. Mais notre titre de Français du XIXe siècle ne doit pas nous empêcher cependant de rendre justice à notre patrie et à notre temps. Eh bien! je le dis avec une conviction qui n'emprunte rien au patriotisme et rien à l'illusion, pendant que la grande littérature, l'expression de l'esprit humain par la parole, baisse depuis quelques années en Europe, elle monte en France.

Pour le prouver, il faut envisager d'un regard le caractère de la littérature française, depuis ses premiers balbutiements jusqu'à nos jours.

XIV

Et d'abord, répétons-le bien ici : tels peuples, tels livres; le caractère d'une littérature, c'est tout simplement le caractère de la nation. Or, qu'est-ce que la France?

La France est géographiquement comme moralement un pays de fusion et de contraste dans l'unité. Après avoir été longtemps la Gaule semi-barbare sous ses druides, caste sanguinaire dont un système historique faux veut faire aujourd'hui une académie de platoniciens; après avoir succombé sous les Romains, le flot des races orientales et des émigrations du Nord l'envahit, et la mélange d'un sang plus pur et plus raffiné que le sang gaulois. Les Francs, ces croisés de la conquête, s'en emparent et lui donnent son nom; les Bretons, les Normands s'établissent sur ses côtes du nord; les Lombards et les Germains inondent les rives de son Rhin et de sa Saône; les Goths y débordent des Pyrénées sur ses versants français, les Liguriens et les Grecs sur ses Provences; les Sarrasins eux-mêmes pénètrent jusqu'au cœur du pays, et y laissent, en refluant vers l'Espagne, des colonies, des mœurs, des langues, des imaginations orientales. Le Gaulois proprement dit disparaît sous le flot successif de ces invasions, ou ne se conserve plus que dans les peuplades tout à fait serviles et illettrées des groupes de montagnes, qui sont le noyau central de sa géographie. La Gaule a disparu sous la France; et la France elle-même n'est plus qu'une grande mêlée de races, de sang, de langues, de mœurs, de législations, de cultes, qui fond tout ce qu'elle a de divers dans une lente et laborieuse unité. On

assiste pour ainsi dire à ce travail des siècles et de la mer, qui jette des alluvions de sable et de coquillages sur des falaises, et qui solidifie ce sable devenu granit en le polissant.

XV

La diversité est donc le caractère essentiel et fondamental de la France nationale. Son caractère n'est pas un caractère, c'est un amalgame. Voilà pourquoi on l'accuse de ne pas avoir de caractère; cela est vrai; mais cela est bien plus beau, car elle en a plusieurs. C'est la pauvreté des autres races nationales de l'Europe de n'avoir qu'un caractère national; c'est le génie, c'est l'aptitude, c'est la grandeur, c'est la gloire de la France d'en avoir plusieurs. C'est par là qu'elle était prédestinée par la Providence à cette universalité qui est son signe entre tous les peuples. Lorsque le travail intestin du temps, du culte, des rois, des ministres, des événements eut fondu toutes ces diversités dans une unité de plus en plus parfaite et qui n'est pas achevée encore, il en sortit la France, c'est-à-dire la race multiple et une tout à la fois, le caractère, non plus français, non plus gaulois, non plus germain, non plus

breton, non plus italien, non plus occitanien, non plus armoricain, non plus burgunde, mais le caractère européen par excellence, la nationalité cosmopolite, l'équilibre de toutes les facultés; autrement dit, le bon sens moderne.

XVI

Sans doute cette fusion de toutes ces races, de tous ces caractères et de toutes ces facultés opposées qui s'est opérée dans le bassin français entre les Alpes, les Pyrénées, les deux mers, en effaçant ces divers génies, a dû en même temps effacer quelque chose des facultés dominantes de chacune de ces races. Nous ne le nions pas. C'est par là que la France est plus policée, c'est par là qu'elle est moins originale; c'est par là qu'en politique elle a Montesquieu et qu'elle n'a pas Machiavel; c'est par là qu'en poésie elle a Racine et qu'elle n'a pas Shakspeare; c'est par là qu'en philosophie elle a Voltaire et qu'elle n'a pas Bacon, Newton ou Leibnitz.

Mais, si elle a moins d'originalité et moins de profondeur, elle a aussi bien plus de convenance, de choix et de goût dans l'esprit. Voilà pourquoi nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître

dans la littérature française les trois grands caractères qui finissent par dominer un monde et une ère de l'esprit humain. Ces trois grandes qualités, selon nous, sont :

L'universalité, le bon sens et le bon goût.

Ce n'est pas par ces trois caractères qu'on étonne de loin en loin l'univers, mais c'est par ces trois caractères qu'on le conquiert lentement et qu'on le possède longtemps. Ce n'est pas par là qu'on a les plus grands hommes littéraires, mais c'est par là qu'on a la plus grande littérature parmi les nations lettrées.

Ce ne sont pas nos poètes et nos écrivains qui ont le plus de facultés excellentes, mais ce sont eux qui ont le moins d'imperfections et de vices dans la pensée; ce ne sont pas eux qui ont la grande imagination, mais ce sont eux qui ont le grand discernement. Les miracles seront ailleurs; la perfection relative et continue sera ici.

Nous ne croyons, en sentant ainsi, ni déprécier les autres races européennes, ni flatter la France. Dieu partage ses dons, et le peuple qui croit tout avoir à lui tout seul n'a que son ignorance et sa vanité. Ce don du bon sens, du bon goût et de l'universalité est assez beau pour qu'on s'en contente. D'ailleurs c'est celui qui promet le plus long avenir à une nation littéraire. L'imagination vieillit et tarit, le bon sens et le bon goût ne vieillissent pas : ils se perfectionnent avec les

siècles. La France paraît destinée à hériter de l'Europe.

XVII

Ce caractère de diversité prodigieuse des races qui composèrent peu à peu la nationalité française fut nécessairement un obstacle à la formation prompte d'une littérature nationale. Ce fut pendant longtemps une littérature de peuplades, et nullement une littérature de nation. Comment y aurait-il eu une littérature? il n'y avait pas même de langue. On parlait latin, celte, normand, italien, espagnol, arabe, allemand, breton, provençal, languedocien; de toutes ces langues mal comprises et mal fondues se formait un patois semi-barbare, qui ne pouvait servir encore de forme logique et de véhicule à une pensée littéraire. Si les pensées font les langues, les langues aussi font les pensées. Là où il n'y a pas de mot, la pensée meurt, ou naît embarrassée et confuse dans ses langes. Ceux qui pensaient ou qui sentaient un peu plus fortement que les autres ne savaient dans quelle langue parler. Les prédicateurs prêchaient en latin, les premiers poètes chantaient en italien ou en langue romane, patois italien; ou en languedocien, patois méri-

dional; ou en langue celtique corrompue, patois des deux Bretagnes ou du pays de Galles. Nous examinerons rapidement, sans nous y arrêter, les premiers romans en vers de ces poètes sans langues, dont on a voulu faire des Homères et des Tasses inconnus. Ils ne sont, selon nous, que des bardes paysans récitant en patois rimés des légendes populaires, mêlant le merveilleux des *Mille et une Nuits* arabes aux exploits fabuleux de Roland et aux galanteries maniérées des poètes de la basse Italie, précurseurs de l'Arioste; c'était une littérature ambulante, gagne-cœurs des troubadours dans les châteaux, et gagne-pain des trouvères dans les veillées des chaumières. Il pouvait y avoir là quelque naïveté, mais il n'y avait point de génie. Le génie ne naît point avant les langues. On dit qu'il les fait, cela est faux; ce sont les peuples qui font les langues, ce sont les hommes de génie qui les consacrent en les faisant parler. Quand Dante écrivit son poème toscan en Italie, soyez sûrs que Florence avait fait sa langue avant son poète.

XVIII

Le malheur de la littérature française, si tardive à naître et qui date à peine d'hier (deux siècles,

c'est hier pour une littérature), le malheur de la littérature française fut précisément cette diversité de langues ou plutôt de patois entre lesquels elle avait à choisir en naissant. Aussi (et remarquez bien ici un fait qui nous explique le peu d'originalité dont on accuse très justement la littérature française), quand il fallut choisir définitivement sa langue, au moment où, sous les Valois, la nation fut assez formée et assez policée pour avoir une littérature, que fit-elle? Dans l'embarras de ce choix, elle rejeta tous ces patois et toutes ces ébauches de littérature romane, celtique, languedocienne, qui lui auraient donné du moins un caractère plus original, plus libre, plus propre à ses idées comme à ses mœurs, comme à son climat, et elle choisit le latin, souche commune et vieillie de tous ces idiomes, pour latiniser son mauvais français.

De ce jour-là, son originalité fut perdue pour longtemps; car, en se décidant pour le latin et pour le grec, beaux modèles de langues sans doute, elle se décida du même coup pour l'imitation servile des littératures sorties du latin et du grec, l'imitation, ce fléau des littératures originales!

Fut-ce un bien, fut-ce un mal, que ce caractère servilement imitateur du latin et du grec dans la littérature française naissante? C'est un curieux problème à examiner et à résoudre. Nous le ferons

ailleurs; mais nous penchons, contre nos instincts mêmes, à répondre que ce fut un bien.

Sans doute, la littérature française de notre grand siècle et jusqu'à nos jours y a beaucoup perdu, poétiquement parlant, en vérité, en spontanéité, en naïveté, en originalité. Corneille et Racine ont été des poètes plus grecs et plus latins que français; Bossuet lui-même a été plus hébraïque que gaulois. Deux siècles ont été perdus à calquer avec un génie fourvoyé les littératures grecque et romaine; nous ne saurions assez le déplorer pour ces grands hommes qui ont consumé ainsi leurs forces et leur nom à être des reflets et des satellites de littératures éteintes, au lieu d'être les phares et les lueurs d'une pensée française et originale.

Mais, d'un autre côté, on ne peut se dissimuler que l'imitation d'abord puérile, puis libre, de deux langues aussi bien construites, aussi rationnelles, aussi mûres que le grec et le latin (dérivant presque en entier elles-mêmes du sanscrit, la source indienne de toutes langues); on ne peut se dissimuler, disons-nous, que cette imitation n'ait été un travail très perdu pour nos écrivains et nos poètes, mais très utile pour notre langue française elle-même; on ne peut méconnaître qu'en se calquant sur ce grec, sur ce latin, sur ce sanscrit, langues toutes faites et presque parfaites, la langue française n'y ait contracté une rigueur

de construction, une solidité de membrure, une disposition de parties du discours, une propriété de verbe, une logique de sens, une clarté de tours et une maturité de mots qui en ont fait, à l'heure où nous sommes, un des plus parfaits instruments de pensée donnés à un peuple pour créer et pour répandre son esprit dans l'univers et pour le propager loin dans la postérité.

Ainsi consolons-nous d'être les fils de ces deux ou trois siècles qui ont perdu leur temps à calquer des langues et des littératures mortes. Ces littératures mortes avaient quelque chose d'excellent à prendre dans leurs sépulcres, c'étaient leurs ossements; revêtons-les d'une nouvelle chair, animons-les d'un nouvel esprit, et nous aurons renoué, grâce à nos ancêtres imitateurs, les deux plus belles choses dont puisse se composer une littérature parfaite, les langues anciennes et la pensée moderne. Nos poètes et nos écrivains ont perdu leur temps, mais la nation a gagné une langue; c'est à nous et à nos neveux de rendre à cette langue le caractère d'originalité, non plus puérile, mais virile, que chaque grand peuple trouve tôt ou tard à l'âge de sa maturité.

Ce triple caractère, nous l'avons dit, c'est le bon sens, le bon goût et l'universalité.

XIX

Sans adopter le dédain véritablement blasphématoire que les littérateurs de l'école appelée romantique ont manifesté il y a quelques années contre le grand siècle littéraire de la France (le siècle de Louis XIV), nous ne pouvons nous dissimuler cette tendance servile à l'imitation des Grecs et des Romains qui a guidé, mais qui a enchaîné en même temps, le génie littéraire français depuis Malherbe.

Il y eut un moment où l'on pouvait espérer une littérature française née d'elle-même.

L'infâme cynique Rabelais, cet Aristophane gaulois, créait une langue avec de la boue, comme l'antiquité avait créé une Vénus avec de l'écume. Le sceptique Montaigne, le candide Amyot rajeunissaient le latin et le grec francisés, en donnant à leur style la naïveté, la grâce, la souplesse et, pour ainsi dire, l'enfance de la nation; l'audacieux Ronsard, cette imagination attique, avortait dans l'enfantement d'une poésie nationale, mille fois plus libre, plus ailée, plus moderne et plus française que la poésie importée après lui d'Athènes et de Rome. Ces prosateurs et ces

poètes faillirent imprimer à la langue, aux idées, aux vers, ce caractère d'originalité qui manqua après eux à notre littérature. Nous avons dit ce que nous pensons de cet avortement. Ce fut un malheur pour notre génie immédiat, ce fut peut-être un bonheur pour notre génie futur. Nous aurions eu plus tôt de la gloire littéraire, mais nous l'aurions eue moins universelle et moins consolidée plus tard. Cette naïveté originale de ce style gaulois aurait produit sans doute des chefs-d'œuvre de grâce, de finesse, de *câlinerie* de langue, si l'on peut se servir de ce mot ; mais cette langue et ce style seraient restés entachés et comme noués d'une certaine puérilité irrémédiable, qui aurait enlevé au génie français la maturité, la majesté, la force dont ce génie avait besoin pour parler plus tard à l'univers, soit dans sa chaire sacrée, soit dans ses tribunes politiques, soit sur son théâtre, soit dans ses poèmes.

Os magna sonaturum ! Bouche prédestinée à parler avec accent des grandes choses.

Ainsi, encore une fois, ne nous plaignons pas. Nous aurions eu des Rabelais, des Montaigne, des Ronsard ; aurions-nous eu des Bossuet, des Pascal, des Mirabeau ? J'en doute.

XX

Nous donnons ces consolations en passant à ceux qui déplorent, comme les romantiques, que la littérature française, prête à naître originale à cette époque, se soit tout à coup dénationalisée elle-même en s'absorbant dans l'imitation superstitieuse de l'antiquité. Cela dit, nous convenons avec eux que le plus grand nombre de nos écrivains et de nos poètes, dans ce que nous appelons avec raison notre grand siècle, ont été aussi peu Français qu'on peut l'être en France.

Malherbe imite Pindare sans avoir ses ailes.

Boileau imite Horace dans tout ce qu'un homme d'esprit peut imiter d'un homme de grâce; il n'est original que dans le *Lutrin,* chef-d'œuvre de badinage poétique, mais badinage enfin. Une nation sérieuse ne fonde pas sa poésie sur une facétie. Le sérieux en tout fait partie du beau. L'humanité n'est pas une bouffonnerie; l'homme n'est pas né pour le rire.

Corneille imite surtout les Espagnols et Sénèque; c'est un Romain, si l'on veut, mais un Romain d'Ibérie, Romain exagéré, déclamatoire, qui donne à l'héroïsme l'attitude, le geste, l'accent

du matamore. On peut admirer tout de lui, excepté le caractère naturel, vrai, proportionné et sobre de son pays. Corneille est tout ce qu'on voudra, excepté Français. Supposé qu'on trouve après mille ans, dans une catacombe, un volume de Corneille, et qu'on se demande de quelle nation était ce poète enflé comme un Castillan, tendu comme un Latin, sublime comme un Africain, pompeux comme un Gascon, raisonneur comme un Anglais, à coup sûr on ne devinera pas en mille que ce grand homme était du pays de La Fontaine, de Molière ou de Boileau!

Racine imite, ou plutôt calque les tragiques grecs, Euripide et Sophocle, dans ses tragédies. Dans sa comédie des *Plaideurs,* il imite jusqu'à Aristophane dans la scène burlesque des petits chiens; mais pourtant il imite en maître, c'est-à-dire en transformant. Il fait de la langue poétique de la France une musique où le sens, l'image et l'harmonie confondus donnent au mot la magie du son, au son le sentiment du mot. Imitateur dans les sujets, dans la langue il est créateur : la poésie et lui s'incarnent dans le même nom. Le vers est reconstruit grand comme celui d'Homère, pur comme celui de Virgile. En diction poétique, après lui on peut descendre, mais on ne peut plus remonter, à moins de monter plus haut que nature.

Mais, s'il est Grec dans *Andromaque,* Latin dans

Britannicus et dans *Phèdre,* dans *Athalie* il est lui-même, il est Français. Pourquoi? Parce qu'il s'inspire de sa propre religion, qui n'avait encore inspiré que des hymnes. Ce chef-d'œuvre incomparable de la scène française et de toutes les scènes, que nous analyserons bientôt, peut soutenir le parallèle avec toutes les épopées et tous les drames, avec toutes les langues de l'Inde, de la Grèce et de Rome. *Athalie* est le Parthénon des littératures modernes. Après avoir imité trente ans, le Phidias de la poésie, Racine, se hasarde enfin à tenter son chef-d'œuvre, et, en signant de son nom son premier monument original, il signe en même temps le nom de la France. Elle a fait *Athalie,* comme Athènes a fait le Parthénon; car Athènes avait fait Phidias, et la France avait fait Racine. Le pays qui a produit *Athalie,* n'eût-il produit que ces quinze cents vers, serait encore le premier pays littéraire parmi les nations de l'Europe.

Malheureusement ce chef-d'œuvre est unique et il est isolé; il est construit de matériaux bibliques, et ses dimensions n'égalent pas sa beauté. Mais le temple de Thésée à Athènes est petit aussi, et il n'en est pas moins le modèle accompli des temples. La beauté dans les œuvres de l'homme ne se mesure pas, elle se sent. C'est à la sensation qu'on mesure la grandeur. La sensation d'*Athalie* est grande comme le temple de Salo-

mon, plein de la présence de Jéhovah. Le Dieu n'était pas contenu dans le temple, mais il y était conclu et senti. Il en est ainsi du génie poétique et religieux de Racine; il n'est pas contenu dans *Athalie*, mais il y est manifesté dans son originalité, dans sa majesté et dans sa puissance. Plaignons ceux qui ne respirent pas l'immortalité dans de tels vers!

XXI

Bossuet imite les prophètes hébraïques. Prophète lui-même, il donne à sa langue la hauteur, l'autorité, l'antiquité et quelquefois la divinité du Vieux Testament. L'accent de l'hébreu et ses âpres images passent avec lui dans le français, et en font une langue d'airain. Il la façonne à son insu pour la grande histoire et pour la grande révolution oratoire. Le français se moule, au besoin, rude, âpre, disproportionné, colossal, fruste, sur le génie incorrect et démesuré de ce Michel-Ange de notre langue.

XXII

Fénelon imite Homère, Virgile et Platon jusqu'à la souplesse désossée d'un vêtement qui se plie au nu et aux formes des membres. C'est le plus mélodieux des échos de l'antiquité poétique. Il donne néanmoins aux doctrines évangéliques dont il est le ministre quelque chose de lui-même, la poésie de son platonisme, le vague de son imagination, la mélancolie de son cœur. Il efféminé avec grâce cette langue trop durcie par la trempe de Bossuet; il la rend malléable et propre aux plus tendres épanchements de la piété, de la rêverie et de l'amour.

Pascal n'imite rien, parce qu'il ne trouve rien à imiter dans l'antiquité. Excepté dans l'Inde qui était complètement inconnue alors, l'antiquité ne creuse pas comme ce penseur; aussi n'a-t-elle pas de ces cris d'horreur, de ces agonies du néant qui sont dans la langue de Pascal. Il se place à l'extrême bord des mystères chrétiens, il regarde au fond d'un œil effaré, il y prend le vertige, et il se parle à lui-même presque par monosyllabes. Sa langue n'est qu'une logique désespérée, un radicalisme d'anéantissement de l'homme devant sa

destinée; il ne raisonne même plus, il s'abdique. C'est le grand suicide de la métaphysique, qui s'anéantit dans la foi. Algébriste lui-même, il abrège sa pensée et sa langue pour la convertir en formules : les mots lui sont importuns; il voudrait écrire avec des chiffres. De là son désordre, sa vigueur et sa rigueur de termes, sa foudroyante brièveté. La langue lui doit en précision sentie tout ce qu'il fait perdre de droits et de bon sens à la raison humaine. Comme Gilbert, en poésie, il n'a jamais autant de génie d'expression que quand il délire! Mais qui voudrait retrancher Pascal et Gilbert de la langue française?

XXIII

La Fontaine, selon nous, est un préjugé de la nation. Le caractère tout à fait gaulois de ce poète lui a fait trouver grâce et faveur dans sa postérité, gauloise comme lui, malgré ses négligences, ses immoralités, ses imperfections et ses pauvretés d'invention. Celui-là est un imitateur ou plutôt un traducteur sans scrupule de tout ce qui lui tomba sous la plume. Il n'y a pas, d'après les commentateurs les plus fanatiques de ce plagiaire amnistié à si bon marché, une seule de ses

fables ni un seul de ses contes qui lui appartienne. Les fables sont toutes de Lokman, d'Ésope, de Phèdre; les contes sont tous des poètes licencieux de l'Italie ou de Boccace.

On dit : Mais ces fables lui appartiennent par droit de conquête et de naturalisation par son génie. Nous ne voulons pas trop contester ce prétendu génie. C'est le génie de l'incurie, de la puérilité et de la licence, trois choses qui seraient des vices dans un autre et qui ont du moins quelquefois en lui la grâce peu décente de ses vices. C'est par là qu'au grand détriment de la morale de la nation, la routine l'honore et l'indulgence lui pardonne. Mais la grande poésie ne le comptera jamais au nombre des poètes séculaires. A l'exception de quelques prologues courts et véritablement inimitables de ses fables, le style en est vulgaire, inharmonieux, disloqué, plein de constructions obscures, baroques, embarrassées, dont le sens se dégage avec effort et par circonlocutions prosaïques. Ce ne sont pas des vers, ce n'est pas de la prose, ce sont des limbes de la pensée.

Ses contes sont infiniment supérieurs par la versification, mais ils sont obscènes quand ses modèles italiens ne sont que glissants. Boccace, son maître, a mille fois plus d'imagination, plus de souplesse, plus de pittoresque, plus de sourire fin dans le récit. L'Arioste est l'Homère du badinage,

La Fontaine le contrefait sans jamais l'égaler. Pour quiconque a lu le *Joconde* original et le *Joconde* de La Fontaine, il y a entre ces deux poèmes la distance de la grâce à la corruption. Mais La Fontaine cependant, tout en corrompant la morale de l'enfance et les cœurs de la jeunesse, a bien mérité de la langue en lui restituant quelques-uns de ces tours gaulois qui sont les dates de son origine et les familiarités de son génie. On l'a appelé le vieil enfant de son siècle. La Fontaine, en effet, est l'enfant de notre littérature française, mais c'est un enfant vicieux.

XXIV

Les prédicateurs célèbres de ce temps, tels que Bourdaloue et Massillon après, n'ont rien imité; ils sont originaux dans la forme comme dans le fond. L'antiquité n'avait pas cette éloquence sereine et impérieuse parlant à la conscience au nom du ciel. Ces prophètes raisonneurs de l'Église devenue littéraire ont donné à la langue, avec la période de Cicéron, la gravité, la majesté, l'autorité de l'accent qui manquaient, jusqu'à eux, au génie gaulois de leur patrie. La langue s'est faite dans les livres, elle s'est polie dans les cours, elle

s'est virilisée dans les chaires; elle n'était que spirituelle dans la conversation, harmonieuse dans les vers, énergique sur les théâtres, elle est devenue éloquente dans les cathédrales. Les prédicateurs ont préparé l'auditoire et l'oreille aux orateurs.

XXV

Quant à l'histoire, elle n'avait encore ni assez d'âge, ni assez d'indépendance, ni assez de profondeur, ni surtout assez de politique; elle ne connaissait dans le récit que le conte, le poème ou la chronique : son Tacite inculte, Saint-Simon, trop passionné pour être imitateur de personne, lui donna tout à coup l'originalité de son propre caractère. Ni la Grèce, ni Rome, ni les nations de l'Europe moderne, n'ont un pareil monument de langue et d'histoire. Ce n'est plus le récit, c'est le drame; ce n'est plus la draperie, c'est le nu; ce n'est plus le portrait, c'est l'homme : l'homme avec tous ses traits vivants, calqués sur les beautés comme sur les difformités de sa nature; la photographie du siècle; un roi, une cour, des flatteurs, des courtisans, des ambitieux, des hypocrites, des hommes de bien, des méchants,

des femmes, des pontifes, une nation tout entière saisie au passage dans son mouvement le plus accéléré, et reproduite, non pas seulement par l'art, mais par la passion. Le plus grand coloriste, c'est la passion, parce qu'elle ne prend pas ses couleurs sur une palette, mais dans son propre cœur. Le plus grand peintre (nous ne disons pas le plus vrai) est celui qui aime ou qui hait le plus ses modèles.

Tel est Saint-Simon, historien par hasard, moraliste par explosion, philosophe par colère, satirique par humeur, vertueux par dégoût. Tacite et Juvénal dans la même page, il crée une langue à la vigueur de ses aversions et de ses amours. Son style de coups et de contre-coups brise en mille pièces la période ou l'épanche en un flot intarissable et écumant de phrases qui entraînent l'âme de ses lecteurs dans le débordement de ses impressions.

Après lui, la langue historique est faite, mais elle est en poussière. Il n'y a plus qu'à en ramasser les morceaux, et à en recomposer la structure pour en faire la langue la plus historique, c'est-à-dire la plus lapidaire et la plus sculpturale qu'un peuple ancien ou moderne ait jamais écrite pour la postérité.

XXVI

Molière, quoique ami et disciple de l'imitateur Boileau, n'imite personne non plus. La raison de cette complète originalité de Molière est toute simple. La comédie est la peinture des mœurs. Un poète tragique ou épique, comme Corneille ou comme Racine, peut imiter l'antiquité, parce qu'il peint la fable ou l'histoire, choses antiques qui se prêtent aux costumes et aux passions hors du temps; mais un poète comique n'est comique qu'à la condition d'être vrai, d'être actuel et de prendre ses modèles, ses couleurs et ses aventures, non dans des mœurs mortes, mais dans des mœurs vivantes.

Aussi est-il ramené forcément à l'originalité par la nécessité de copier, non ce qu'il a lu, mais ce qu'il a vu sous ses yeux dans les mœurs de son pays et de son époque. Quel peuple s'intéresserait à une comédie de Ménandre ou de Térence? Il y faudrait un parterre d'érudits et d'académiciens. Aussi, malgré le caractère éminemment classique et souvent latin de sa diction en vers, Molière devint-il dans ses comédies complètement Français, et par cela même complètement original.

Nous n'examinerons pas aujourd'hui s'il doit être compté au rang des poètes? s'il suffit, pour mériter ce nom de poète, d'avoir écrit spirituellement la satire ou la comédie de son siècle en vers? si la peinture de mœurs et la poésie ne sont pas deux choses très dissemblables dans le fond, quoique se ressemblant en apparence par la langue rhythmée et rimée? Nous essayerons de résoudre cette question littéraire quand nous examinerons les œuvres du plus grand comique de tous les temps et de toutes les nations. Il nous suffit aujourd'hui de constater que dans ce siècle de Louis XIV, où le génie français flottait encore indécis entre la servile imitation et l'indépendante originalité, la tragédie imitait et la comédie inventait. Molière n'est si grand que parce qu'il fut lui-même. La nation lui sait gré de lui avoir enseigné à oser croire à son propre génie. Si ce n'est pas le poète, c'est au moins pour elle le peintre et le moraliste national.

On peut en dire autant, quoique à une immense distance, de La Bruyère, ce Molière en maximes et ce Saint-Simon en miniature. Il n'imite rien qu'un peu Sénèque dans la pensée et un peu Théophraste dans la brièveté, mais il fortifie la langue en la resserrant, comme on fortifie la corde trop lâche dans le nœud pour en centupler la force. Le français, depuis La Bruyère, devint propre à être au besoin l'algèbre des pen-

sées. C'est un mérite nul pour l'éloquence et pour la poésie, mais capital pour la philosophie et pour la science. Or le français était destiné à devenir aussi un jour la langue de la science, de l'industrie et de l'économie politique, et à tout abréger en formulant tout. Nous devons donc de la reconnaissance à La Bruyère.

XXVII

Mais le plus incontestable des écrivains originaux qui donnèrent une langue propre à la France et une langue au cœur plus encore qu'à l'esprit, c'est une femme. Vous avez déjà nommé Mme de Sévigné. Qu'aurait-elle imité? Le cœur est éternellement original, même quand l'esprit est plagiaire.

C'était un écrivain de cœur, un génie du foyer, un esprit domestique. Elle était née pour rendre au français, trop majestueux et trop tendu par les efforts des imitateurs des langues classiques, la détente, l'élasticité et la volubilité de sens, de mots et de tours. Le français était devenu, sous la main virile des écrivains de son siècle, la langue des chaires sacrées, des affaires d'État et des livres; elle devait en faire la langue par excel-

lence de la conversation et de la familiarité. Les langues ne servent pas seulement à écrire, elles servent surtout à causer. L'entretien est une de leurs fonctions les plus usuelles. Elle créa la langue de l'entretien. L'entretien avec les personnes absentes, c'est la correspondance. Les lettres de Mme de Sévigné sont un entretien fixé.

Ce style de Mme de Sévigné, dont on retrouve à chaque instant l'esprit et la forme dans la langue de la France depuis la publication de ses volumes de lettres, est le chef-d'œuvre le plus véritablement original que la littérature française puisse présenter, sans crainte de rivalité, à toutes les littératures anciennes et modernes. C'est le cachet de la France mis sur le style de son plus grand siècle.

XXVIII

Nous définissons ainsi nous-même le style, et surtout celui de Mme de Sévigné, le style français, dans ces paroles :

Buffon a dit : Le style est l'homme. Buffon a dit, dans ce mot, ce que le style devrait être bien plutôt que ce qu'il est ; car, bien souvent, le style est l'écrivain plus qu'il n'est l'homme. L'art s'in-

terpose entre l'écrivain et ce qu'il écrit; ce n'est plus l'homme que vous voyez, c'est le talent. Le chef-d'œuvre des véritables grands écrivains, c'est d'anéantir en eux le talent et de n'exprimer que l'homme; mais, pour cela, il faut que la sensibilité soit plus accomplie en eux que l'art, c'est-à-dire il faut qu'ils soient plus grands hommes encore par le cœur que par le style.

Combien y a-t-il de livres par siècle, et même dans tous les siècles, qui portent ce caractère et qui vous donnent de l'âme une impression plus vivante que du génie? Trois ou quatre. Le livre masque presque toujours l'auteur; pourquoi? Parce que le livre est une œuvre d'art et de volonté, où l'auteur se propose un but, et où il se montre, non ce qu'il est, mais ce qu'il veut paraître.

Ce n'est pas dans les livres qu'il faut chercher le véritable style; il n'est pas là. Je me trompe, il est là; mais c'est dans les livres que l'homme a écrits sans penser qu'il faisait un livre, c'est-à-dire dans ses lettres. Les lettres, c'est le style à nu; les livres, c'est le style habillé. Les vêtements voilent les formes : en style comme en sculpture, il n'y a de beau que la nudité. La nature a fait la chair, l'homme a fait l'étoffe et la draperie. Voulez-vous voir le chef-d'œuvre, dépouillez la statue : cela est aussi vrai de l'esprit que du corps.

Ce que nous aimons le mieux des grands écri-

vains, ce ne sont pas leurs ouvrages, c'est eux-mêmes; les œuvres où ils ont mis le plus d'eux-mêmes sont donc pour nous les meilleures. Qui ne préfère mille fois une lettre de Cicéron à une de ses harangues? une lettre de Voltaire à une de ses tragédies? une lettre de Mme de Sévigné à tous les romans de Mlle de Scudéry, qu'elle appelait *Sapho,* et dont elle regardait d'en bas briller la gloire sans oser élever son ambition si haut? Ces grands esprits ont eu du talent dans leurs ouvrages prémédités d'artistes; mais ils n'ont eu de véritable style que dans leur correspondance; pourquoi encore? Parce que là ils ne pensaient point à en avoir ou à en faire. Ils prenaient, comme Mme de Sévigné, leur sensation sur le fait; ils n'écrivaient pas, ils causaient; leur style n'est plus le style, c'est leur pensée même.

XXIX

De toutes les facultés de l'esprit, la plus indéfinissable, selon nous, c'est le style; et, si nous avions à notre tour à le définir, nous ne le définirions que par son analogie avec quelque chose qui n'a jamais pu être défini, la physionomie

humaine. Nous dirions donc : Le style est la physionomie de la pensée.

Regardez bien un visage, et tâchez de vous expliquer à vous-même pourquoi ce visage vous charme ou vous repousse, ou vous laisse indifférent; le secret de cette indifférence, de ce charme ou de cette répulsion est-il dans tel ou tel trait du visage? dans l'ovale plus ou moins régulier du contour? dans la ligne plus ou moins grecque du front? dans le globe plus ou moins enfoncé des yeux? dans leur couleur? dans leur regard? dans le dessin plus ou moins correct des lèvres? dans les nuances plus ou moins vives du teint? vous ne sauriez le dire, vous ne le saurez jamais; l'impression générale est un mystère, et ce mystère s'appelle physionomie. C'est la contre-épreuve du caractère tout entier sur le front; c'est le résumé vivant et combiné de tous les traits flottant comme une atmosphère de l'âme sur la figure. Tant de nuances concourent à former cette atmosphère qu'il est impossible à l'homme qui la sent de la décomposer; il aime, ou il n'aime pas, voilà toute son analyse; le jugement n'est qu'une impression aussi rapide qu'un instinct, et aussi infaillible en nous que l'impression que nous ressentons en plongeant la main dans une eau brûlante, tiède ou froide. Nous avons chaud ou nous avons froid à l'âme en regardant cette physionomie: voilà tout ce qu'il est permis de conclure.

XXX

Eh bien! il en est de même du style : nous sentons s'il nous charme ou s'il nous laisse languissants, s'il nous réchauffe ou s'il nous glace; mais il est composé de tant d'éléments indéfinissables de l'intelligence, de la pensée et du cœur, qu'il est un mystère pour nous comme la physionomie, et qu'en le ressentant dans ses effets, il nous est impossible de l'analyser dans ses causes. Les rhéteurs n'ont jamais pu l'enseigner ni le surprendre, pas plus que les chimistes n'ont pu saisir le principe de vie qui fuit sous leurs doigts dans les éléments qu'ils élaborent : on sait ce qu'il produit, on ne sait pas ce qu'il est. Et comment le saurait-on? l'écrivain ne le sait pas lui-même; c'est un don de sa nature, comme la couleur de ses cheveux ou comme la sensibilité de son tact.

Énumérez seulement quelques-unes des conditions innombrables de ce qu'on nomme style, et jugez s'il est au pouvoir de la rhétorique de créer dans un homme ou dans une femme une telle réunion de qualités diverses :

Il faut qu'il soit vrai, et que le mot se modèle

sur l'impression, sans quoi il ment à l'esprit, et l'on sent le comédien de parade au lieu de l'homme qui dit ce qu'il éprouve;

Il faut qu'il soit clair, sans quoi la parole passe dans la forme des mots, et laisse l'esprit en suspens dans les ténèbres;

Il faut qu'il jaillisse, sans quoi l'effort de l'écrivain se fait sentir à l'esprit du lecteur, et la fatigue de l'un se communique à l'autre;

Il faut qu'il soit transparent, sans quoi on ne lit pas jusqu'au fond de l'âme;

Il faut qu'il soit simple, sans quoi l'esprit a trop d'étonnement et trop de peine à suivre les raffinements de l'expression, et, pendant qu'il admire la phrase, l'impression s'évapore;

Il faut qu'il soit coloré, sans quoi il reste terne, quoique juste, et l'objet n'a que des lignes et point de reliefs;

Il faut qu'il soit imagé, sans quoi l'objet, seulement décrit, ne se représente dans aucun miroir et ne devient palpable à aucun sens;

Il faut qu'il soit sobre, car l'abondance rassasie;

Il faut qu'il soit abondant, car l'indigence de l'expression atteste la pauvreté de l'intelligence;

Il faut qu'il soit modeste, car l'éclat éblouit;

Il faut qu'il soit riche, car le dénûment attriste;

Il faut qu'il soit naturel, car l'artifice défigure par ses contorsions la pensée;

Il faut qu'il coure, car le mouvement seul entraîne;

Il faut qu'il soit chaud, car une douce chaleur est la température de l'âme;

Il faut qu'il soit facile, car tout ce qui est peiné est pénible;

Il faut qu'il s'élève et qu'il s'abaisse, car tout ce qui est uniforme est fastidieux;

Il faut qu'il raisonne, car l'homme est raison;

Il faut qu'il se passionne, car le cœur est passion;

Il faut qu'il converse, car la lecture est un entretien avec les absents ou avec les morts;

Il faut qu'il soit personnel et qu'il ait l'empreinte de l'esprit, car un homme ne ressemble pas à un autre;

Il faut qu'il soit lyrique, car l'âme a des cris comme la voix;

Il faut qu'il pleure, car la nature humaine a des gémissements et des larmes;

Il faut... Mais des pages ne suffiraient pas à énumérer tous ces éléments dont se compose le style. Nul ne les réunit jamais, dans une langue écrite, dans une telle harmonie que Mme de Sévigné. Elle n'est pas un écrivain, elle est le style. Son livre n'est pas un livre, c'est une vie.

XXXI

Ainsi une femme achevait la langue de Bossuet et préparait celle de Voltaire. On dirait qu'une faveur secrète de la destinée façonnait, tantôt sur l'enclume, tantôt sur les genoux d'une mère, le plus divers, le plus malléable et le plus universel instrument de communication de sentiments et d'idées pour la littérature française. Nous avons été injuste quelquefois envers cette langue dans notre jeunesse, en l'accusant d'être trop rebelle à la poésie et trop avare pour l'imagination. Nous nous en repentons maintenant à la réflexion. Elle n'est rebelle et avare que pour les faibles ou pour faire accomplir de plus vigoureux efforts à l'esprit. Elle veut qu'on lui arrache ce qu'elle donne, c'est-à-dire que, comme les instruments de musique les plus parfaits, elle ne souffre pas la médiocrité; elle veut des chefs-d'œuvre ou rien.

Heureux les hommes qui parlent ou qui écrivent en français!

XXXII

Nous ne pouvons terminer cet aperçu rapide sur la langue du siècle de Louis XIV, sans nous arrêter un moment sur le principal caractère de la littérature de ce siècle. Ce caractère distinctif, selon nous, et qui contribue le plus à lui donner son originalité, c'est le caractère religieux et, pour ainsi dire, sacerdotal. C'est l'Église qui inspire, c'est le prêtre qui se pose en pontife des lettres. A l'exception de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Pascal, de Nicole, de Boileau, de Saint-Simon, presque tous les grands fondateurs du style sont des écrivains ou des orateurs sortis du sanctuaire; et encore Racine, Pascal, Nicole, Boileau, Saint-Simon lui-même, étaient-ils des espèces de lévites affiliés à la secte ecclésiastique et ascétique de Port-Royal, cette solitude sacrée des esprits absorbés dans les méditations de la foi. Ce caractère sacerdotal de la haute littérature de ce siècle devait créer un genre de style complètement propre au christianisme, souverainement original et qui n'avait d'exemple dans aucune des littératures antiques. Nous voulons parler de la littérature ecclésiastique, le sermon, l'homélie, l'oraison funèbre. C'est dans l'oraison

funèbre surtout que s'aperçoit pour la première fois le confluent de l'éloquence sacrée et de l'éloquence profane, de la chaire et de l'académie, du pontife et de l'homme de lettres. Le prêtre, par son privilège de parler dans l'église et sur les tombes, devait être l'inventeur de ce nouveau genre d'éloquence, éloquence entre ciel et terre, pourrions-nous dire. Cette double situation du prêtre orateur était une nouveauté que nous avons signalée ailleurs en ces termes :

Bossuet en est le personnage culminant.

Cet homme était formé pour le sacerdoce, pour le pontificat, pour l'autel, pour le parvis, pour la chaire, pour la robe traînante, pour la tiare. Aucun autre lieu, aucune autre fonction, aucun autre costume ne siéent à cette nature. L'imagination ne saurait se représenter Bossuet sous l'habit laïque. Il est né pontife. La nature et la profession sont si indissolublement liées et confondues en lui que la pensée même ne peut les séparer. Ce n'est pas un homme, c'est un oracle.

XXXIII

Nous ne voulons ni flatter ni dénigrer ici le sacerdoce. Nous ne voulons parler du prêtre qu'en

qualité de littérateur. La théologie est, comme la conscience, du domaine privé de chaque communion. Nous n'y entrons pas; mais, en laissant de côté la théologie du prêtre, et ne considérant ici que la profession sacerdotale dans ses rapports avec le monde, nous devons reconnaître les supériorités morales et les privilèges inhérents à cette profession pour l'homme de génie et de vertu qui s'y consacre.

Et d'abord un préjugé de piété, de force et de vertu se répand à l'instant sur le prêtre. La sainteté du sanctuaire précède, en quelque sorte, dans le lieu saint. Ce préjugé n'est pas purement imaginaire. Nous connaissons les faiblesses, les vices, les ambitions, les orgueils, les hypocrisies d'état, emmaillottés de bure ou de lin; l'Évangile lui-même lève la pierre des *sépulcres blanchis* pour décréditer les saintes apparences. Oui, la robe ne transforme pas les difformités du corps. Il y a des vices dans les sacerdoces, et ces vices mêmes sont plus vicieux que dans les autres conditions, parce qu'ils jurent plus avec la sainteté de Dieu et avec la pureté de la morale.

Mais, en ne concédant à cet égard aucun privilège aux sacerdoces, il nous est impossible de ne pas reconnaître qu'il y a dans le caractère sacerdotal une autorité de prestige sur les hommes rassemblés.

Eux seuls ils ont la parole à la tribune des

âmes; ils sont les orateurs de la morale; la chaire est leur trône. Ce trône, pour le prêtre de génie, est plus haut que celui des rois : c'est de là qu'il règne sur le monde des consciences. De toutes les places où un mortel peut monter sur la terre, la plus haute pour un homme de génie est incontestablement une chaire sacrée. Si cet homme est Bossuet, c'est-à-dire s'il réunit dans sa personne la conviction qui assure l'attitude, la pureté de vie qui préconise le Verbe, le zèle qui dévore, l'autorité qui impose, la renommée qui prédispose, le pontificat qui consacre, la vieillesse qui est la sainteté du visage, le génie qui est la divinité de la parole, l'idée réfléchie qui est la conquête de l'intelligence, l'explosion soudaine qui est l'assaut de l'esprit, la poésie qui est le resplendissement de la vérité, la gravité de la voix qui est le timbre des pensées, les cheveux blancs, la pâleur émue, le regard lointain, la bouche cordiale, les gestes enfin qui sont les attitudes visibles de l'âme; si cet homme sort lentement de son recueillement ainsi que d'un sanctuaire intérieur; s'il se laisse soulever peu à peu par l'inspiration, comme l'aigle d'abord pesant, dont les premiers battements d'ailes ont peine à embrasser assez d'air pour élever son vol; s'il prend enfin son souffle et son essor, s'il ne sent plus la chaire sous ses pieds, s'il respire à plein souffle l'esprit divin, et s'il épanche intarissablement de

cette hauteur démesurée l'inspiration ou ce qu'on appelle la parole de Dieu à son auditoire, cet homme n'est plus un homme, c'est une voix.

Et quelle voix!... Une voix qui ne s'est jamais enrouée, cassée, aigrie, irritée, profanée dans nos rixes mondaines et passionnées d'intérêts ou du siècle; une voix qui, comme celle du tonnerre dans les nuées ou de l'orgue dans les basiliques, n'a jamais été qu'un organe de puissance ou de persuasion divine à nos âmes! une voix qui ne parle qu'à des auditeurs à genoux! une voix qu'on écoute en silence, à laquelle nul ne répond que par une inclination de front ou par des larmes dans les yeux, applaudissements muets de l'âme! une voix qu'on ne réfute et qu'on ne contredit jamais, même quand elle étonne ou qu'elle blesse! une voix enfin qui ne parle ni au nom de l'opinion, chose fugitive; ni au nom de la philosophie, chose discutable; ni au nom de la patrie, chose locale; ni au nom de la souveraineté du prince, chose temporelle; ni au nom de l'orateur lui-même, chose transformée; mais au nom de Dieu, autorité de langage qui n'a rien d'égal sur la terre, et contre laquelle le moindre murmure est impiété et la moindre protestation blasphème!

Voilà la tribune du sacerdoce! voilà le trépied du prophète, voilà la chaire de l'orateur sacré! On ne veut y voir que Bossuet. Son histoire n'est

que l'histoire de cette éloquence. L'homme était digne de sa tribune : les autres éloquences ne montent pas à ces hauteurs. Les noms qui la représentent restent grands; mais Bossuet, qui les égale par le génie, les dépasse par la portée de sa tribune. Ils parlaient de la terre, il parle du nuage. Cicéron n'a pas plus de culture et d'abondance; Démosthène n'a pas plus de violence de persuasion; Chatham n'a pas plus de poésie oratoire; Mirabeau n'a pas plus de courant; Vergniaud n'a pas plus d'images. Tous ont moins d'élévation, d'étendue et de majesté dans la parole. Ce sont des orateurs humains; l'orateur divin, c'est Bossuet. Pour l'entendre, il faut d'abord monter à son niveau, le ciel.

Il naquit, il vécut, il mourut dans le temple.

Son existence ne fut qu'un discours. L'homme de lettres disparaît en lui dans le prêtre. Il éleva le premier l'oraison funèbre à la hauteur des prophètes. Sa langue, jusque-là heurtée par la pensée, et hâtée par la précipitation qui ne lui laissait pas le temps de rien polir, y prit l'ampleur de Cicéron.

La mort du prince de Condé lui fournit le plus grand de ses textes. Ce fut la dernière et la plus sublime de ses oraisons funèbres. Il semble qu'en approchant du tombeau lui-même, son génie en contractait la solennité. La mort du prince de Condé, son premier protecteur et son admira-

teur le plus constant, lui disait que toute célébrité doit mourir.

Ces deux plus grandes gloires du siècle, l'une dans la guerre, l'autre dans les lettres et dans la religion, semblaient s'entraîner l'une l'autre. Bossuet entendit l'avertissement dans son cœur, et le répercuta dans sa voix. La péroraison de ce discours est le sommet de l'éloquence moderne. Les anciens n'ont pas de tels accents.

La vieillesse, la contemporanéité, l'égalité de niveau entre l'orateur et le héros couché à ses pieds, complétaient l'éloquence. Le spectacle était aussi grand que le discours.

Jetez les yeux de toutes parts, — dit Bossuet, — voilà ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine! Pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros! Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête?

Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre

eût pu encore gagner des batailles; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressources à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. »

Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; versez des larmes avec des prières; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il vous être toujours un cher entretien; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple.

Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince! le digne sujet de nos louanges, de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (la victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi).

Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces der-

niers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant, je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

XXXIV

La langue française prit dans cette bouche un accent qu'elle ne retrouva pas après lui; mais il en reste un certain écho dans la voix des grands orateurs de la chaire qui lui succèdent sans l'égaler. Ce n'est pas en vain qu'on élève le diapason de l'éloquence d'un peuple. La voix s'éteint, l'orateur passe, mais le diapason reste. L'instrument survit à l'artiste souverain qui l'a touché, et, quand il naît un autre artiste, il trouve l'instrument tout monté sous sa main. C'est ce qui eut lieu en France pour l'éloquence de la chaire, cette haute littérature sacerdotale.

XXXV

C'est de la chaire sacrée principalement que naquit, sous Louis XIV, ce goût élevé pour la

haute littérature. On n'a pas assez remarqué la puissance de cette institution de la chaire sur l'esprit littéraire d'une nation. C'est la seule éloquence accessible au peuple sous les gouvernements qui n'ont pas de forum ou de tribune populaire. Elle grandit l'auditoire autant que l'orateur.

Rassembler le peuple de toute condition à une heure donnée, et le rassembler où? dans un temple plein d'avance de la majesté des pensées qu'on va traiter devant lui; s'abandonner à l'inspiration, tantôt polémique, tantôt lyrique, souvent même extatique, de ses plus sublimes pensées; parler sans contrôle et sans contradiction des choses les plus augustes, les plus intellectuelles, les plus saintes, devant des foules recueillies qui ne voient plus l'homme dans l'orateur, mais la parole incarnée; entraîner à son gré ces auditeurs du ciel à la terre, de la terre au ciel; être soi-même, dans cette tribune élevée au-dessus de ces milliers de têtes inclinées, l'intermédiaire transfiguré entre le fini et l'infini; formuler des dogmes, sonder des mystères, promulguer des lois aux consciences, tourner et retourner tout le cœur humain dans ses mains, pour lui imprimer les terreurs, les espérances, les angoisses, les ravissements d'un monde surnaturel; descendre de là tout rayonnant des foudres ou des miséricordes divines avec lesquelles on vient d'exciter les fris-

sons ou de faire couler les larmes de tout ce peuple : n'y a-t-il pas là de quoi transporter un orateur sacré au-dessus de ses facultés naturelles, et lui donner ce *mens divinior,* cette divinité de la poésie et de l'éloquence, dernier échelon du génie humain ? N'y a-t-il pas là aussi de quoi imprimer à la langue une ampleur, une dignité, une force, une sublimité de tons et d'images qui dépassent mille fois ce que toutes les autres tribunes comportent de grandeur, de solennité et d'élévation ? Tout ce qui nous étonne, c'est que, dans de pareilles conditions de lieu, d'heure, d'auditoire, de liberté et d'autorité surhumaines, il n'y ait pas autant de Bossuets qu'il y a d'orateurs dans les chaires de Bossuet. Ni Socrate, ni Platon, ni Confucius, ni Cicéron, ni Démosthène, ne parlaient de si haut au peuple assemblé.

Mais le peuple lui-même, dans ces civilisations antiques, n'avait pas de telles tribunes à écouter. Cette tribune sacrée du sacerdoce moderne fut en réalité à cette époque, et à son insu, la plus puissante institution littéraire qui pût initier le peuple illettré au sentiment, au goût et même au jugement des lettres. Il était dans la nature que ces foules convoquées dans les temples, au pied de ces tribunes, y prissent l'habitude d'un certain discernement des choses d'esprit; qu'un orateur leur parût supérieur à un autre ; qu'un langage leur fût fastidieux, un autre langage sympathique ;

qu'elles s'entretinssent en sortant du temple des impressions qu'elles avaient reçues; que leur intelligence et leur oreille se façonnassent insensiblement à la langue, aux idées, à l'art de ces harangues sacrées, et qu'entrées sans lettres dans ces *portiques* de la philosophie des prédicateurs chrétiens, elles n'en sortissent pas illettrées. La première littérature du peuple en France fut donc sa prédication. Sa seconde littérature fut son théâtre; car le peuple lit peu, mais il écoute. Ce furent ses deux écoles de langue et de littérature. L'invention des journaux devait leur en ouvrir, longtemps après, une troisième.

Ne désespérons pas d'une littérature qui a peut-être autant de chefs-d'œuvre dans l'avenir qu'elle en a dans le passé.

XXXVI

Après le siècle de Louis XIV, il y eut en France, comme dans toutes les choses humaines, un moment d'intermittence et de repos du génie français; puis ce caractère de bon sens, de bon goût et d'universalité qui caractérise, selon nous, la littérature nationale, se reproduit, se concentre et se manifeste tout à coup dans un seul homme,

Voltaire. Voltaire, philosophe, historien, critique, érudit, commentateur, poète épique, poète dramatique, poète satirique, poète burlesque et scandaleux, poète léger et rival en grâce d'Horace son maître; Voltaire surtout, correspondant de l'univers et répandant dans ses lettres familières, chef-d'œuvre insoucieux de soixante-dix ans de vie, plus de naturel, d'atticisme, de souplesse, de grâce, de solidité et d'éclat de style qu'il n'en faudrait pour illustrer toute une autre littérature. Il ne manque qu'un caractère à cette grandeur, le sérieux.

On s'est souvent étonné, depuis que nous pensons tout haut dans ce siècle, de notre admiration continue et persévérante pour ce grand écrivain, si peu poète dans la grande acception du terme, et surtout si peu lyrique, si peu éloquent, si peu enthousiaste.

C'est que Voltaire est plus qu'un écrivain et plus qu'un poète à nos yeux, c'est une date, c'est la fin du moyen-âge. C'est plus encore, c'est la France elle-même incarnée avec toutes ses misères, ses imperfections, ses vices et ses qualités d'esprit dans un seul homme; en sorte que notre goût, ou si l'on veut notre faiblesse, pour la nature diverse, sensée, raisonnable, universelle de notre pays, se trouve satisfait et flatté dans ce Protée moderne, et que notre admiration pour ce résumé vivant, spirituel, multiple de la France, est

une espèce de patriotisme de notre esprit, qui contemple et qui aime sa patrie intellectuelle dans ce représentant presque universel de la nation littéraire. Voltaire est la médaille de son pays.

XXXVII

Dire que Voltaire fut la France de son époque, c'est dire assez qu'il fut complètement original, non en vers, mais en prose. Il ne donna pas de chef-d'œuvre littéraire à la langue, excepté dans le badinage, mais il lui donna la liberté de style, et avec la liberté, dix langues pour une. Il lui donna l'instrument de la polémique.

Non pas de la polémique lourde, scolastique, pédante, doctorale, oratoire, qui avait appesanti jusqu'à lui la discussion entre les sectes et entre les partis, mais de la polémique légère, badinage du bon sens, qui *fait son métier gaiement,* selon l'expression de Mirabeau. Il transporta la conversation dans les lettres et dans l'histoire, et il en chassa l'ennui, ce fléau des livres. Le mouvement et le courant de son esprit empêchèrent l'ennui de germer dans les eaux vives de l'intelligence française.

Les polémistes et les historiens venus après lui

ont réhabilité l'ennui comme une qualité de la pensée, le poids. Mais plus la pensée est pensée, moins elle pèse! Les styles pesants sont le témoignage des esprits lourds qui ne peuvent se débarrasser de la lourdeur des mots. Le génie ne pèse pas, il soulève.

Voltaire serait un grand créateur en style, ne fût-ce que pour avoir purgé de l'ennui la polémique, et pour avoir écrit ce vers, le plus français de tous les vers :

> Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Il créa la langue improvisée, rapide, concise du journalisme, et avec la langue du journalisme il créa cette puissance moderne de la multiplication de l'intelligence d'un seul dans l'esprit de tous; il créa le dialogue universel, incessant de l'esprit humain. Sans la langue de Voltaire, le journalisme n'aurait pas pu naître, le monde aurait continué à être sourd; il fit l'écho qui répercute partout les idées. Ce seul service rendu à la langue française ferait aussi de lui un grand inventeur.

Nous ne ferons pas ici l'analyse du caractère et des talents de ce littérateur universel; si nous fûmes juste et sévère quelquefois contre le philosophe, implacable contre le cynique, dédaigneux souvent du poète, nous serons enthousiaste toujours pour le grand monétisateur de l'esprit humain.

XXXVIII

Voltaire était un écrivain original par étude; Jean-Jacques Rousseau le fut par nature : c'est véritablement par lui que commence la complète originalité de la littérature moderne. Comment aurait-il imité ? il ne connaissait pas les modèles. Il était né de lui-même, fils de ses œuvres, comme on a dit plus tard ; écrivain de sentiment, il tirait tout de son propre cœur.

Aussi la littérature française prend-elle tout à coup sous sa plume un caractère d'étrangeté, d'indépendance sauvage, de rêverie germanique, de mélancolie septentrionale, d'amertume plaintive et de nature alpestre. Les œuvres de Rousseau rappellent le Génevois, le républicain, le prolétaire, le pasteur arcadien, le philosophe aigri contre la médiocrité inique du sort, se vengeant, par des utopies, de l'inégalité forcée des conditions sociales. Elles rappellent surtout le coloriste helvétien, né dans les montagnes, important dans la littérature artificielle de Paris les images, les harmonies, les couleurs de ces solitudes; un *ranz des vaches* sublime, chanté pendant trente ans à la France et à l'Europe par le fils de l'horloger des Alpes.

XXXIX

La France commençait à s'épuiser de génie et d'esprit français après les siècles de Louis XIV et de Voltaire ; elle sentait le besoin d'une sève étrangère, plus jeune et plus européenne, pour germer de nouvelles idées et de nouveaux sentiments. Jean-Jacques Rousseau la rajeunit du premier mot; elle se précipite à lui avec un enthousiasme qui ressemble au délire ; elle l'adopte, elle adore tout de lui, jusqu'à ses démences et à ses injures ; elle en fait son favori, son philosophe, son législateur, son apôtre, son cynique, son Diogène, son Socrate dans un seul homme. Il l'inonde pendant trente ans de sentiments vrais, d'idées fausses, de romans systématiques et de systèmes politiques plus romanesques que ses romans; mais il l'enivre en même temps du plus beau style qu'aucune langue ait jamais parlé depuis les Dialogues de Platon. Par lui la prose française, trop molle dans Fénelon, trop brusque dans Bossuet, trop pompeuse dans Buffon, trop légère dans Voltaire, prend une vigueur, une gravité mâle, une majesté digne, mais toujours naturelle, qui donne l'autorité à la pensée, la plé-

nitude à l'oreille, l'émotion à la conscience du lecteur. C'est le style éloquent dans l'acception la plus haute du mot. Quand on lit J.-J. Rousseau dans la polémique, dans le *Vicaire savoyard,* dans quelques pages des *Confessions,* on entend la voix, on voit le geste de l'orateur platonique ou cicéronien derrière la période accentuée de l'orateur invisible. Ce style, c'est l'éloquence parlée par la page muette ; c'est la plume prenant la voix.

Aussi devons-nous à J.-J. Rousseau l'éloquence de nos tribunes ; il était le maître de diction des orateurs qui allaient naître et parler après sa mort. Sa mission littéraire était de façonner la littérature civile de la France à l'usage de la révolution et des discussions politiques.

XL

Un autre écrivain de la même date, Buffon, accomplissait au même moment pour la littérature française une autre mission presque parallèle : c'était la mission de façonner la langue littéraire à la science. La science et l'industrie, cette conséquence appliquée de la science, allaient devenir une des branches de notre littérature.

Pour cette littérature froide, il n'était pas nécessaire alors d'avoir la chaleur qui vient du cœur, il suffisait de la clarté qui vient de l'esprit. Buffon y ajoutait le coloris qui vient de l'imagination et qui sert à peindre ce que le naturaliste sans couleur se borne à décrire. La France doit à ce grand coloriste sa langue littéraire mise au service de la science de la nature. Trop majestueux, trop monotone, trop ostentatoire, surtout trop peu sensible, Buffon décrit et n'émeut jamais.

Il a été bien surpassé depuis en vérité descriptive, en pittoresque, et surtout en sentiment dans la langue de la science, par deux étrangers de nos jours, Herschel en astronomie et Audubon en histoire naturelle. Ceux-là semblent avoir écrit et mesuré avec le doigt de Dieu les astres, la nature, les animaux, les grandeurs, les formes, les âmes répandues dans les êtres de la création, toute pleine pour eux d'évidence divine, d'intelligence animale et d'amour universel. Mais c'est que Buffon leur avait préparé leur langue dans un autre idiome. Ils ont sur lui l'avantage de voir Dieu plus clairement à travers ses œuvres, et de sentir palpiter partout l'âme de la nature.

Le temps approche de l'union plus complète de la science et de la littérature, temps où l'homme ne chantera plus avec l'imagination seulement, mais avec la science, le poème de la nature. Les chiffres eux-mêmes apprendront à

chanter le Créateur et la création, quand ce ne seront plus des athées qui s'en serviront pour arpenter les astres, sans y découvrir le Suprême Mathématicien des mondes animés.

XLI

Ainsi la littérature française complétait rapidement la langue destinée à remuer par toutes ses fibres l'esprit de l'Europe moderne.

Une institution nouvelle, l'Académie française, contribuait puissamment, contre l'intention de Richelieu son fondateur, sinon à créer (car ce ne sont pas les grammairiens qui créent les langues, ce sont les ignorants), du moins à conserver et à épurer le langage.

L'Académie française avait été, dans le principe, un hochet littéraire de la vanité de Richelieu, puis un luxe de cour, puis un moyen de discipliner les lettres et de dorer le joug que voulait leur imposer le despotisme. Cette institution, plus forte que la main qui prétendait la façonner à la servitude, n'avait pas tardé à créer contre tout despotisme une force ingouvernable par toute autre puissance que l'opinion. Avant l'époque des représentations nationales, elle s'était consti-

tuée par sa nature et à son insu le corps représentatif de la pensée. Elle avait créé, en face du corps de la noblesse, du corps parlementaire, du corps ecclésiastique, la corporation des hommes de lettres. De ces écrivains isolés dans leur faiblesse individuelle, elle avait fait une caste pensante, un parlement de l'intelligence, une sorte d'église laïque, trois choses bien contraires à l'esprit de Richelieu, de Louis XIV et de la monarchie.

Il y a deux faces à cette institution tant controversée de l'Académie française, et deux manières de la juger, selon qu'on la considère au point de vue de l'émulation qu'elle était destinée à donner au génie national, ou au point de vue de l'ascendant et de l'autorité qu'elle peut donner à la pensée.

Sous ce premier rapport, c'est-à-dire comme corps destiné à faire naître et à élever le niveau du génie dans la nation, c'est à nos yeux une institution puérile; nous dirons plus, c'est une institution complètement contraire à son but. Ce ne sont pas les corps qui font naître le génie, c'est la nature; ce ne sont pas même les corps qui reconnaissent, qui constatent, qui honorent le génie, c'est la postérité.

Si vous voulez rabaisser, étouffer, absorber, persécuter même un homme de génie, faites-le membre d'un corps littéraire ou politique. S'il a

du caractère, il brise à l'instant le cadre trop étroit dans lequel sa trop grande individualité ne peut se renfermer; il fait éclater le cadre, il devient ennemi-né de ce qui le rétrécit, et il a bientôt pour ennemis lui-même tous les membres du corps, offusqués par sa supériorité.

XLII

S'il n'a point de caractère, il se plie, il se ravale, il s'abaisse au niveau de la médiocrité commune; il abdique son génie, il lui substitue l'esprit de corps : ce n'est qu'à cette condition qu'il y est souffert ou honoré. Cette loi est sans exception; car quelle que soit la supériorité relative des hommes élus à titre d'intelligence dans un corps intellectuel, c'est une loi de la nature que l'empire y appartient toujours à la médiocrité. Pourquoi? nous dira-t-on. Parce que la nature ne crée pas quarante ou mille supériorités de la même taille d'esprit dans une nation ou dans un siècle, et que dans un corps, qu'il soit composé de mille ou qu'il soit composé de quarante esprits éminents, la supériorité culminante est toujours en minorité, et la médiocrité relative toujours en majorité. Dans toutes les délibérations parlementaires, la supériorité

individuelle sera donc inévitablement opprimée, et la médiocrité nombreuse toujours triomphante. C'est ce que l'on voit clairement dans la conduite des choses humaines : le niveau de l'intelligence s'y abaisse en proportion exacte du nombre des délibérants. Ce n'est la faute de personne, c'est celle de la nature, elle a plus de surface que de sommités dans ses créations; il se forme ce qu'on appelle en géométrie une *moyenne* d'intelligence et de volonté qui est la résultante du nombre des êtres doués de pensée et de volonté dans le corps, et cette moyenne est toujours à égale distance du génie et de l'imbécillité; c'est ce qu'on appelle médiocrité. On peut dire, avec une parfaite exactitude, que la médiocrité gouverne le monde. Voilà sans doute pourquoi il est si souvent mal gouverné.

On peut dire avec la même certitude que la médiocrité gouverne les académies. Le génie, qui est la supériorité naturelle et transcendante, n'a donc rien à bénéficier des corps académiques; car il n'y entre qu'à la condition de se niveler, et il n'y conserve sa place en surface qu'à la condition de la perdre en hauteur. Aussi la gloire littéraire force-t-elle quelquefois les portes des académies; mais elle y entre toute faite, elle n'en vient pas.

Ce n'est donc pas aux académies que les nations doivent leur gloire littéraire. S'il fallait tout

dire, je croirais plutôt que les académies nuisent à la formation de ces phénomènes toujours isolés d'intelligence qui deviennent les lustres des peuples sur la nuit des temps. Homère, Virgile, Dante, Shakspeare, Milton, Camoëns, Cervantes, n'étaient membres d'aucun corps privilégié des lettres. Les hommes de cette taille font leur gloire, ils ne la reçoivent pas. On peut affirmer même sans se tromper qu'ils ont été d'autant plus originaux qu'ils ont été plus isolés et moins asservis à la routine des corps et des préceptes de leur temps. Le génie n'est génie que parce qu'il est seul, et il est seul parce qu'il est génie. Son indépendance fait partie de sa supériorité, il ne peut perdre l'une sans diminuer l'autre. Ce n'est pas le génie qui a créé l'Académie française, c'est Richelieu, c'est-à-dire une des plus grandes médiocrités littéraires qui aient jamais été associées dans un grand favori du sort à un caractère tyrannique; un Cottin dans un Machiavel qui voulait illuminer d'un reflet de belles-lettres sa pourpre teinte de sang.

Remarquez bien que nous ne parlons ici que des lettres et non des sciences. Dans les sciences, les académies sont utiles à grouper les faits et à populariser les découvertes.

XLIII

Mais si nous considérons l'institution littéraire de l'Académie française à un autre point de vue, c'est-à-dire au point de vue de l'autorité morale, de l'indépendance et de la dignité de la pensée en France, l'institution de l'Académie change d'aspect et mérite la plus sérieuse considération dans l'esprit public.

On ne peut se dissimuler en effet qu'en fondant cette institution dans son esprit purement disciplinaire des lettres, le cardinal de Richelieu s'est complètement trompé, et que là où il voulait créer une institution de servilité, il a créé, sans le prévoir, une institution de force collective et d'indépendance. C'est ce qui arrive toutes les fois que l'on crée un corps : on croit créer un instrument, et l'on crée un obstacle; on veut organiser une règle, et on organise une liberté; c'est ce qui devait arriver aussi, et c'est ce qui est arrivé en effet de l'Académie française. En concentrant dans un seul foyer toutes les individualités littéraires éparses et isolées dans la nation, on leur a donné ainsi le sentiment de leur force, de leur dignité et de leur ascendant sur l'opinion et même sur le pouvoir politique. La pensée isolée, en devenant

collective, est devenue puissance; les hommes de lettres ont pris confiance en eux-mêmes; ils ont imposé considération à la nation, respect aux gouvernements; ils ont donné à la raison publique, muette ou intimidée dans l'individu, une audace modérée, mais efficace dans le corps; ils sont devenus le concile laïque et permanent de la littérature nationale; ils ont donné du caractère au génie français. L'homme de lettres est devenu homme public; la force de tous a résidé par l'Académie dans chacun; la littérature s'est constituée par eux en fonction nationale; la France a emprunté par ses académies, et bientôt par ses hautes écoles peuplées d'académiciens, quelque chose de cette institution démocratique et si libérale de la Chine, où les mêmes degrés littéraires élèvent à la capacité et à l'autorité publique. Les fondateurs de l'Académie ont de plus, en formant ce faisceau de génie, de talent, d'illustration, condensés dans un même nom et dans un même corps, donné à la France un grand sentiment de sa valeur littéraire et donné à l'Europe un grand respect des lettres françaises. Quelle que soit la valeur intrinsèque des académies, on ne peut nier que l'Académie française n'ait contribué puissamment à la considération extérieure de la nation littéraire dans le monde. L'Académie est au dehors plus encore qu'au dedans une popularité de la France en Europe.

XLIV

Aussi ce corps littéraire est-il devenu, malgré les épigrammes qui s'émoussent éternellement contre ses portes, une habitude qu'il est presque impossible de décréditer et de déraciner dans notre pays. Moi-même, dans une circonstance suprême où l'on sondait toutes les institutions monarchiques pour les remplacer par des institutions républicaines, quand des voix s'élevèrent en dehors du gouvernement pour demander l'abolition de cette aristocratie élective des lettres, je ne la défendis que par ce mot : « C'est plus qu'une institution, c'est une habitude de la France; respectons les habitudes d'un peuple, surtout quand elles sont morales, littéraires, glorieuses pour la nation. La plus réellement républicaine des institutions françaises sous la monarchie, c'était peut-être l'Académie, la république des lettres. »

Seulement, je l'avoue, si le temps avait été donné à la république, je voulais enfoncer les portes de l'Académie française pour faire entrer en plus grande proportion et pour de plus dignes rémunérations l'armée des lettres, de la science, des arts dans cette vétérance du travail intellectuel, le plus mal rémunéré et souvent le plus indi-

gent des travaux humains. Je voulais que la France créât le budget des lettres ; je voulais que l'écrivain, le savant, l'artiste de tous les genres de culture d'esprit, après avoir consacré onéreusement sa vie à l'utilité ou à la gloire, cette utilité suprême de son pays, ne reçût pas pour tout salaire de cette noble abnégation de vie un misérable subside de douze cents francs, inférieur aux gages d'un mercenaire, et distribué parcimonieusement à quarante privilégiés de la détresse à la porte d'une académie ouverte de temps en temps par la mort. L'abandon dans lequel la nation laisse les ouvriers de son intelligence et de sa gloire est un opprobre pour le pays des lettres.

Mais poursuivons ce coup d'œil sur la formation de la langue et de la littérature de la France.

XLV

Ce n'était pas impunément que Voltaire, Rousseau, Buffon, et les disciples éminents de ces différentes écoles et de ces différents styles, répandaient en Europe la connaissance, le goût et la passion même de notre langue; cette littérature et cette langue contenaient l'idée moderne, l'idée française.

On s'est beaucoup récrié sur la signification un peu emphatique et très ambitieuse de ce mot si souvent et si étrangement interprété depuis en faveur de tous les systèmes d'idées plus ou moins aventurés, plus ou moins solides, qui se sont disputé l'esprit humain; on a eu raison. L'idée, considérée dans sa grande acception humaine, n'est ni française, ni anglaise, ni nationale, ni locale; le monde pense et produit partout; chaque nation civilisée et littéraire apporte son contingent à ce qu'on appelle l'idée. Pourquoi l'a-t-on appelée l'idée moderne? Parce qu'elle date de la renaissance de la philosophie et des littératures laïques en Europe à la fin du moyen-âge, dont le siècle de Louis XIV fut à la fois l'apogée et la clôture. Pourquoi l'a-t-on appelée l'idée française? Parce que la France, en vertu de son activité impatiente et de son ardeur naturelle, fut la première à en tenter la propagation et l'application dans ses livres et dans ses institutions.

Or, qu'est-ce en effet que l'idée, l'idée moderne, l'idée française? C'est tout simplement la raison humaine développée par le temps, par l'étude, par l'examen, par la lecture, par la science, par l'histoire, par la réflexion, par la liberté de penser; la raison discutée se substituant en toutes choses à l'idée imposée, et ne demandant sa sanction qu'à l'évidence, au lieu de la demander à l'autorité.

On sent ce qu'une pareille révolution dans les esprits portait en elle de révolutions dans les philosophies, dans les civilisations et dans les institutions du globe.

Cette révélation par la raison, cette idée moderne, quoique appelée l'idée française, ne datait ni de Descartes ni de Malebranche, ces philosophes français; elle datait, selon nous, de Bacon, en Angleterre, ce véritable Archimède de la philosophie raisonnée. Bacon, appuyant le levier de son raisonnement sur l'évidence, s'apprêtait à soulever le monde, comme l'autre Archimède s'il avait trouvé en mécanique le point d'appui que Bacon avait trouvé en raisonnement.

L'*Encyclopédie,* ce catéchisme universel des connaissances humaines, ce livre progressif par excellence, comme on dit aujourd'hui, fut une grande et belle idée de la littérature française et de l'Académie, pour renouveler la face du monde intellectuel en rectifiant beaucoup de notions fausses sur toutes les matières, et en universalisant les connaissances acquises jusque-là. Malheureusement les ouvriers manquèrent à l'œuvre; il y aurait fallu un atelier de Bacon, de Descartes, de Fénelon, de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, de Franklin, de tous les hommes de littérature, de philosophie, d'arts, de sciences, de métiers réunis en un seul esprit, dont chaque membre eût été un maître de l'esprit humain.

Un siècle ne fournit pas à lui tout seul, encore moins une nation, une telle collection de supériorités; l'esprit de secte s'empara du monument, et le ravala aux proportions d'une œuvre de secte. Diderot, Helvétius et leurs amis infectèrent d'athéisme, déraison suprême, le livre par lequel la raison humaine devait élever par tous les degrés son temple à la souveraine intelligence. Le livre avorta; mais, malgré cet avortement, il contribua par sa popularité en Europe à répandre, avec la littérature française, l'aspiration aux doctrines et aux institutions de raison et de liberté, premières conditions de vérité dans les esprits et dans les choses.

XLVI

Ainsi la philosophie, ce résumé des littératures et ce suc des langues, disséminait la langue française dans tout l'univers lettré. Cette langue était acceptée partout comme celle de ce qu'on appelait l'idée; elle l'était également comme la langue de la diplomatie à cause de sa clarté qui se refuse à l'amphibologie et à l'équivoque. L'Europe faisait ses traités et ses affaires en français, comme autrefois elle les avait faits en latin. Le français

était devenu une monnaie courante et une médaille monumentale qui avait, d'un consentement commun, cours dans tout l'univers. Le véhicule des idées générales était créé et il s'appelait la littérature française. En peut-on douter quand on lit la correspondance de l'impératrice Catherine II de Russie avec Voltaire, Diderot, d'Alembert? quand on voit le vaste empire de Moscovie abandonner sa filiation littéraire slave et grecque, et adopter le français pour sa langue aristocratique, en laissant au vulgaire sa langue russe plus riche et plus harmonieuse cependant? En peut-on douter, surtout quand on voit le grand Frédéric, ce Denys héroïque et pédantesque de la Prusse, rougir de sa belle langue natale, écrire, parler, rimer, causer, correspondre en français avec l'Aristote de la France, et n'employer l'allemand qu'avec ses casernes?

XLVII

Mais un événement plus grand que tous ceux qui avaient influé, depuis l'origine de la nation, sur sa langue, allait faire faire à la littérature française une explosion dans le monde, comparable à l'explosion de la langue grecque quand

elle répandit les premières rumeurs du christianisme, de Constantinople sur toutes les côtes de l'Asie et de l'Afrique : cet événement, c'était la révolution française, littérature d'abord, philosophie après, politique ensuite, écroulement et conquête tour à tour, retentissement immense et universel; le plus grand bruit des temps européens!

Nous ne savons pas pourquoi, ou plutôt nous le savons trop, on s'étudie depuis quelque temps à rapetisser les causes de cette révolution; c'est sans doute pour en rapetisser la portée. Certes, personne plus que nous, quoi qu'on en ait dit, n'a moins confondu dans la révolution française l'erreur et la vérité, l'excès et la mesure, la justice et l'iniquité, l'héroïsme et le terrorisme; personne n'a fait un plus sévère triage du sang et des vérités, des victimes et des bourreaux; mais personne aussi ne s'est moins dissimulé la puissance de l'impulsion et la grandeur du but que l'idée française (puisqu'on l'appelle ainsi) portait en elle en commençant, en poursuivant, hélas! et en n'achevant pas cette généreuse tentative de rénovation du monde intellectuel, moral et politique.

Un écrivain grave, dont nous avons signalé un des premiers la pénétration et la puissance d'analyse dans les autopsies des nations, M. de Tocqueville, vient de retomber, ce me semble,

dans cette erreur de point de vue, en écrivant son beau livre sur l'ancien régime et la révolution. Il donne trop à entendre que la révolution française n'était point une révolution morale, intellectuelle, mais un simple redressement d'abus, redressement d'abus entraîné hors de sa voie et au delà de son but par une force d'impulsion égarée et par les passions soulevées en chemin dans le tumulte d'une réforme.

Il nous est difficile de comprendre comment un esprit d'un si grand sang-froid, et comment un coup d'œil d'une si habituelle justesse ont semblé méconnaître à cet égard le caractère, les causes, la portée du plus vaste événement de l'histoire moderne.

Non, la révolution française n'est point un accident; c'est la méconnaître et la rétrécir, que d'appeler hasard ou malheur ce qui fut réflexion et volonté en elle. Sa cause ne fut point dans des hasards, elle fut dans une pensée : cette pensée, rapide et universelle comme tous les mouvements intellectuels de ce pays où la main est si près de la tête, s'était développée d'abord dans sa littérature. Ce pays est si intellectuel que ses écrivains le gouvernent plus véritablement que ses ministres. Ses rois donnent leurs noms aux monnaies, mais ce sont ses écrivains qui donnent leur esprit aux règnes. Il y a une république dans cette monarchie; c'est la république de la pensée.

La France, bien considérée, est le gouvernement des lettres. Voilà pourquoi il ne faut jamais y désespérer de la liberté. Les baïonnettes elles-mêmes, comme on l'a dit, y sont intelligentes, les armes y obéissent à leur insu à la tête plutôt qu'à la main.

XLVIII

Ne remontons pas, en risquant de nous égarer, plus haut qu'un siècle dans la recherche des causes de la révolution. Les uns la trouvent dans la réforme protestante, les autres dans la destruction de la grande féodalité par Richelieu, ceux-ci dans les parlements, ceux-là dans la bourgeoisie. Admettons toutes ces causes secondaires, sans trop y croire.

La réforme protestante, selon nous, ne fut qu'un mouvement intestin du moyen-âge contre lui-même, mouvement qui ne portait en soi qu'une révolte, mais point de lumière et peu de liberté.

L'esprit des parlements n'est à nos yeux qu'un esprit de corps qui bornait son indépendance à lui-même.

L'extinction de la grande féodalité par les rois ne fut qu'une concentration ambitieuse et san-

glante de la monarchie contre des vassaux trop puissants pour la couronne.

La bourgeoisie ne fut qu'une croissance naturelle qui donne une tête aux peuples quand le corps est formé; elle portait en elle le travail, l'aisance, le commerce, les industries, toutes choses matérielles; elle ne portait pas encore la pensée.

Or, la Révolution était une pensée.

Quelle était cette pensée? On la voit croître d'écrivain en écrivain, de livre en livre avec la littérature jusque dans l'antichambre du plus antirévolutionnaire des rois, Louis XIV. Cette pensée, c'est la révision pièce à pièce de toutes les institutions du moyen-âge et la reconstruction de l'esprit humain sur un plan neuf et raisonné. Sous le moyen-âge, la raison générale était ecclésiastique; elle voulait devenir laïque, elle tendait, pour employer le mot des juristes, à la *grande sécularisation de l'esprit humain.*

Elle voulait agir sur la pensée humaine plus encore que sur les institutions civiles de la France. Ce n'était pas le Français qui était son principal objet, c'était l'homme.

Aussi nous paraît-il tout à fait erroné de rechercher aujourd'hui les causes de cette révolution dans tel ou tel abus ou dans tel ou tel vice de constitution, d'administration, de répartition d'impôt, de luxe de cour, de mesquines jalousies

entre un clergé, une noblesse, des parlements, une bourgeoisie, un peuple demandant à la monarchie quelques réformes administratives ou quelques satisfactions de vanités réciproques, au moyen desquelles tout ce grand mouvement des esprits et des âmes se serait apaisé comme une mauvaise humeur d'enfant qui brise un de ses hochets pour qu'on lui en donne un autre!...

Sans doute il fallait bien, pour coïntéresser le peuple et toutes les classes supérieures au peuple à ce mouvement intestin, que le temps et les vices du gouvernement se prêtassent à ce besoin de réformes purement matérielles qui furent l'occasion et non la cause de la révolution; les appétits matériels sont la solde des masses qui servent les grandes pensées sans les comprendre, et qui, selon l'expression de Mirabeau, échangeraient leur liberté pour un morceau de pain.

Sans doute il fallait bien que le fanatisme de quelque bénéfice immédiat matériel et palpable enflammât d'un égoïste enthousiasme chacune des classes, même privilégiées, qui allaient conspirer leur propre ruine en croyant conspirer leur propre avantage; que le clergé inférieur s'ameutât contre l'opulence et la tyrannie de ses pontifes; que la noblesse militaire des provinces s'indignât contre les favoris de la cour; que les favoris de cour se soulevassent contre l'arbitraire du favoritisme royal; que le parlement se constituât en

espérance corps représentatif souverain, rival de la royauté; que la bourgeoisie se révoltât contre ces prétentions ambitieuses des parlements, et le peuple enfin des campagnes contre l'orgueil des ennoblis et des bourgeois. C'est de la masse et du concours de toutes ces mesquines satisfactions matérielles que devait se recruter, pour l'action politique simultanée et collective, cette grande force motrice, capable de remuer jusque dans ses fondements le moyen-âge et de faire place à l'âge intellectuel. Les instruments étaient des hommes, il leur fallait en perspective un salaire humain; mais la révolution n'était rien de tout cela; elle n'était pas corps, elle était idée; elle n'était pas intérêt, elle était dévouement; elle n'était pas civile, elle était morale. Vous auriez donné, par toutes ces petites réformes, satisfaction à chacun de ces misérables intérêts purement civils ou administratifs de la France, que vous n'auriez pas apaisé la commotion de l'esprit moderne, auquel la littérature et la philosophie françaises avaient mis le feu. Il s'agissait bien de la France! La bouche du volcan s'était ouverte en France, mais la lueur se réverbérait sur l'Europe, et la lave coulait sur tout l'univers.

XLIX

Si la révolution, comme on le dit, avait eu pour cause principale et pour but légitime un intérêt purement français, comment s'expliquerait cet intérêt passionné, et pour ainsi dire personnel, qu'elle inspirait dans ses premiers symptômes à l'Europe entière et même jusqu'à Constantinople et jusqu'aux Indes orientales ? Il nous importerait peu à nous aujourd'hui que la Russie modifiât les conditions civiles entre sa noblesse, sa bourgeoisie, ses serfs; que l'Angleterre rétrécît ou relachât ses liens civils avec l'Irlande, les Indes et ses colonies; que l'Autriche modifiât ses rapports intérieurs avec les États fédératifs de Hongrie ou de Bohême; que la Suisse ou les États-Unis introduisissent plus ou moins d'aristocratie helvétique ou de démocratie américaine dans leurs républiques. Qu'importait donc à l'Europe que la cour, le clergé, les parlements, la noblesse, le peuple se donnassent en France telle ou telle égalité ou telle ou telle supériorité réciproques, qui ne touchaient en rien aux intérêts personnels ou matériels des différents États du continent ? Les petits intérêts, purement locaux, matériels ou

nationaux, n'auraient pas passé les frontières de France. Les intérêts ne les passent pas, mais l'esprit passe par-dessus les fleuves et les montagnes. L'esprit de la révolution française les avait franchis dans nos livres avant que la révolution elle-même soupçonnât, en France, ce qu'elle portait de rénovation d'idées dans sa langue et dans sa main. Je ne voudrais d'autre preuve de cette *immatérialité* de la révolution française au commencement, que ceci : c'est que le jour où cette révolution donna son premier signe de vie en France, elle ne fut plus française, elle fut européenne et même universelle; c'est que l'Europe tout entière, attentive, haletante, passionnée, ne fut plus en Europe, mais à Paris; c'est que chaque grand esprit de chaque nation étrangère, Fox, Burke, Pitt lui-même en Angleterre; Klopstock, Schiller, Gœthe en Allemagne; Monti, Alfieri en Italie, la saluèrent dans leurs discours, dans leurs poèmes ou dans leurs hymnes, comme l'aurore non d'un jour français, mais d'un jour nouveau et universel, qui allait se lever sur le monde et dissiper les ténèbres épaissies depuis des siècles de barbarie sur l'esprit humain? Est-ce que ces écrivains, ces orateurs, ces philosophes, ces poètes, étrangers à nos petits débats de cour, de noblesse et de clergé, de parlement et de bourgeoisie ou de peuple, auraient été saisis sur leurs tribunes ou sur leurs trépieds de cet enthousiasme

véritablement européen et fatidique pour quelques misérables réformes d'abus fiscaux ou administratifs en France ? Non, mais ils furent saisis tout entiers du vertige universel de l'espérance d'une ère nouvelle, dont le crépuscule apparaissait tout à coup sur l'horizon de la France.

D'ailleurs, nous n'aimons pas qu'on donne de si petites causes aux grands effets : c'est toujours une erreur, quand ce n'est pas un paradoxe. Quand vous voyez une haute marée assiéger les falaises et surmonter les digues de l'Océan aux équinoxes d'automne, soyez sûrs que ce n'est pas la main d'un enfant qui a fait rouler un caillou de l'autre côté de l'Atlantique dans le bassin des mers, mais que c'est un grand vent ou un grand astre qui pèsent de tout leur poids invisible sur l'élément dont vous voyez les convulsions sans les comprendre.

La meilleure preuve que la révolution était une explosion d'idée bien plus qu'une réforme administrative, fiscale, ou politique, c'est que la révolution alors ne songeait pas même à répudier la dynastie ou la monarchie. Le rouage politique lui était parfaitement indifférent, il lui était même précieux comme une habitude des peuples, pourvu qu'il n'empêchât pas le mécanisme de sonner les heures de la rénovation des idées par la liberté de l'esprit.

L

Quoi qu'il en soit, cette révolution, pour laquelle la France depuis deux siècles semblait avoir façonné sa langue claire, forte, polémique, oratoire, se concentra tout à coup avec toutes ses idées et ses nobles passions intellectuelles dans l'Assemblée Constituante, assemblée la plus littéraire qui ait jamais existé, véritable concile œcuménique de la raison humaine en ce moment.

Le clergé dans ses chaires, la noblesse dans ses états provinciaux, le parlement dans ses sessions, la bourgeoisie dans ses bureaux, la littérature dans ses académies, lui avaient préparé les élus de l'esprit du siècle. Tous ces grands talents s'élurent pour ainsi dire d'acclamation. Les hommes étaient dignes du rôle, la cause digne des hommes.

Ce jour-là toute littérature cessa et devint philosophie, législation et politique. L'Europe fit silence pour écouter ces représentants d'un siècle nouveau à qui des événements inattendus venaient de donner la parole, non pour la France, répétons-le bien, mais pour l'esprit humain.

Le génie littéraire et oratoire de la France

répondit à l'attente du monde. L'Assemblée Constituante fut une sorte de *Sinaï* des peuples; Mirabeau en fut la voix; l'univers entier en fut l'auditoire. Notre langue porta notre philosophie politique d'oreille en oreille et de bouche en bouche dans toute l'Europe. Chaque vérité proclamée ou décrétée devenait un morceau de notre langue. Le décalogue de la raison moderne et de la liberté fut écrit en français: la langue ainsi devint monumentale en même temps qu'elle devint véhicule d'éloquence, de législation et de philosophie chez tous les peuples. Elle prit dans les discours de l'Assemblée Constituante une élévation, une solennité, une autorité, un accent qui dépasse tout ce que nous connaissons des discussions antiques d'Athènes et de Rome. Démosthène et Cicéron ne parlaient que pour eux, de leurs affaires ou de leur nation: nous parlions pour l'humanité tout entière; notre affaire était l'affaire de la raison générale, la cause de l'homme et de l'esprit humain. L'éloquence raisonnée ne va pas plus haut. Le monde s'était fait tout écho pour l'entendre. Ce fut le point culminant de notre littérature. Le Verbe s'était fait peuple, pour nous servir d'une expression sacrée, et ce peuple était la France.

LI

Après de telles explosions de raison et de génie, les esprits s'affaissent. Un peuple ne vit pas plus longtemps qu'un poète sur le trépied. L'Assemblée Législative, d'où les orateurs de l'Assemblée Constituante s'étaient exclus eux-mêmes, abaissa de cent coudées le niveau de la littérature politique. Une nation n'a pas deux têtes : quand elle se décapite, il ne reste que le tronc. La médiocrité, l'envie, le verbiage, l'émulation de popularité des favoris du peuple, remplacèrent la majesté grandiose des orateurs politiques et des philosophes. La littérature s'éteignit dans la poussière et au vent des factions les plus mesquines. La France, hier si grande d'idées, de cœur et de langue, ne fut plus que l'ombre d'elle-même.

Il en est toujours ainsi des assemblées qui suivent la première assemblée sortie d'une grande révolution. Pourquoi? parce que c'est l'enthousiasme qui nomme la première, et parce que c'est le dégoût qui nomme la seconde. Il y a, dans toutes les choses humaines et surtout dans les révolutions, une part d'illusion et une part de

déception inévitables. Les généreuses illusions sont toutes brûlantes au premier moment dans l'âme du peuple; elles animent les premiers orateurs qui sortent du sein de ce peuple; elles élèvent un instant ce peuple au-dessus de lui-même. C'est l'heure de l'inspiration. La nation est plus grande que nature; les obstacles disparaissent, on ne voit que le but, on ne proclame que des principes; ils sont vrais et divins comme les théories: on ne foule pas la terre, on marche sur les nues. C'est la belle destinée des assemblées constituantes.

LII

Les assemblées législatives sont l'expression de cette part de déception, de réaction, de difficultés et de découragement, qui, chez les peuples mobiles et impatients comme nous, marque le lendemain des grandes émotions nationales. On ne reconnaît plus le peuple de la veille : exagération ou défaillance, c'est le nom de ces secondes assemblées. Pourquoi encore? C'est que les premières sont élues en enthousiasme, et que les secondes sont élues en haine de la révolution accomplie.

C'est ce que nous avons vu en 1791, c'est ce que nous avons vu en 1849, c'est ce que nous reverrons toujours. L'assemblée constituante de 1848 n'avait pas reçu du temps et de la Providence les grandes nécessités d'initiation et de promulgation de principes de l'assemblée constituante de 1790, mais elle en avait le courage, le patriotisme, la haute raison, la vertu publique, souvent l'éloquence. Ce fut la plus probe, la plus honnête, la plus impartiale, la plus dévouée de nos assemblées nationales. Son rôle était de sauver la France en constituant une démocratie sans crime. Ce rôle, elle en avait accompli la moitié quand elle fit, en abdiquant avant l'heure, la généreuse faute de se retirer devant d'autres élections.

L'assemblée législative de 1849, nommée, comme nous l'avons dit, en exagération ou en haine de la démocratie, fut ainsi la perte de la république. La fausse montagne, volcan sans flamme et sans lave, n'eut que les bruits creux du tremblement de terre sur un sol qui ne voulait pas trembler. Elle fit les gestes de la terreur sans en avoir ni la colère dans le cœur ni le glaive dans la main. Cette pseudo-terreur de paroles, puéril plagiat de la Convention, n'intimida personne et servit de prétexte aux ennemis de la démocratie constituée ; ils prirent la société tremblante sous leur égide, ils lui montrèrent du

doigt les faux terroristes, comme les Spartiates montraient aux enfants les ilotes ivres pour les dégoûter de l'ivresse. Les sociétés ont un tel instinct d'ordre et de conservation, qu'en les menant au bord de l'anarchie on est sûr de les faire reculer dans le despotisme. Un homme qui se noie saisit le fer rouge; une société qui a peur d'être pillée ou égorgée saisit la lame du sabre ou les pointes des baïonnettes. Tout est bon, même la force brutale, à une nation effarée par la terreur.

Trois ou quatre rêveurs, enivrés d'utopies antisociales, vinrent achever la terreur des esprits faibles en lançant des axiomes contre la propriété dans un pays où la propriété est la religion du sol. Les uns proposèrent aux hommes le communisme des brutes; les autres, la multiplication du salaire par la suppression du capital d'où coule tout salaire; les autres, l'égalité du salaire forcée entre les travailleurs et les paresseux; les autres enfin, l'anéantissement de la monnaie, cette invention presque divine de la civilisation, cette langue universelle du commerce, et le retour à la barbarie de l'échange en nature sous le nom de banque du peuple. Ces délires très individuels de quelques sectaires sans sectateurs parurent des partis menaçants quand ce n'étaient que des jeux d'esprit sans idée, des puérilités ou des débauches de chimères. Il n'y avait qu'à rire : on frémit, tout fut perdu; la démocratie avait laissé

parler les fous, on la crut folle elle-même. Ainsi périt la seconde de nos assemblées législatives. Mais revenons à la première déjà remplacée par la Convention, et voyons son influence sur la littérature française.

LIII

C'est la mode, c'est la grâce du style, c'est l'affectation de force d'esprit, ou c'est la faiblesse de conscience aujourd'hui d'excuser, d'innocenter, de glorifier la Convention. Nous-même, on nous a accusé de cette molle complaisance dans l'*Histoire des Girondins*. « Il va nous dorer la guillotine, » disait M. de Chateaubriand à l'apparition de ce livre. C'était une calomnie par anticipation. J'en appelle à ceux qui ont lu le livre. Où la justice a-t-elle été plus faite de la moindre lâcheté de conscience, ou de la moindre goutte de sang livré par cette assemblée? La Convention ne sauva rien par ses meurtres, et perdit pour longtemps la république en associant son nom à la Terreur. Voilà la vérité.

Les institutions, pour renaître, ont besoin de bonne renommée; elle perdit de renommée la démocratie en la souillant du sang de ses milliers

de victimes ; elle jeta des têtes sans compter à la Terreur, comme on jette des lambeaux de ses vêtements à la bête féroce par qui on est poursuivi pour lui échapper ; elle appela le peuple au spectacle quotidien de la mort sur la place publique ; elle commença par un massacre de trois mille prisonniers sans jugement aux journées de Septembre, cette Saint-Barthélemy de la panique ; elle finit par un massacre le 9 thermidor : sa seule institution fut l'échafaud en permanence. Nul parmi cette assemblée ne fut assez courageux pour le renverser. La terrible machine fonctionnait encore d'elle-même quand ses moteurs étaient déjà des cadavres sans tête couchés dans son panier. Elle s'arrêta d'elle-même aussi quand il n'y eut plus personne pour envoyer personne au tombereau. Voilà la lugubre vérité sur la Convention. Quelle influence pouvait-elle avoir sur la langue et sur la littérature françaises ? L'influence du cinquième acte d'une tragédie à flots de sang sur un auditoire sans haleine, la pitié, l'horreur, les vociférations du chœur sanguinaire, les rugissements des bourreaux, le cri prolongé et renaissant des victimes ; elle eut tout cela, mais ce n'était plus de la langue : c'étaient des hoquets et des sanglotements d'agonie, *Vox faucibus hæret !* Plus on aime la Révolution, plus on doit flétrir la Convention.

LIV

Deux hommes seuls conservèrent jusqu'à la mort, dans cet abattoir d'hommes, des accents d'éloquence tragique et même littéraire à la proportion de ces terribles scènes, Danton et Vergniaud. Danton, le seul homme d'État de la Convention s'il n'avait pas à jamais souillé son génie en le laissant tremper dans les massacres de Septembre et dans l'institution du tribunal révolutionnaire, dont il aiguisa pour sa propre tête le couteau; mais grand du moins par son remords, grand par ses roulements de foudre humaine et par ses éclairs d'inspiration patriotique, grand même par ses frustes excès de style, qui rappelaient en lui le Michel-Ange du peuple ébréchant le marbre, mais creusant à grands coups d'images la physionomie.

Le second est Vergniaud.

Vergniaud, le plus sublime lyrique d'éloquence qui ait jamais prophétisé sa propre mort et la mort de ses ennemis sur une tribune, les pieds dans le sang; orateur pathétique de la pitié, de la justice, de la modération, des remords, de la supplication à un peuple charmé mais sourd, chant du

cygne de la littérature et de l'éloquence françaises expirantes, fait pour parler en présence de la mort, et à qui on ne peut supposer une autre tribune que l'échafaud.

L'Europe écoutait encore avec un frisson de ravissement, *morituri te salutant!*

Ces deux hommes morts, on n'entendit et on n'écouta plus rien. Quelques mots sublimes d'ironie et brefs de temps en temps, comme celui de Lanjuinais au boucher Legendre : « Avant de m'immoler, fais décréter que je suis un bœuf! » ou l'apostrophe antique du même orateur à l'assemblée meurtrière, qui le couvrait d'outrages avant de le frapper : « Quand les anciens avaient choisi une victime pour le sacrifice, ils l'ornaient de bandelettes et la couronnaient de fleurs avant de la frapper ; et vous, pires que ces sacrificateurs, vous couvrez d'insultes et vous traînez dans la boue vos victimes ! etc. »

LV

Quand l'Europe, d'abord si passionnée sous l'Assemblée Constituante pour notre philosophie, notre littérature, notre langue, notre révolution, vit la France, saisie tout à coup comme d'une

démence d'Oreste, immoler son roi innocent, sa reine étrangère, ses orateurs, ses philosophes, ses poètes, ses femmes, ses enfants, ses vieillards, et jusqu'à ces jeunes vierges traînées en groupe à l'échafaud, comme pour composer à la mort des bouquets de cadavres, l'Europe détourna la tête, elle retira son intérêt à une cause si belle mais si honteusement profanée ; elle crut à une démence de la nation ; elle la prit en pitié, puis en terreur, puis en horreur. Elle répudia du cœur la langue, les idées, la littérature d'un peuple dont le gouvernement avait pour premier ministre le bourreau.

Mais cependant cette tragédie même avait par sa nature pathétique, pour le cœur humain, l'intérêt palpitant et passionné qui attache l'âme aux combats du cirque, aux grands crimes comme aux grandes vertus sur la scène où les peuples jouent les drames de Dieu. La France était la tragédienne en action du monde moderne : on frémissait, mais on ne pouvait pas s'empêcher de regarder. Elle se gravait par ses convulsions comme par ses exploits dans l'imagination fascinée de l'Europe. Il y a de la fascination dans les calamités mêmes du peuple, quand ces calamités dépassent les proportions ordinaires du crime et s'élèvent jusqu'à l'impossible du forfait. Les proscriptions de Rome sous les Marius et sous les Sylla sont atroces, mais ces proscriptions mêmes

font partie de l'histoire de Rome et défient la mémoire d'oublier le nom de cette tragédienne du vieux monde. Il en fut ainsi de la France sous la Convention; elle donna quinze mois le frisson de l'horreur à l'Europe, et défia l'imagination de l'Europe de se détacher du spectacle de sang qu'elle donnait aux nations.

LVI

Mais peut-on louer en conscience et en humanité une assemblée qui gouvernait à coups de hache, comme si le meurtre était un gouvernement? Peut-on même l'excuser sur la prétendue nécessité du crime en grande politique? Le crime est précisément l'inverse de toute politique; car toute politique n'est que la morale divine appliquée par la grande conscience des hommes d'État au gouvernement des nations : le crime au contraire n'est que l'immoralité humaine appliquée par l'impuissance ou par la perversité de la fausse conscience des ambitions au succès de leur cause ou de leur fanatisme. Le crime n'est que le sophisme de la politique; c'est la morale qui en est la vérité. Les Machiavel, les Robespierre, les Danton ne sont au fond que des dupes qui ont

mis leur génie à la torture pour chercher dans le crime ce que Dieu a caché dans la conscience et dans la vertu. La suprême habileté politique, c'est la suprême innocence. L'histoire finira peut-être par apprendre aux hommes d'État ce simple axiome qui les fait sourire de pitié aujourd'hui.

LVII

On a été jusqu'à innocenter, que dis-je? jusqu'à glorifier les membres de la Convention d'avoir suivi comme un vil troupeau les proscripteurs du comité de salut public, et d'avoir, les yeux fermés, donné leurs signatures de confiance ou de complaisance sur ces listes de proscriptions qui décimaient tous les matins la vieillesse et la jeunesse, l'infirmité, l'imbécillité, l'enfance, le pêle-mêle de la contre-révolution, de la révolution.

J'avoue que ma raison s'est toujours soulevée en moi contre cette amnistie en masse, jetée comme un manteau, non sur les proscrits, mais sur les proscripteurs. « De deux choses l'une, me suis-je toujours dit à moi-même : ou ces membres en masse de la Convention qui signaient de complaisance les arrêts de mort de tant de milliers

d'innocents étaient dans leur cœur complices des proscriptions, et alors ils étaient aussi criminels que leur comité de proscription; ou ces hommes n'étaient pas complices dans leur cœur de ces immolations en masse, et alors ils étaient donc les plus lâches des juges, des législateurs et des hommes, puisqu'ils concédaient ces milliers de têtes aux proscripteurs, de peur d'exposer leur propre tête, en disant oui par leur signature ou par leur silence, quand leur conscience disait non ? »

Complice de meurtre ou complaisante de l'échafaud, quel dilemme pour la Convention! Elle n'en sortira pas quand la vraie postérité sera levée pour cette assemblée tragique. Elle n'est pas encore levée. La conscience de la France est encore intimidée, ou muette, ou captée; mais le temps lui déliera les lèvres.

LVIII

Les politiques acerbes de 1848 nous reprochent d'avoir désarmé la démocratie et aboli la peine de mort politique, de peur que le peuple ne fût tenté d'imiter un jour les sévices sanguinaires de la Convention, dont nous voulions à

jamais séparer la nouvelle république par un abîme de magnanimité. Nous avons, disent-ils, énervé ainsi la démocratie, nous avons fait répudier au peuple sa seule force, la terreur; nous avons rassuré et encouragé d'avance par l'impunité les réactions de ses ennemis. Ah! nous acceptons fièrement le reproche, et nous en appelons au temps pour prononcer entre nos accusateurs et nous! Si jamais l'heure de la démocratie sonne pour la nation (et quelle heure ne revient pas sur ce cadran mobile d'une nation, où les heures ne sont que des minutes?), on verra combien les souvenirs néfastes de la Convention portent d'ombres sanglantes après soixante ans sur l'imagination de la nation et sur le nom de république; on verra combien la moindre ressemblance tragique avec la Convention ferait fuir à l'instant cette nation jusque sous le sabre par peur de la hache! On verra combien il faudra de républiques magnanimes, désarmées, innocentes, victimes même de leur innocence, pour apprivoiser ce peuple avec la liberté qui eut le malheur de s'appeler une fois la Terreur!

Nous ajournons sans hésitation et sans crainte ceux qui nous reprochent notre innocence aux épreuves et au jugement des démocraties à venir. Si c'était à refaire, nous le referions mille fois. Le plus grand danger pour la république n'est pas dans l'institution, il est dans son nom; et la

peur que ce nom inspirait avant 1848, elle la doit tout entière à la Convention. On épouvante le monde avec la peur, mais on ne le gouverne qu'avec la justice et la magnanimité!

LIX

Après cette *terreur,* il n'y eut plus de littérature, parce que la France avait tué ou proscrit tous ses poètes et tous ses écrivains, et parce qu'il n'y avait plus ni sang-froid, ni loisir, ni attention dans les âmes pour ce luxe de l'esprit qu'on appelle les lettres.

Il était sorti seulement de temps en temps des prisons quelques chants du cygne, quelques plaintes mélodieuses; ces poésies avaient l'accent des brises de nuit qui traversent les ifs ou les cyprès des cimetières, elles donnèrent à la langue poétique, et même à la prose française d'après la Révolution, les premières notes de cette mélancolie tragique, inconnues jusque-là à la langue. C'était une corde nouvelle, corde trempée de sang et de larmes, que la mort avait ajoutée à la lyre moderne : cela ressemblait aux voix des pleureuses qu'on entend de loin en Orient suivre en chantant les cercueils au bord de la mer, der-

rière les oliviers ou les cyprès des champs des morts. Mais cela conservait néanmoins quelque chose de grave, de mâle et d'héroïque qui, tout en pleurant sur sa propre mort, insultait courageusement aux bourreaux. Les plus fières et les plus touchantes de ces lamentations de l'échafaud sont d'André Chénier, cet Orphée républicain du Bosphore, déchiré pour sa modération par les femmes thraces de la Terreur.

Écoutez ces dernières ironies du républicain mourant tué par les démagogues de la Convention, dans la voix d'André Chénier :

Prison de Saint-Lazare.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.

Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,

Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.

Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi,
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.

Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot, à travers ces barreaux,
A versé quelque baume en mon âme flétrie;
De l'or peut-être à mes bourreaux...

Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis; vivez contents.
En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps

J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui; mon malheur importune:
Vivez, amis; vivez en paix.

Voilà la sainte colère du poète mourant résigné à la stupide férocité des hommes.

Maintenant voici quelques strophes de sa dernière élégie, écrite, la veille de sa mort, pour déplorer le prochain supplice de Mlle de Coigny, sa compagne de captivité. Jusqu'alors la France n'avait jamais pleuré ainsi. Ce sanglot donna le ton de l'élégie moderne à Mme de Staël, à Bernardin de Saint-Pierre, à Chateaubriand, à moi peut-être à mon insu. La tristesse fait maintenant partie de la langue; c'est un don de la mort trouvé sur tant de tombeaux.

LA JEUNE CAPTIVE

Saint-Lazare.

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;

Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

« O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Une poésie qui inventait de tels accents en mourant ne pouvait manquer de revivre.

LX

La Convention avait fauché tout ce qui se trouvait sous le couteau. La littérature française n'était pas seulement muette, elle était morte. On ne sait pas assez combien meurt vite une civilisation littéraire sous la hache d'une assemblée ou sous la faux d'un Attila. Les croyants au progrès continu et indéfini des civilisations par les livres ne se sont jamais rendu compte de la rapidité avec laquelle s'évanouirent en cendre, au vent de l'incendie des bibliothèques, les prodigieuses littératures de l'Égypte ancienne, de la Perse, de l'Inde lettrée, de la Grèce académique, de la Rome latine, sous les pas de leurs conquérants barbares ou sous les anarchies de leurs propres déchirements. Les langues elles-mêmes, du moment qu'on ne les écrit plus, s'évanouissent avec une promptitude qui tient du prodige. Ne croyez pas tant à l'immortalité de ce chiffon empreint de noir qu'on appelle du papyrus ou du papier. On en chauffe les bains d'Alexandrie, et au bout de deux générations on ne sait plus les lire. Supposez dix ans de Convention, une invasion tartare de Souvarof, un changement de reli-

gion, une subversion générale de la société, un nivellement communiste de la propriété en Europe, et soyez sûrs qu'en vingt ans il n'y aurait plus ni poésie, ni théâtre, ni littérature, ni langue lettrée en France. Il faut du loisir, de l'élégance de mœurs, du superflu de temps et d'aisance pour les arts de l'esprit; quand il n'y a plus de lecteurs, où sont les écrivains?

LXI

La Convention avait mis la France bien près de cette extinction des lettres. C'était déjà une terrible désignation à mort que d'être suspect de génie. Cette aristocratie de la pensée n'était guère moins innocente que l'aristocratie de naissance, de fortune, ou même de costume. A quel orateur, à quel poète, à quel philosophe la Convention avait-elle pardonné? Vergniaud, Danton, Camille Desmoulins, Bailly, Condorcet, Lavoisier, Roucher, Chénier et cent autres avaient éteint dans leur sang les dernières voix. Les supériorités étaient des crimes. On aspirait à la médiocrité pour vivre. « Qu'as-tu fait pour vivre pendant la Convention? » demandait-on à Siéyès. « Je me suis fait petit et je me suis tu! » Toute

la nation aurait pu bientôt en dire autant. Or, une nation obligée de se rapetisser et de se taire pour vivre perd bientôt sa langue avec ses idées.

LXII

Cependant une réaction terrible du sentiment civilisé en Europe contre la France, sa philosophie, sa révolution, ses idées, sa Terreur, sa langue (et c'est encore ici un des funestes services de la Convention), se déclarait chez tous les peuples. Un cri de vengeance contre le terrorisme de la Convention s'élevait de tous les cœurs. Ceux-là mêmes qui avaient adoré nos idées répudiaient nos excès et se repentaient à haute voix d'avoir bien espéré de nos principes. Gœthe, Klopstock, Schiller, en Allemagne; Monti en Italie; Fox et Pitt en Angleterre, retournaient leur éloquence contre nous. Burke surtout écrivait avec le fer rouge de l'invective contre nos barbaries une série de harangues qui rappelaient les philippiques d'un nouveau Cicéron contre les bourreaux d'une autre Rome. La Convention, en quinze mois, avait dépopularisé les deux siècles de la littérature française. On ne

voulait plus ni lire, ni écrire, ni parler la langue des proscripteurs de leur propre génie.

Un phénomène très inattendu sauva la littérature et la langue de cette proscription par le dégoût. Ce phénomène fut l'émigration : cent mille familles françaises, l'élite littéraire de la nation par le rang, le nom, l'élégance, les mœurs, le langage, s'étaient dispersées dans toutes les cours et dans toutes les villes de la Suisse, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, traînant avec elles la haine qu'elles portaient à la révolution et la pitié qui s'attache aux proscrits. Ces colonies de nouveaux *Messéniens,* favoris des cours, hôtes des châteaux, suppliants des villes et des campagnes, semaient et entretenaient partout cette langue proscrite dans les bourreaux, amnistiée et aimée dans les victimes. Ces princes, ces vieillards, ces femmes, ces courtisans, cette jeune noblesse, ces militaires, ces hommes de lettres, ces poètes expatriés, ces jeunes filles qui croissaient en âge et en grâce dans l'exil, pénétraient dans toutes les familles, y payaient l'hospitalité en enseignant la langue et les lettres de leur patrie aux enfants de leurs hôtes, racontaient leurs malheurs, intéressaient à leur ruine et naturalisaient en Europe une France errante et fugitive qui devenait plus chère par les asiles qu'on lui prodiguait. Cette émigration fut pour la littérature de la France quelque chose comme la

captivité de Babylone qui sema le dieu, le livre et la langue des Hébreux jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Cette émigration traînait après elle ses orateurs de l'Assemblée Constituante échappés en petit nombre à la mort, ses poètes, ses publicistes, ses pamphlétaires, ses écrivains, ses journalistes expatriés. Ce fut le moment où se forma entre ces écrivains antirévolutionnaires de l'Europe cette littérature de réaction contre la philosophie française qui entraîna l'esprit humain tout entier dans son contre-courant d'idées et de principes, et qui dure malheureusement encore (autre service funeste de la Convention, qui, comme Carthage, avait rallié des ennemis à la littérature française dans tout l'univers).

Cette littérature émigrée couvait de grands talents connus ou inconnus dans son sein. On y comptait Delille, poète aujourd'hui trop ravalé, mais qui fut en réalité l'Ovide de la France. Comme Ovide, il écrivait alors ses *Tristes* dans le poème de *la Pitié*. Ses vers étaient la complainte redite partout de l'émigration. On y comptait Chateaubriand, encore invisible, mais qui mûrissait son génie dans un grenier de Londres; M. de Talleyrand, puissance d'esprit qui laissait passer l'orage, en Amérique, pour revenir au premier vent maniable dans sa patrie; le comte de Maistre alors en Russie, qui se posait, dans ses

Considérations sur la Révolution française, en confident intime de la Providence, et qui prophétisait à coup sûr la ruine à une Convention qui s'entre-tuait; Mme de Staël à Coppet; Mallet du Pan, écrivain de combat, à Bâle; Rivarol, épigrammatiste éblouissant, à Hambourg; M. de Fontanes à Genève; M. de Bonald, gentilhomme philosophe du Rouergue, menant à pied ses petits-enfants par la main sur les grandes routes de la Hollande, et méditant sa *Législation primitive,* théocratie biblique et absolue inventée en haine et en vengeance de notre terrorisme. Bientôt cette littérature, cette poésie et cette philosophie émigrées s'allièrent par la sympathie du malheur avec tout ce qui avait survécu des lettres en France. Cette littérature prépara par ses doctrines l'avènement d'un Macchabée ou d'un Cromwell, s'il y en avait un dans les armées de la France.

LXIII

Nous n'écrivons pas ici l'histoire de France, nous notons seulement l'influence de la révolution française sur la langue et la littérature françaises. Nous franchissons le Directoire, qui

ne fut qu'une ère de journalisme et de victoires de nos armées au dehors, de débats sans éloquence au dedans. La littérature émigrée avait seule la voix; elle s'essayait à des théories et à des audaces qui tendaient à ramener plus que la monarchie.

Le Consulat et l'Empire ne furent pas des époques littéraires. Des bulletins emphatiques, des ordres du jour d'une brièveté soldatesque, des harangues officielles de M. de Fontanes qui rappelaient les prosternements d'éloquence de Cicéron courtisan devant César, enfin quelques poésies de collège, sans âme, sans virilité dans l'accent, efféminèrent et aplatirent la langue comme le despotisme efféminé les cœurs et aplatit les idées. Toute cette gloire militaire ne produisit que l'écho du canon qui faisait écrouler d'abord l'Europe, puis enfin la France elle-même, pièce à pièce. Mais dix ans de combats, de victoires, de désastres, promenant les armes et le nom de dix armées depuis les extrémités de l'Égypte, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne, jusqu'à Moscou, et ramenant deux fois sur leurs pas le reflux de l'Europe sur Paris, ne sont pas perdus pour la langue et pour la littérature d'un peuple. Bonaparte fut le plus funeste mais le plus grand poète des temps modernes. Il fit du monde une tragédie de dix ans. Il y fit jouer à la France le principal personnage dans tous les

excès et dans tous les désastres de sa gloire. Il n'y avait point d'idée, mais il y avait un mouvement, un intérêt immenses dans son drame. Homme tout oriental comme son île, et nullement homme européen de son siècle, tout son rôle semblait être de déplacer violemment la révolution de son centre, de changer le courant des idées en courant de conquêtes, et de faire une longue diversion à la philosophie et à la liberté pour faire oublier à la France sa mission et à l'Europe sa régénération par la pensée libre.

Il n'a que trop bien accompli ce rôle; il a ajourné l'esprit humain de trois siècles. Mais quel poème il a écrit en trophées et en désastres militaires, de Memphis à Moscou, de Paris à Sainte-Hélène, pour nos descendants! C'est avoir fait quelque chose pour la langue et pour la littérature d'un peuple que d'avoir fait ce peuple non pas le poète, mais le sujet du plus grand drame de l'univers. A ce poème gigantesque il ne manquera que la moralité. Mais Alexandre et César ne cherchaient d'autre moralité que le bruit de leurs pas dans le monde et dans l'histoire. C'était un homme de leur race : il ne faut pas lui demander un but; son but, c'était son nom. Qu'il en jouisse, puisque le monde a plus d'écho que d'intelligence, et confondra toujours le bruit avec la gloire! — Passons! — ou plutôt mourons, car il n'y a plus qu'à désespérer des peuples qui n'ont

d'estime que pour ceux qui les ont le plus méprisés!

C'est encore là un dernier funeste service de la Convention. Toutes les fois que vous donnerez à choisir à une société entre un échafaud ou un trône, elle choisira le trône; et qui osera s'en étonner?

La chute de l'Empire fut tout à coup une renaissance des lettres, de l'éloquence, de la poésie, des tribunes, du journalisme. On manquait d'air dans cette glorieuse caserne. La liberté souffla un nouveau génie français. Ce ne fut pas seulement la restauration des Bourbons, cette dynastie lettrée, ce fut la restauration de l'intelligence.

RACINE — « ATHALIE »

I

Nous avons dit que la littérature était l'expression de la pensée humaine sous toutes ses formes.

Il y a cinq manières principales d'exprimer sa pensée pour la communiquer aux hommes :

La chaire sacrée, qui parle aux hommes, dans les temples, de leurs premiers intérêts : la Divinité et la morale;

La tribune aux harangues, qui parle aux hommes, dans les assemblées publiques, de leurs intérêts temporels de patrie, de liberté, de lois, de formes de gouvernement, d'aristocratie ou de démocratie, de monarchie ou de république, et

qui remue leurs idées ou leurs passions par l'éloquence de discussion, l'éloquence parlementaire;

La place publique, où, dans les temps de tempête, de révolution, de sédition, le magistrat, le tribun, le citoyen monte sur la borne ou sur les marches du premier édifice qu'il rencontre, parle face à face et directement au peuple soulevé, le gourmande, l'attendrit, le persuade, le modère, et fait tomber de ses mains les armes du crime pour lui faire reprendre les armes du patriotisme et des lois. Ce n'est plus là ni l'éloquence sacrée, ni l'éloquence parlementaire, c'est l'éloquence héroïque, l'éloquence d'action qui présente sa poitrine nue à ses auditeurs, et qui offre son sang en gage de ses discours;

Le livre, qui, par l'ingénieux procédé de l'écriture ou de l'impression, reproduit, pour tous et pour tous les temps, la pensée conçue et exprimée par un seul, et qui communique, sans autre intermédiaire qu'une feuille de papier, l'idée, le raisonnement, la passion, l'image, l'harmonie même empreinte sur la page;

Enfin le théâtre, scène artificielle sur laquelle le poète fait monter, aux yeux du peuple, ses personnages, pour les faire agir et parler dans des actions historiques ou imaginaires, imitations des actions tragiques ou comiques de la vie des hommes.

De tous ces modes de communiquer sa pensée

à ses semblables par la parole, c'est le théâtre qui nous paraît le plus indirect, le plus compliqué d'accessoires étrangers à la pensée elle-même, et par conséquent le moins parfait. La pensée cesse, pour ainsi dire, d'être pensée, c'est-à-dire immatérielle, en montant sur le théâtre; elle est obligée de prendre un corps réel et de s'adresser aux sens autant qu'à l'âme. De tous les plaisirs intellectuels, le théâtre devient véritablement ainsi le plus sensuel : voilà pourquoi sans doute il est le plus populaire.

Ce noble plaisir populaire du théâtre est inconnu par sa nature aux époques de barbarie ou même de jeunesse des peuples. Il ne peut naître et se développer qu'en pleine et opulente civilisation.

Les premiers poètes sont des poètes sacrés; les seconds sont des poètes épiques; les troisièmes sont des poètes lyriques; les quatrièmes sont des poètes dramatiques.

La raison en est simple : les peuples, avant leur âge de parfaite civilisation, n'ont ni assez de loisir, ni assez de richesse, ni assez de luxe public pour élever à leurs poètes ces édifices vastes et splendides, ces institutions de plaisir public qu'on appelle des théâtres et des scènes. La multitude elle-même n'est pas assez riche pour se donner à prix d'or, tous les soirs, ces heures délicieuses de rassemblement, d'oisiveté et de repré-

sentations scéniques. Les acteurs ne manquent pas moins aux poètes pour jouer leurs œuvres que les édifices, les décorations et les spectateurs. Comment ces acteurs et ces actrices nécessaires en grand nombre à la représentation de la scène se consacreraient-ils, dès leur enfance, à un art difficile qui ne leur promettrait ni pain, ni gloire, ni compensation à tant d'études? Or, sans acteurs consommés dans leur art, que devient le drame le mieux conçu et le mieux écrit? l'ennui de ceux qu'il a pour objet de charmer par la perfection de la langue, de l'attitude, du geste, de l'action.

Ce n'est qu'après de longs siècles de grossières ébauches théâtrales pareilles à celles de Thespis en Grèce, ou de nos *mystères* en France, que s'élèvent des théâtres permanents dignes de la majesté du trône ou du peuple. Ce n'est qu'alors aussi que se forment ces grands acteurs aussi rares que les grands poètes, qui, comme Roscius, Garrick, Talma, Rachel, Ristori, personnifient, dans un corps et dans une diction modelés sur la nature par l'art, les grandes ou touchantes figures que l'histoire ou l'imagination groupent sur la scène dans des poèmes dialogués pétris de sang et de pleurs. L'imagination recule devant les prodigieuses difficultés qu'un grand acteur ou une grande actrice ont à vaincre pour se transfigurer ainsi à volonté dans le personnage qu'ils sont

chargés de revêtir, depuis la physionomie jusqu'à la passion et à l'accent.

Il faut que non seulement la nature morale, mais encore la nature physique leur obéissent comme la note obéit au musicien sur l'instrument, comme la teinte obéit au peintre sur la palette. Visage, regard, lèvres, fibres sourdes ou éclatantes de la voix, stature, démarche, orteils crispés sur la planche, gesticulation serrée au corps ou s'élevant avec la passion jusqu'au ciel, rougeurs, pâleurs, frissons, frémissements ou convulsions de l'âme communiqués de l'âme à l'épiderme et de l'épiderme de l'acteur à celle d'un auditoire transformé dans le personnage, cris qui déchirent la voûte du théâtre et l'oreille du spectateur pour y faire entrer la foudre de la colère, gémissements qui sortent des entrailles et qui se répercutent par la vérité de l'écho du cœur, sanglots qui font sangloter toute une foule, tout à l'heure impassible ou indifférente, gamme entière des passions parcourue en une heure et qui fait résonner, sous la touche forte ou douce, le clavier sympathique du cœur humain : voilà la puissance de ces hommes et de ces femmes, mais voici aussi leur génie!

De telles puissances et de tels génies artificiels supposent, dans ces acteurs indispensables à la scène, des miracles d'efforts, d'études, d'éducation spéciale à cette profession, des sentiments

fantastiques qui ne se produisent que dans un état très lettré, très oisif et très opulent des nations. Les poètes dramatiques ne sont pas seuls dans leurs œuvres, ils n'existent tout entiers que par leurs acteurs; ils dépendent ainsi du temps où ils vivent, et ne peuvent naître qu'à la consommation des nations policées. Que serait devenu le grand Homère, qui allait récitant lui-même ses poèmes sur les chemins de Chio ou de Samos, s'il avait écrit ses divins ouvrages en scènes et en dialogues, et s'il lui avait fallu trouver des interprètes de ses vers parmi les pasteurs ou les matelots de l'Ionie?

A chaque âge son genre de poésie; mais le plus parfait, sinon le plus émouvant de ces genres, est certainement celui qui n'a pas besoin de tous ces auxiliaires et de tous ces accessoires étrangers à la poésie elle-même et qui ne demande, comme le poète épique ou le poète lyrique, qu'une goutte d'encre au bout d'une plume de roseau.

Cela dit, sans faire ici l'étude du théâtre grec, le plus accompli des théâtres, du théâtre romain, presque nul dans un peuple trop féroce pour goûter les plaisirs purement intellectuels de l'esprit, des théâtres espagnol, anglais, allemand, et enfin du théâtre français, le plus correct et le plus sensé des théâtres modernes dans la plus sensée et dans la plus communicative des lan-

gues, bornons-nous au commentaire de son chef-d'œuvre, *Athalie*.

II

Il faut tuer ici, par un mot dur mais vrai, la vanité de l'homme. Un grand homme n'est pas seulement, comme on dit, fils de ses œuvres : un grand homme est avant tout fils de son siècle, ou plutôt un siècle se fait homme en lui : voilà la vérité.

Jamais ce mot ne fut plus visiblement vérifié que dans Racine et dans les cinq ou six grands poètes ou grands écrivains qui furent avec lui comme la floraison et la fructification de ce beau siècle de Louis XIV. Tout concourait, depuis cent cinquante ans, dans la religion, dans la politique, dans les armes, dans l'éducation publique, dans la direction des lettres et des arts, à élever la France à une de ces époques de civilisation, de gloire, de paix, de loisir et de luxe d'esprit où les nations font halte un instant, comme le soleil à son zénith, pour concentrer tous leurs rayons en un foyer de splendeur active et pour montrer au monde ce que peut être un peuple parvenu à sa dernière perfection de croissance, d'unité et de génie.

La religion et la monarchie, ces deux principes d'autorité absolue, l'un sur les âmes, l'autre sur les esprits, s'étaient embrassées dans une indissoluble étreinte. Elles avaient donné à la France tout ce que peut donner le despotisme : la concentration et la règle de toutes ses forces intellectuelles et matérielles dans un effort universel des intelligences disciplinées sous l'Église et sous le roi. La liberté a autre chose à donner un jour aux peuples, mais on peut défier l'Église et la monarchie de donner plus qu'elles n'avaient donné au siècle de Louis XIV, le génie discipliné par le despotisme.

Voyez comme tout y avait providentiellement concouru! Les guerres de religion, atroces mais saintes, dans les deux partis, avaient remué et exercé jusqu'au fond des âmes le plus fort, le plus noble, le plus divin des héroïsmes humains, l'héroïsme de la conscience, non pas celui qui fait les héros, mais celui qui fait les martyrs. Les caractères s'étaient vigoureusement retrempés dans ce sang et dans ce feu des guerres sacrées.

La fortune et la défection d'Henri IV, ce dupeur de Dieu et des hommes, avaient donné la victoire au parti de l'Église romaine. Ce parti avait persécuté et proscrit les vaincus obstinés. C'était atroce, mais c'était logique. On avait combattu pour l'unité, on devait triompher par elle. Le crime de liberté de pensée n'était plus seulement

un crime contre le ciel, c'était un crime contre l'État. Le roi n'était que la main du pontife, il vengeait l'Église, et l'Église, à son tour, vengeait le prince; car ces deux autorités se confondaient en une. Ce qui échappait à l'Église tombait sous le glaive du roi, et ce qui s'insurgeait dans son cœur contre le roi tombait sous l'excommunication de l'Église. Il ne fallait pas seulement obéir à cette double autorité combinée entre le roi et Dieu, il fallait l'adorer. La servitude était devenue vertu. Ce n'est pas assez; elle était devenue honneur selon le monde.

Un mot historique de Racine dans une de ses lettres à Mme de Maintenon caractérise mieux que mille pages l'excès véritablement impie et cependant consciencieux d'asservissement à la personne divinisée du prince dont on se glorifiait à cette époque : « Dieu m'a fait la grâce, Madame, de ne jamais rougir de l'Évangile ni du Roi dans tout le cours de ma vie. »

Ainsi Dieu et le prince étaient placés au même niveau d'adoration et d'adulation par ces sujets agenouillés devant les deux puissances. Ce mot, qui paraîtrait abject et sacrilège aujourd'hui aux plus vils des courtisans d'un trône, paraissait sublime alors; c'était la dévotion à la tyrannie.

III

Voilà ce qu'avait fait l'esprit du temps pour l'unité de ce peuple. La guerre et la politique n'avaient pas fait moins. Deux grands ministres : l'un, le Machiavel français, Richelieu ; l'autre, le politique italien, Mazarin, maîtres de deux règnes et d'une régence, avaient fait le reste.

L'un, par ses férocités implacables, avait émancipé complètement le trône des restes de la grande féodalité qui résistaient et qui embarrassaient son action souveraine. La faux de Tarquin dans la main de Richelieu, cruel par goût autant au moins que par politique, avait abattu toutes les têtes qui tendaient à se relever à la cour ou dans les provinces. Ce grand niveleur à tout prix avait fait une proscription de Marius pour crime de supériorité. Malheur aux grands, c'était sa maxime. Il ne voulait qu'un seul grand, le roi, et c'était lui qui était le roi sous sa pourpre. Cette Terreur d'en haut avait réussi.

L'autre, Mazarin, le plus doux, le plus temporiseur et le plus habile de tous les politiques qui aient jamais manié les fils compliqués d'une régence de royaume pendant une longue minorité,

avait rejeté loin de lui la hache sanglante de Richelieu son maître. Il avait compris que la nation, intimidée et abattue, n'avait plus besoin que d'être relevée, caressée et séduite par les manèges et par les bienfaits d'une politique de négociation. Il avait commencé son système de séduction par le cœur de la reine, mère de Louis XIV. Cette charmante veuve d'un roi imbécile avait tremblé elle-même sous Richelieu ; elle s'était précipitée avec confiance dans l'esprit et dans le cœur d'un ministre qu'elle ne pouvait plus trahir sans se trahir elle-même.

L'histoire, envenimée par les pamphlets du temps pleins des animosités de la Fronde et des parlements, a défiguré cette reine habile. En réalité, c'était une femme intrépide, une mère accomplie, une amie constante de son ministre jusqu'à la mort, une politique aussi consommée et plus magnanime qu'Élisabeth d'Angleterre. Son seul tort, dans l'histoire, c'est de s'être effacée et tenue dans le demi-jour derrière la pourpre de Mazarin.

Mais cette réserve même était dans son vrai rôle de femme, de reine et de mère. En apparaissant trop, elle aurait assumé sur elle et sur son fils les impopularités dangereuses qui s'attachaient à Mazarin. En se tenant dans l'ombre et dans une habile neutralité, entre le ministre odieux mais nécessaire, et les grands révoltés,

Anne d'Autriche conservait pour les grands périls ce rôle d'intermédiaire irresponsable et de négociatrice couronnée qui rétablissait la paix, et qui sauvait à la fois le jeune roi, la monarchie et le ministre.

C'est un règne mal étudié de l'histoire de France, c'est une histoire écrite par l'opposition de la Fronde et par des factieux en robe du parlement. La véritable reine Blanche de ce grand règne fut Anne d'Autriche.

IV

Richelieu, Anne d'Autriche et Mazarin avaient fait d'avance le règne de Louis XIV. Il n'eut qu'à le saisir et à le conserver. Il fit bien l'un et l'autre ; c'était le prédestiné du despotisme. La nature lui en avait donné à la fois les vices et les vertus : un orgueil de dieu et un commandement de roi.

Mais ce n'était pas tout encore ; il faut un instrument au génie des lettres. Cet instrument, c'est une langue. La langue poétique et la langue oratoire de la France se trouvaient précisément à ce confluent des différents ruisseaux des idiomes où le génie des langues, un moment indécis, s'arrête comme embarrassé de ses richesses, tente diffé-

rentes voies, puis, prenant tout à coup son parti décisif, forme ce grand courant original de la langue nationale, qui entraîne tout en purifiant tout dans son cours.

C'est le moment où l'on dit que les poètes créent les langues. Créer est un mot impropre ; il n'est donné à personne de créer l'idiome d'une nation : c'est le travail et la gloire de tous ; mais il est vrai de dire que c'est le moment où les grands poètes et les grands écrivains façonnent la langue, lui donnent le pli, la forme, la flexibilité, la sonorité, la couleur, et l'approprient aux usages intellectuels auxquels cette langue est prédestinée par cette providence qui assigne leur mission aux peuples. Les peuples donnent le lingot aux poètes, et les poètes frappent de leur empreinte ce lingot : voilà la vérité.

Or tout avait concouru aussi, dans les mœurs et dans les règnes, à enrichir la langue française d'alluvions d'idiomes ou antiques ou modernes, qui la rendaient propre à devenir à son tour monumentale.

L'Église, qui maintenait l'usage du latin, l'avait remplie de latinité. La latinité lui constituait un nerf, une solidité, une brièveté concentrée de construction qui presse les mots, comme Tacite, pour leur faire rendre avec plus d'énergie le sens.

La pompe du grec, réimportée en Italie par Lascaris sous les premiers Médicis, et réimportée

d'Italie en France par Ronsard et ses disciples, lui avait donné l'ampleur, l'image et la grâce refusées par la nature au latin.

L'Italie moderne, qui l'avait inondée, par le midi et par nos guerres de François Ier, de ses poésies, lui avait donné, par Dante et par Pétrarque, par le Tasse et par l'Arioste, la fluidité, l'harmonie et l'abondance, qui sont les caractères du génie italien du moyen-âge. La maison de Médicis, si souvent confondue avec la maison régnante de France sous les Valois, avait régné au Louvre et aux Tuileries autant qu'à Florence par ses artistes et par ses poètes presque naturalisés français.

Enfin, dans ces derniers temps, les liaisons de la dynastie française avec l'Espagne avaient inoculé à la langue de Louis XIII, sous Anne d'Autriche, princesse plus espagnole qu'allemande, le génie héroïque, chevaleresque, maure, plus grand que nature, emphatique, enflé, qui touchait au sublime par sa hauteur et au ridicule par son exagération. Corneille était la contre-épreuve de ce génie espagnol en France. Il nous avait fait une langue de héros, presque de matamores; la langue qui montait avec lui jusqu'aux cieux allait se perdre dans les nuages. Si nous avions eu une série de Corneilles, nous aurions perdu le naturel, et nous nous serions enflés jusqu'à la déclamation. C'était assez d'un.

L'hébreu enfin, elliptique et concassé comme ses rochers du Sinaï, avait été calqué par les orateurs religieux et par Bossuet surtout, et cette langue avait donné au français l'éclair lyrique et l'autorité prophétique qui écrivent en lueurs et qui parlent en foudres.

Quels plus riches matériaux de langue un grand poète éclectique comme Racine pouvait-il trouver sous la main pour construire à sa gloire et à la gloire de la nation le chef-d'œuvre achevé et insurpassable de la langue poétique française, si ce poète surtout savait choisir avec la sûreté de bon sens, la délicatesse de goût et le tact infaillible du caractère français, ce qui convenait le mieux dans ces matériaux étrangers au génie sensé, clair, simple et naturel de la passion ?

C'est cette heureuse coïncidence de bonnes fortunes littéraires qui fit naître Racine, c'est-à-dire la perfection incarnée de la langue poétique en France ! Nous plaignons ceux qui ne sentent pas cette perfection de la langue dans un homme providentiel pour notre littérature. Mais aussi remarquez bien une chose : c'est que tous ceux qui lui reprochent d'être trop exclusivement français sont des critiques, des écrivains ou des poètes, qui sont eux-mêmes trop étrangers dans leurs tendances poétiques et qui touchent, par quelques exagérations de leur génie, à ces vices et à ces excès du grec, du latin, de l'hébreu, de

l'italien et surtout de l'espagnol, que Racine a su, avec un art sévère, corriger et exclure de la langue dans laquelle nous chantons pour nous et pour la postérité de la France.

C'est cette même coïncidence de religion achevée, de mœurs faites, de politique établie, de loisir national conquis par les armes, et de langue créée par le temps, qui fait, comme nous le disions tout à l'heure, qu'un grand siècle se fait homme tout à coup dans un groupe prédestiné de grands hommes.

Ainsi, au moment dont nous parlons, la monarchie s'était faite homme dans Louis XIV, la Bible s'était faite homme dans Bossuet, l'Évangile s'était faite homme dans Fénelon, la comédie s'était faite homme dans Molière, la langue poétique moderne s'était faite homme dans Racine. *Athalie* allait tomber de son génie, comme le fruit mûr tombe à son heure de l'arbre fertilisé par un sol, par une culture et par une saison de choix.

V

Nous ne voulons pas écrire ici la vie de Racine, malgré la corrélation intime qui, pour le regard clairvoyant du philosophe, existe entre le poète

et ses œuvres. Toutefois nous en dirons assez pour faire bien comprendre la naissance et la perfection de l'œuvre d'*Athalie* à nos lecteurs.

Jean Racine était né à la Ferté-Milon, petite ville de l'ancienne province de Valois. Sa famille appartenait à cette vieille bourgeoisie française qui avait la distinction des mœurs de la noblesse sans en avoir les légèretés et les vices. Son père occupait un de ces modestes emplois publics du fisc royal, apanage habituel de ces familles. Son aïeul maternel remplissait un emploi de magistrature. Les deux familles étaient lettrées de profession, religieuses de cœur.

Une circonstance fortuite nourrit cette double disposition aux lettres et à la religion dans la maison. Une tante de l'enfant était religieuse dans cette célèbre maison de Port-Royal, le berceau et le cénacle du jansénisme. Le jansénisme préoccupait gravement alors de la menace d'un schisme l'Église et le gouvernement de Louis XIV. Les jansénistes étaient les stoïciens du christianisme.

Les jésuites, leurs implacables ennemis, étaient beaucoup moins sévères. En hommes aussi politiques que religieux, ils redoutaient l'exagération de foi et de mœurs des jansénistes. Cette exagération de foi et de mœurs aurait fini par révolter la faiblesse humaine et par réduire le christianisme à un petit groupe de chrétiens forcenés qui auraient damné le monde en sauvant quelques

sectaires. Les jésuites appropriaient, avec un art consommé, la religion au temps, au pays, aux usages, aux vices mêmes tolérés du prince et du peuple; ils négociaient, comme des diplomates accrédités à la fois au ciel et sur la terre, entre le Christ et le monde.

Cette profonde habileté de conduite leur avait valu, à la fin, la confiance absolue d'un roi qui avait besoin de foi pour son esprit et de tolérance pour ses faiblesses. Sa conscience était dans leurs mains. Ils la maniaient à leur fantaisie dans leurs intérêts et dans les intérêts de l'Église. Ils lui avaient ordonné de persécuter les religieux et les religieuses de Port-Royal. Louis XIV leur obéissait d'autant plus volontiers qu'un soupçon de révolte contre l'Église était à ses yeux un soupçon d'opposition contre la monarchie, et qu'un levain de républicanisme lui semblait caché dans ces doctrines d'obéissance à Dieu seul, de stoïcisme romain et de mépris de la persécution terrestre.

VI

Ces religieux et ces religieuses de Port-Royal, expulsés pour la première fois de leur solitude,

avaient cherché un refuge dans une sauvage abbaye des forêts de la Ferté-Milon, la Chartreuse de Bourg-Fontaine. Leur mérite et leur sainteté répandaient leur bonne odeur jusque dans les familles pieuses de la Ferté-Milon. On s'attacha à eux pour leur vertu, pour leur science et pour leur persécution.

La famille maternelle du jeune Racine fut particulièrement édifiée de la piété de ces saints et de ces saintes anachorètes. Trois de ses tantes, entraînées par la contagion de l'exemple, entrèrent dans leur ordre religieux, s'y distinguèrent par leur zèle et y persévérèrent jusqu'à la mort. C'est ainsi que le futur poète d'*Athalie* fut imbibé dès sa tendre enfance de ces émanations de foi et de piété chrétienne qui s'évaporèrent un moment au vent du siècle, mais qui se retrouvèrent comme un premier parfum au fond de son cœur quand il repassait les jours de sa jeunesse dans la maturité de ses années.

Après de premières études classiques sévères faites à la Ferté-Milon, sous la direction de son tuteur, le crédit de ses tantes religieuses au monastère de Port-Royal, près Paris, le fit entrer au nombre des disciples de cette savante et sainte maison. La colère du roi s'était encore une fois calmée devant la résignation de ces pieux solitaires. Racine y acheva sous eux ses études d'antiquité et de théologie. A seize ans il vint les

terminer à Paris, au collège d'Harcourt. Un des associés libres de Port-Royal, M. le Maistre, lui prêtait sa chambre à Paris, et le traitait en fils plus qu'en disciple.

La correspondance de ce second père avec le jeune homme pendant les absences de M. le Maistre de Paris, est pleine de ces naïvetés à la fois tendres et austères qui caractérisent ces paternités intellectuelles.

Mandez-moi si mes vieux livres sont bien en ordre sur les tablettes, et si mes onze volumes de saint Chrysostome y sont; voyez-les de temps en temps pour en enlever la poussière. Mettez de l'eau dans les écuelles au-dessus desquelles ils sont rangés, afin que les rats ne puissent les ronger. Suivez bien en tout les conseils de votre sainte tante. La jeunesse doit toujours se laisser conduire et tâcher de ne point s'émanciper. Peut-être que Dieu vous fera revenir à Port-Royal. Tâchez que les événements vous détachent du monde si ennemi de la piété. Adieu, mon cher fils, aimez en moi votre père comme il vous aime. Envoyez-moi aussi mon Tacite in-folio.

VII

Le jeune homme répondait à ces soins pour son avancement dans les lettres au delà de ce que désiraient ses vénérables maîtres. Revenant sans cesse à Port-Royal pendant les vacances du collège

d'Harcourt comme dans un foyer paternel, il s'y livrait avec une ardeur fiévreuse aux trois goûts que la nature et l'éducation avaient développés comme des instincts en lui : le goût de l'histoire, qu'il satisfaisait dans Plutarque; le goût de la poésie, qu'il nourrissait d'Homère et de Virgile, et enfin le goût de la tragédie, cette histoire poétique en drame, dont il puisait les exemples dans les deux tragiques Sophocle et Euripide. Il passait des journées entières enfoncé dans les forêts qui entourent le monastère de Port-Royal, ces volumes à la main. Sa mémoire, aussi heureuse que son imagination était émue, s'imprégnait de ces belles harmonies de la poésie grecque, de cette musique passionnée du cœur humain.

Rien cependant n'indiquait encore en lui, par des explosions trop précoces de génie, une de ces natures qui font violence au temps et qui jaillissent d'elles-mêmes en éclairs de talent, révélateurs de hautes destinées. C'était un fruit de la culture plus encore que de la nature, un de ces esprits bien constitués, mais nullement prodigues, qui ont besoin d'exemples pour imiter, et qui empruntent leur sève à toute l'antiquité pour grandir à la proportion des chefs-d'œuvre antiques. Les premiers vers qu'il composa, à l'imitation des lyriques grecs et latins, sur la solitude des forêts, sur les charmes de la nature, sur la paix religieuse du monastère de Port-Royal, sur

les hymnes traduites du Bréviaire, et enfin son ode sur le mariage du roi, intitulée la *Nymphe de la Seine,* sont des exercices très ordinaires d'un novice de l'art et des imitations très pâles des odes de David ou de Pindare. L'oreille a déjà son harmonie; la conception n'a pas sa force, l'image n'a pas sa nouveauté, son relief et son coloris. Ce sont des balbutiements d'un disciple qui n'aura pas de longtemps l'accent de ses maîtres. L'étude attentive de ces premières poésies révèle le Racine futur tout entier : un fils de l'antiquité, non un fils de son siècle; un homme de renaissance, non de création; original plus tard, mais original seulement par la perfection.

Voilà ce qui a donné tant de prise contre cette gloire, dans ces derniers temps, à ses dénigreurs. Oui, son originalité la plus rare de toutes ne fut pas d'être neuf, elle fut d'être parfait. Mais le chef-d'œuvre en tout genre n'est-il pas la plus merveilleuse des nouveautés, la nouveauté éternelle et suprême du beau, celle de Phidias, celle de Raphaël, celle de Racine? Passons.

VIII

Le roi et la cour avaient goûté son ode de poète lauréat, la *Nymphe de la Seine.* Les soli-

taires de Port-Royal furent plus alarmés que flattés de ce succès de leur élève. Ils avaient la faiblesse, ainsi qu'on le voit dans les *Pensées* de Pascal, de mépriser la poésie, sans doute comme une volupté de l'esprit qui avait trop d'attrait pour être innocente. Ils se hâtèrent d'éloigner le jeune Racine de la scène de ses premiers succès, de peur qu'il ne prît goût à ces vaines gloires, et de l'envoyer chez un de ses oncles, chanoine à Uzès, nommé le Père Sionin. Cet oncle, chanoine et grand vicaire d'Uzès, possédait de riches bénéfices et se proposait d'en résigner un à son neveu aussitôt que ce neveu serait entré dans l'Église.

Racine se prêta pendant quelque temps, en apparence, à l'étude de la théologie; mais sa nature mondaine, légère et passionnée, répugnait invinciblement à l'austérité de la vie sacerdotale. Il prit en aversion l'habit noir que son oncle lui faisait porter, les mœurs claustrales et la ville même d'Uzès. Il se renferma dans la solitude de ses pensées et de ses poètes grecs, et il ébaucha, à l'insu de son oncle, la tragédie de la *Thébaïde* ou des *Frères ennemis;* il méditait de la donner au théâtre à son retour à Paris. Les obstacles qu'il trouva dans le clergé d'Uzès et le refus d'un petit bénéfice ecclésiastique résigné en sa faveur par son oncle l'aigrirent de plus en plus contre l'Église et précipitèrent son retour à Paris.

C'était le moment de la gloire et de la faveur

de Molière, génie jusque-là inconnu et avili par la mauvaise fortune. Racine se fit recommander à lui. Molière, incapable de jalousie et capable de toutes les bontés du cœur, le recommanda et l'introduisit à la cour. Une ode médiocre, intitulée *la Renommée aux Muses,* lui valut des louanges de la bouche du roi et une gratification de sa main. L'adulation dans cette cour était plus vite reconnue et plus libéralement récompensée que le talent. Boileau, à qui Molière porta l'ode de son jeune protégé, l'estima assez pour y faire de sa main des corrections. Racine devint, par Molière, le disciple favori et l'ami de Boileau. La Fontaine, esprit naïf, gracieux, *discinctus,* pour nous servir de l'expression latine qui rend seule le débraillement de ce caractère, faisait déjà partie, souvent inaperçue, toujours muette, de cette société de grands esprits.

Leur crédit et surtout l'intervention amicale de Molière, directeur de théâtre, obtinrent la représentation de la *Thébaïde* ou des *Frères ennemis.* Cette tragédie, toute composée de lambeaux mal cousus d'Eschyle, d'Euripide et de Sénèque, qui avaient traité avant Racine le même sujet, ne fut excusée qu'à cause des beaux vers et de la jeunesse du poète. On y sent la tension pénible d'un talent naissant qui veut s'élever, malgré la nature, à la concision héroïque et à l'enflure espagnole de Corneille. Mais c'était un enfant roidissant ses

faibles muscles pour rappeler l'Hercule du théâtre. Le nom de Racine se répandit par ce premier essai : cependant rien n'indiquait encore qu'un rival était né au poète vieilli du *Cid*.

IX

L'année suivante, 1665, Racine donna au théâtre la tragédie d'*Alexandre le Grand,* tirée de Quinte-Curce et imitée de Corneille et du roman chevaleresque de Mlle de Scudéri. L'élégance de la versification et les allusions adulatrices à Louis XIV, héros toujours réel de ces pièces héroïques, donnèrent à l'ouvrage un succès qu'il était loin de mériter par lui-même.

Tout le génie grec et tragique de Racine n'éclata dans sa plénitude que dans *Andromaque*. Le poète français y égale, comme poète épique, Homère et Virgile, chantres des mêmes catastrophes. Dans *Britannicus,* qu'il donna en 1669, il rivalisa de génie historique avec Tacite : il ne rivalisa plus de poésie qu'avec lui-même. *Bérénice,* qui suivit *Britannicus,* n'est qu'une élégie héroïque pleine d'allusions aux amours du roi. Le poète cesse d'être tragique à force d'efféminer l'amour et le langage d'un héros. *Bajazet* offre des beautés

supérieures, mais corrompues par la ridicule application des mœurs galantes d'une cour française aux mœurs des Ottomans. *Mithridate, Iphigénie, Phèdre* enfin, son chef-d'œuvre profane, élevèrent le nom du poète au zénith de sa gloire : *Phèdre,* la plus immortelle de ces œuvres, où ce génie éclectique et appropriateur, en empruntant à ses émules de l'antiquité grecque et latine, a égalé et surpassé ses modèles.

Mais reprenons notre récit, puisque ce sont les circonstances de sa vie qui furent l'occasion de ses dernières et de ses meilleures œuvres.

X

Racine, il faut le dire, puisque c'est la vérité de son caractère, n'avait ni la bienveillance cordiale et sans envie de Molière, ni le mâle désintéressement de soi-même de Corneille, ni la simplicité puérile et nonchalante de La Fontaine, ni même l'âpre et loyale probité d'esprit de Boileau son ami.

Le vieux Corneille, à qui il avait demandé des conseils en lui soumettant la tragédie d'*Alexandre,* lui avait répondu ce que nous lui aurions répondu

nous-même aujourd'hui que nous jugeons de sang-froid et à distance la nature de son génie : « qu'il avait un admirable talent de poète épique, mais qu'il ne lui trouvait pas le nerf vibrant et concentré de la tragédie. »

Cette réponse, faite de bonne foi par un maître souverain de l'art à un jeune homme, avait irrité et comme défié Racine. Il avait eu le tort de vouloir éclipser, en l'imitant dans les mêmes sujets, le grand Corneille. Il avait ravalé l'émulation à une inconvenante rivalité. Il n'avait pas assez respecté la majesté du génie au repos ni la sainteté de la vieillesse; il avait oublié qu'il vieillirait lui-même un jour, et que la pire des insultes est de comparer sa force naissante à la faiblesse d'un homme hors de combat.

Corneille cependant avait raison, selon nous; et en assignant au jeune Racine le rôle de poète épique, il ne lui assignait certes pas une gloire inférieure à la sienne, car on lit et relit avec délices le poème; et la lecture des tragédies, dépourvues des fantasmagories de la scène, est une lecture difficile, ingrate, tronquée, souvent fastidieuse.

Il y a à cela trois causes qui sont dans la nature même du drame ou de la tragédie.

La première de ces causes, c'est la brièveté nécessaire de la tragédie ou du drame, qui, devant être récité avec un grand appareil de décoration

et une grande lenteur de déclamation devant le peuple rassemblé pendant une soirée, ne comporte pas la vaste étendue et l'ampleur indéfinie du poème épique. C'est de la poésie en abrégé pressée par l'heure et par l'impatience d'une foule.

La seconde de ces causes, c'est que le poète tragique est privé, par la nature même de son sujet et par le dialogue pressé qu'il établit entre ses personnages, de toute la partie descriptive de la poésie, c'est-à-dire d'un des plus grands charmes du poème. Le poète tragique est comme le sculpteur en bronze ou en marbre : il ne montre que des statues ou des groupes en action. Le paysage, le lieu, le ciel, les réflexions, les peintures n'existent pas et ne peuvent pas exister pour lui; ses tableaux ne peuvent avoir ni horizon, ni premier plan; le spectacle de la nature et les analogies de cette nature avec l'homme lui sont à peu près interdits. Lacune immense dans son œuvre! Que feraient Homère, Virgile, le Tasse, le Dante, Milton, Camoëns, si vous leur retranchiez leurs descriptions et leur paysage?

Enfin la troisième de ces causes, c'est que le poète dramatique ou tragique ne peut, par la concentration forcée de son drame, saisir ses héros ou ses personnages que dans un accès de passion extrême de leur vie ou de leur destinée, au point culminant de leurs sentiments, au mo-

ment où leur âme éclate ou se déchire en larmes, en cris ou en sang, sous la main de la pitié ou de la terreur.

Qu'en résulte-t-il ? C'est que le poète tragique est conduit à ne peindre que des péripéties ou des convulsions suprêmes de l'âme de ses personnages, et que tous les sentiments doux, habituels, modérés du cœur humain, sont retranchés forcément de sa poésie. Or les sentiments doux, habituels, modérés, heureux, de l'âme humaine, sont cependant des notes délicieuses de la poésie, cette musique de l'âme. Elles sont interdites au poète tragique : il ne prend l'homme qu'en flagrant délit de passions brûlantes, et il n'en montre que les muscles torturés par la douleur comme ceux du Laocoon.

Peut-on dire qu'avec ces trois causes d'infériorité relative dans le cadre même de son œuvre, le poète épique, qui peint et qui chante la nature entière et l'homme tout entier, n'est pas supérieur, non pas en génie, mais en genre et en charme, au poète de théâtre ?

Racine avait donc tort d'être humilié du mot de Corneille. Corneille lui assignait en réalité la meilleure part du génie.

XI

Sa conduite avec Molière, son premier protecteur, son introducteur à la cour, son introducteur au théâtre, ne fut pas plus exempte d'excès d'amour-propre, de personnalité et même d'ingratitude. C'était Molière qui avait fait représenter les premières tragédies de son ami sur son propre théâtre, en répondant, pour ainsi dire, au public, de la chute ou du succès de ces tragédies. C'était là un de ces services qui lient pour jamais un poète reconnaissant à son protecteur.

Molière avait le droit d'espérer que la gloire de son protégé deviendrait la fortune de sa scène. Cependant Racine, n'ayant pas été satisfait dans sa vanité de la manière dont les comédiens de Molière jouaient son *Alexandre,* retira brusquement sa tragédie de ce théâtre. Il la porta au théâtre rival de l'hôtel de Bourgogne, et ce qu'il y eut de plus cruel pour le pauvre Molière dans ce procédé, c'est que Racine lui enleva, en même temps que sa pièce, la meilleure de ses actrices. Elle passa, avec la tragédie, du théâtre de Molière au théâtre de Bourgogne, enlevant ainsi à Molière la curiosité d'une pièce nouvelle et la popularité d'une comédienne accomplie.

L'amitié entre Molière et Racine fut à jamais rompue par cette défection. Molière, qui était incapable de vengeance, était capable d'une profonde affliction et d'un amer souvenir. Il ne parla plus de Racine qu'avec peine, en louant toujours son génie, mais en se taisant sur son cœur. La blessure ne pouvait plus se fermer. Ces deux hommes laissèrent la froideur de la faute et du souvenir s'établir entre leurs âmes.

XII

Une faute de cœur plus grave et plus éclatante encore, à la même époque, signala tristement l'excès de personnalité et la facilité d'oubli des services reçus dans le cœur du poète devenu le favori de la cour et de la scène. On a vu que Port-Royal avait été le foyer presque paternel et, pour ainsi dire, le berceau de l'âme et du génie de Racine.

Les vénérables religieux de cette maison considéraient le théâtre, qui remue les passions, comme une institution entièrement opposée au christianisme, qui les corrige ou les supprime. Ils s'affligèrent de voir le jeune Racine, leur élève bien-aimé, prêter son talent de poète au théâtre.

Nicole, après Pascal, le plus rude écrivain moraliste de cette école, avait écrit dans une de ses polémiques, « qu'un faiseur de romans ou un poète de théâtre étoit un empoisonneur public, non du corps, mais des âmes; » il avait ajouté « qu'un tel poète devoit s'accuser de la mort d'une multitude d'âmes qu'il avoit perdues ou qu'il avoit pu perdre par ses vers. »

Une lettre sévère et touchante que la tante de Racine, religieuse à Port-Royal, écrivit à son neveu dans le même temps, fit croire à Racine que la réprobation générale de Nicole s'adressait surtout à lui. Rien n'était plus faux; Nicole s'adressait au poète Saint-Sorlin, espèce de fou qui se donnait pour prophète.

La lettre de la tante au neveu mérite d'être citée ici.

Ayant appris que vous aviez dessein de faire ici un voyage, j'avais demandé permission à notre mère de vous voir, parce que quelques personnes nous avaient assurées que vous étiez dans la pensée de songer sérieusement à vous; et j'aurais été bien aise de l'apprendre par vous-même, afin de vous témoigner la joie que j'aurais s'il plaisait à Dieu de vous toucher; mais j'ai appris depuis peu de jours une nouvelle qui m'a touchée sensiblement. Je vous écris dans l'amertume de mon cœur et en versant des larmes, que je voudrais pouvoir répandre en assez grande abondance devant Dieu pour obtenir de lui votre salut, qui est la chose du monde que je souhaite avec le plus d'ardeur. J'ai donc appris avec douleur que vous fréquentiez plus que jamais des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison, puisqu'on leur interdit l'entrée de

l'Église et la communion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnaissent. Jugez donc, mon cher neveu, dans quel état je puis être, puisque vous n'ignorez pas la tendresse que j'ai toujours eue pour vous, et que je n'ai jamais rien désiré, sinon que vous fussiez tout à Dieu dans quelque emploi honnête. Je vous conjure donc, mon cher neveu, d'avoir pitié de votre âme, et de rentrer dans votre cœur pour y considérer sérieusement dans quel abîme vous vous êtes jeté. Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai; mais si vous êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui vous déshonore devant Dieu et devant les hommes, vous ne devez pas penser à nous venir voir; car vous savez bien que je ne pourrais pas vous parler, vous sachant dans un état si déplorable et si contraire au christianisme. Cependant je ne cesserai point de prier Dieu qu'il vous fasse miséricorde, et à moi en vous la faisant, puisque votre salut m'est si cher.

Racine, pour toute réponse à ses torts de piété et de tendresse envers ses anciens maîtres, leur adressa deux lettres imprimées où la réfutation très aigre de leur doctrine était assaisonnée par les plus odieuses incriminations contre leur prétendue vanité de corps.

Il est aisé de connaître, dit-il à la fin d'une de ces diatribes, par le soin qu'ils ont pris d'immortaliser ces réponses, qu'ils y avaient plus de part qu'ils ne disaient. A la vérité, ce n'est pas leur coutume de laisser rien imprimer pour eux qu'ils n'y mettent quelque chose du leur. Ils portent aux docteurs les approbations toutes dressées. Les avis de l'imprimeur sont ordinairement des éloges qu'ils se donnent à eux-mêmes; et l'on scellerait à la chancellerie des privilèges fort éloquents, si leurs livres s'imprimaient avec privilège.

Ces outrages à ses seconds pères étaient d'au-

tant plus impardonnables que ces solitaires étaient en ce moment en suspicion et en persécution devant la cour, et que l'injure littéraire pouvait se transformer contre eux en sévices du gouvernement. Pascal indigné prit la plume des *Provinciales* pour répondre; on étouffa la querelle, heureusement pour Racine. Pascal, l'hercule de la polémique, aurait écrasé le poète aussi téméraire qu'ingrat dans son injure. L'immortalité de la vengeance aurait immortalisé l'agression.

La facilité du poète à oublier les amitiés et les services quand sa gloire ou quand sa fortune étaient en jeu n'éclata pas moins envers Mme de Montespan. Il avait été le courtisan sans scrupule de cette favorite tant qu'elle avait régné dans le cœur du roi; il la sacrifia, comme nous l'allons voir, à Mme de Maintenon, quand cette austère favorite se fut insinuée entre sa maîtresse et Dieu dans la faveur de Louis XIV. Il était temps que la religion de son enfance, qui n'était qu'assoupie sous les vanités et sous les voluptés de la vie mondaine du grand poète, se réveillât dans son âme, et qu'elle vînt lui imposer ses règles sévères de probité d'esprit et d'abnégation de vaine gloire qu'il ne trouvait pas assez dans son caractère. Mais Racine était déjà tellement corrompu par l'esprit des cours, qu'il fallut que cette religion se confondît avec la faveur du monarque pour

reprendre sur lui le double empire de la cour et de la foi.

Ce fut l'époque de sa conversion; elle fut opportune pour sa faveur auprès du roi, mais elle fut sincère devant Dieu et efficace pour la réforme de ses mœurs. Ses torts lui apparurent au jour de la conscience : il rougit de son ingratitude envers ses maîtres de Port-Royal; il se condamna lui-même plus sévèrement peut-être qu'ils ne l'auraient condamné; il se repentit d'avoir employé au plaisir profane du public et à la conquête d'une gloire périssable les admirables talents qu'il avait reçus de la nature et des lettres. Il fit à Dieu et à ses maîtres la promesse de ne plus écrire pour le théâtre; il répudia ses amours; il se maria à une femme vertueuse et sainte qui ne connut jamais de lui que l'époux et le père, et qui ne lut pas même ses chefs-d'œuvre de poète. Il éleva dans l'ombre et dans la piété une famille chrétienne à laquelle il ne songea à laisser pour héritage que sa religion pour toute gloire.

Sa femme, fille d'un trésorier des finances d'Amiens, s'appelait Catherine de Romanet; elle avait apporté en dot une fortune modeste, à peu près égale à celle de son mari. Les bienfaits du roi, qui se renouvelaient sous la forme de gratification littéraire à chacune de ses pièces, et qui se convertirent bientôt après en une pension de deux mille livres, somme considérable pour le temps,

donnaient une grande aisance à la famille. « Il est juste, écrivait-il à cette époque, que l'auteur laborieux tire de son travail une rémunération légitime. »

Le roi ajouta à cette aisance des gratifications annuelles s'élevant de cinq cents jusqu'à mille louis pendant huit ans et plus, une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre avec une nouvelle pension de quatre mille livres, et enfin la charge à la fois politique et littéraire d'historiographe de son règne et de ses campagnes, avec Boileau, son collègue et son ami. Les émoluments de cette charge étaient proportionnés aux dépenses que les deux historiographes avaient à faire pour suivre le roi aux armées. Louis XIV payait largement ses plaisirs et sa gloire. Versailles et l'immortalité de son nom, ses monuments et sa renommée ne lui paraissaient jamais trop chers; il voulait, comme Alexandre, des témoins des exploits de son règne, et il choisissait ses témoins parmi les poètes, ces échos éternels du temps.

La vie de Racine, depuis cette faveur ainsi consolidée par ses charges, ne fut plus celle d'un poète, mais celle d'un saint dans sa maison et d'un courtisan accompli à la cour. De toutes ses faiblesses passées, il ne lui en restait qu'une, l'adulation aux vertus et jusqu'aux caprices du roi. C'est de cette faiblesse qu'il vivait et qu'il

devait mourir. Mais cette faiblesse était alors si générale et si consacrée qu'elle se confondait presque avec une vertu.

XIII

Cependant ses maîtres sévères de Port-Royal, avec lesquels il s'était réconcilié, et dont il goûtait, plus que le roi ne l'aurait voulu, les doctrines, résistaient seuls à cette contagion servile du temps; ils conservaient la sainte indépendance de leur rigorisme au milieu de la prostration de l'Église et du siècle. Racine, entraîné vers eux par son estime, retenu à la cour par le prestige du roi et par les caresses de Mme de Maintenon, flottait dans une pénible ambiguïté entre les exigences de sa conscience janséniste et les complaisances de situation qu'il devait au roi.

Il était tout occupé alors, avec Boileau, d'exercer sa plume au style historique, pour élever au règne le monument qu'on attendait de lui. Il y réussit mal; la poésie lui avait gâté la main pour la prose : trop préoccupé de la forme du rhythme et de l'harmonie des périodes, il manquait de nerf et de pensée pour consolider sa phrase historique. Dans ses fragments d'histoire comme dans ses

lettres, on ne retrouve, selon moi, rien du génie de l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie;* quand il n'y avait plus ni passion, ni pompe, ni harmonie de théâtre sous sa plume, tout s'évaporait, et tout se glaçait sur sa page. Entre Euripide et Tacite, il n'y avait qu'un abîme de médiocrité élégante; on en peut dire autant de Boileau.

Pendant que ces deux poètes réunissaient leurs forces pour écrire, à la gloire du roi, ces pages couvertes d'or, Saint-Simon, seul, gravait dans l'ombre l'histoire. L'histoire et la poésie sont deux talents bien rarement réunis. Tacite, parmi les historiens, aurait pu être poète; Dante, parmi les poètes, aurait pu être historien; cela ne fut donné ni à Boileau ni à Racine. Ils ne furent qu'historiographes, c'est-à-dire les annotateurs d'un règne, prenant des notes pour la postérité. Mais la postérité ne les lit pas.

XIV

Racine ne se montra pas, dans ses essais de discours, plus égal à la haute éloquence qu'à la grande histoire. Le discours qu'il prononça à l'époque de sa réception à l'Académie française ne fut qu'une harangue vulgaire et mal balbutiée.

Celui qu'il prononça après la mort de Corneille, son rival, ne fut pas digne de ce deuil, mené par l'émule d'Euripide devant la tombe de l'émule de Sophocle. Quelle plus magnifique occasion d'éloquence, cependant, que l'apothéose de Corneille dans la bouche de l'auteur d'*Athalie!* Mais le souffle de l'éloquence, qui vient du caractère et du cœur, ne soulevait pas aussi énergiquement cette poitrine que le souffle poétique qui vient de l'imagination. D'ailleurs, excepté l'éloquence de la chaire qui éblouissait alors les temples dans la parole et dans la personne de Bossuet, l'éloquence civique et littéraire n'était pas née alors en France; elle ne devait naître qu'avec la liberté.

Le roi alors se faisait lire ces morceaux d'histoire de son règne à Versailles, dans la chambre de Mme de Montespan, sa favorite en titre, bien que son cœur appartînt déjà à Mme de Maintenon. Ce fut à une de ces lectures que Racine et Boileau s'aperçurent, pour la première fois, du déclin de l'une et de l'ascendant de l'autre. Racine le fils, sur le récit de son père, raconte ainsi cette révolution de palais, qui devait donner tant de gloire et tant d'amertume ensuite à son père :

Ces lectures se faisaient chez Mme de Montespan. Tous deux avaient leur entrée chez elle aux heures que le roi y venait jouer, et Mme de Maintenon était ordinairement présente à la lecture. Elle avait, au rapport de Boileau, plus de goût pour mon père que pour lui, et Mme de Montespan

avait, au contraire, plus de goût pour Boileau que pour mon père ; mais ils faisaient toujours ensemble leur cour, sans aucune jalousie entre eux. Lorsque le roi arrivait chez Mme de Montespan, ils lui lisaient quelque chose de son histoire ; ensuite le jeu commençait, et lorsqu'il échappait à Mme de Montespan, pendant le jeu, des paroles un peu aigres, ils remarquèrent, quoique fort peu clairvoyants, que le roi, sans lui répondre, regardait en souriant Mme de Maintenon, qui était assise vis-à-vis de lui sur un tabouret, et qui, enfin, disparut tout à coup de ces assemblées. Ils la rencontrèrent dans la galerie, et lui demandèrent pourquoi elle ne venait plus écouter la lecture. Elle leur répondit fort froidement : « Je ne suis plus admise à ces mystères. » Comme ils lui trouvaient beaucoup d'esprit, ils en furent mortifiés et étonnés. Leur étonnement fut bien plus grand lorsque le roi, obligé de garder le lit, les fit appeler, avec ordre d'apporter ce qu'ils avaient écrit de nouveau sur son histoire, et qu'ils virent, en entrant, Mme de Maintenon assise dans un fauteuil près du chevet du roi, s'entretenant familièrement avec Sa Majesté. Ils allaient commencer leur lecture, lorsque Mme de Montespan, qui n'était point attendue, entra, et, après quelques compliments au roi, en fit de si longs à Mme de Maintenon, que, pour les interrompre, le roi lui dit de s'asseoir, « n'étant pas juste, ajouta-t-il, qu'on lise sans vous un ouvrage que vous avez vous-même commandé. » Son premier mouvement fut de prendre une bougie pour éclairer le lecteur ; elle fit ensuite réflexion qu'il était plus convenable de s'asseoir et de faire tous ses efforts pour paraître attentive à la lecture. Depuis ce jour le crédit de Mme de Maintenon alla en augmentant d'une manière si visible que les deux historiens lui firent leur cour, autant qu'ils la savaient faire.

Mon père, dont elle goûtait la conversation, était beaucoup mieux reçu que son ami, qu'il menait toujours avec lui. Ils s'entretenaient un jour avec elle de la poésie ; et Boileau, déclamant contre le goût de la poésie burlesque, qui avait régné autrefois, dit dans sa colère : « Heureusement ce misérable goût est passé, et on ne lit plus Scarron, même dans les provinces. » Son ami chercha promptement un autre sujet de

conversation, et lui dit, quand il fut seul avec lui : « Pourquoi parlez-vous devant elle de Scarron? Ignorez-vous l'intérêt qu'elle y prend? — Hélas ! non, reprit-il; mais c'est toujours la première chose que j'oublie quand je la vois! »

Malgré la remontrance de son ami, il eut encore la même distraction au lever du roi. On parlait de la mort du comédien Poisson : « C'est une perte, dit le roi, il était bon comédien... — Oui, reprit Boileau, pour faire un Don Japhet : il ne brillait que dans ces misérables pièces de Scarron! » Mon père lui fit signe de se taire, et lui dit en particulier : « Je ne puis donc paraître avec vous à la cour, si vous êtes toujours si imprudent. — J'en suis honteux, lui répondit Boileau; mais quel est l'homme à qui il n'échappe aucune sottise? »

Racine n'avait pas, comme on le voit, la rudesse étourdie ou la franchise désintéressée de Boileau. Il lui fallait la faveur ou la mort. Une suprême occasion de consolider cette faveur et de river sa fortune dans le cœur même de la nouvelle favorite ne tarda pas à se présenter. Il fait ainsi lui-même, dans un de ses conseils à son fils, l'éloge de son aptitude au rôle de courtisan. On y sent l'homme achevé du monde plus que le poète; il voulait dégoûter son fils des vers :

Ne croyez pas que ce soient mes vers qui m'attirent toutes ces caresses. Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne le regarde. On ne l'aime que dans la bouche de ses acteurs; au lieu que, sans fatiguer les gens du monde du récit de mes ouvrages, dont je ne leur parle jamais, je me contente de leur tenir des propos amusants et de les entretenir de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. Ainsi, quand vous

voyez M. le duc passer souvent des heures entières avec moi, vous seriez étonné, si vous étiez présent, de voir que souvent il en sort sans que j'aie dit quatre paroles : mais peu à peu je le mets en humeur de causer, et il sort de chez moi encore plus satisfait de lui que de moi.

Mme de Maintenon avait triomphé de sa rivale; Mme de Montespan était reléguée loin de la cour, dans un de ces splendides oublis qui sont le supplice des favorites-mères. La religion avait triomphé avec Mme de Maintenon. Un mariage secret mit en repos la conscience agitée du roi. Ce mariage suffisait à Louis XIV pour calmer ses scrupules, mais il ne suffisait pas à la pieuse ambition de la nouvelle favorite pour élever son rang au niveau du miracle de ses rêves; elle aspirait à conquérir dans l'esprit de la cour, du clergé, de la noblesse française, des titres de considération et de reconnaissance capables de justifier son élévation jusqu'au trône.

Dans cette vue, elle faisait régner par elle l'Église et l'aristocratie à Versailles; pour flatter ces deux esprits de corps, elle avait fondé à Saint-Cyr, dans le voisinage de ce palais, une maison royale d'éducation gratuite pour les filles de la haute noblesse militaire, déshéritées de la fortune. Saint-Cyr était un splendide noviciat de futures mères de familles nobles qui devaient perpétuer, par les exemples et les enseignements domestiques, le zèle envers la religion de l'État,

le dévouement au roi, et la reconnaissance envers la nouvelle Esther de ce nouvel Assuérus. La cour était à cette époque très lettrée, et la plupart de ces jeunes personnes étant destinées, par leur naissance ou par leur mariage, à vivre à la cour, les lettres saintes et profanes, les arts d'agrément, et principalement la déclamation théâtrale des plus beaux vers de la langue, entraient dans ce plan d'éducation.

Mais il entrait de plus dans les vues personnelles de Mme de Maintenon d'attacher le roi à cet établissement royal par l'innocent plaisir que lui procureraient les exercices presque publics de ces jeunes et belles novices. Louis XIV, sevré, par la piété que Mme de Maintenon nourrissait en lui, des amours et des fêtes mondaines de sa jeunesse, était très susceptible d'ennui, comme les âmes vides. Il fallait compenser pour lui les pompes et les plaisirs de ses belles années par les pompes saintes et par des plaisirs sacrés qui lui fissent retrouver dans la religion quelque chose des sensualités profanes retranchées de sa vie.

Mme de Maintenon imagina donc de transporter le théâtre à Saint-Cyr, de faire de ses belles élèves des actrices naïves de ces représentations théâtrales, et d'illustrer ces représentations de Saint-Cyr par la présence de la cour et par le génie emprunté aux plus grands poètes de son siècle. La représentation d'*Andromaque* de Racine,

donnée sur le théâtre de Saint-Cyr, ne tarda pas à démontrer le contraste fâcheux et presque corrupteur entre l'innocence de ces jeunes actrices et les rôles d'amour et de passion qui juraient avec leur pureté et avec leur âge. On y renonça par respect pour leur pudeur; mais Mme de Maintenon, qui ne renonçait pas à son plan d'amuser le roi, supplia Racine de composer exprès pour Saint-Cyr quelques-uns de ces chefs-d'œuvre irréprochables où la sévérité de son génie n'éclaterait que dans l'expression de passions pures et de sentiments pieux adaptés à l'âge, au lieu et à la sainteté de ces jeunes âmes.

Il ne fallait rien moins que ce désir du roi et de Mme de Maintenon pour faire rompre au grand poète un silence qu'il gardait depuis dix ans par scrupule de conscience, et pour rallumer en lui cette flamme du génie qui n'était point morte, mais qui dormait sous les cendres de sa pénitence. L'occasion était unique; Racine pouvait enfin consacrer à la religion un talent qu'elle lui avait commandé d'étouffer avant l'âge, et sanctifier sa gloire en ne se glorifiant que pour Dieu. Aussi il n'hésita pas; son inspiration, si longtemps réprimée, lui révéla des chefs-d'œuvre. Tout se réunissait pour l'élever cette fois au-dessus de lui-même : la nature, qui se révoltait souvent en lui contre cette abstention de la scène; son talent, qui avait mûri et qui ne demandait qu'à porter

des fruits plus consommés dans la maturité de ses années ; la passion de complaire au roi, qui était sa dernière et sa plus grande faiblesse ; le désir de mériter la faveur de Mme de Maintenon, dont il estimait l'esprit et dont il vénérait la piété ; sa fortume à consolider à la cour par des triomphes poétiques qui retentiraient plus loin que Saint-Cyr ; enfin la satisfaction de conscience qu'il éprouvait à mettre son génie dans sa foi, sa foi dans son génie, et à faire son salut pour le ciel en faisant sa grandeur pour ce monde : tous ces motifs combinés tendaient son âme jusqu'à l'exaltation et concentraient toutes ses facultés déjà si puissantes en un de ces efforts suprêmes qui produisent les miracles de la volonté et du génie.

Ce furent là les inspirations de Racine ; le monde seul ne lui en aurait pas donné de pareilles. Aussi ce n'était plus une œuvre mondaine, c'était une œuvre divine qu'il roulait dans sa pensée.

XV

Il n'hésita pas davantage sur la source dans laquelle il allait puiser ses sujets de tragédie. La

religion à illustrer était son but; c'est dans la religion qu'il devait chercher son texte. Il ferma l'histoire profane, Sophocle, Euripide, Sénèque, tout ce monde fabuleux, olympien, païen, dans lequel il avait jusque-là paganisé son génie; il ouvrit les livres sacrés pleins d'un autre ciel, d'une autre histoire, d'un autre style; il ne souffla pas, pour les rallumer, sur les charbons éteints du trépied et du lyrisme grecs, mais il prit hardiment les charbons vivants dans le foyer du tabernacle juif et chrétien pour en réchauffer son âme; il s'inspira de ce qu'il croyait, et non de ce qu'il imaginait ou de ce qu'il imitait.

De ce moment il devint un autre homme. Imitateur jusque-là tant qu'il avait été païen, du jour où il fut biblique et chrétien il fut original. C'est qu'un peuple ne prend jamais son originalité que dans sa foi.

L'originalité littéraire de l'Europe moderne, c'est la Bible et le christianisme. Le hasard découvrit ce mystère à Racine; il avait été jusque-là Sophocle, Euripide, Sénèque; mais de ce jour-là il fut Racine. Ce sont ses imitations qui l'avaient fait homme de style; c'est sa foi qui le fit homme de génie.

Jusqu'à *Esther* et *Athalie,* nous concevons qu'on accuse ce grand poète de n'avoir été qu'un sublime plagiaire de l'antiquité; mais, après *Esther* et *Athalie,* nous ne concevons pas qu'on

lui conteste la personnalité poétique la plus neuve et la plus caractérisée : c'est le christianisme fait poésie, c'est l'œil qui voit, c'est le zèle qui parle, c'est la foi qui chante, c'est l'écho des deux temples qui résonne dans l'âme du chrétien convaincu, et qui de son âme se répercute dans ses vers.

La langue n'est pas moins transformée que l'idée; de molle et de langoureuse qu'elle était dans *Andromaque,* dans *Bajazet* ou dans *Phèdre,* elle devient nerveuse comme le dogme, majestueuse comme la prophétie, laconique comme la loi, simple comme l'enfance, tendre comme la componction, embaumée comme l'encens des tabernacles; ce ne sont plus des vers qu'on entend, c'est la musique des anges; ce n'est plus de la poésie qu'on respire, c'est de la sainteté.

Voilà l'immense originalité de Racine à dater d'*Esther* et d'*Athalie ;* le génie n'est plus un génie, cet art n'est plus un art : c'est une religion.

XVI

Dès qu'il eut pris la résolution d'obéir au vœu du roi et de Mme de Maintenon, il s'enferma dans sa retraite, il parcourut la Bible. Elle est pleine

de meurtres et de catastrophes tragiques; mais ces grands sujets de larmes ou de terreur, tels que *Saül,* par exemple, l'Oreste biblique, ne concordaient pas assez avec la naïveté du sexe de ses actrices : il y avait là des mystères de haute politique et des éclats de voix tragiques qui ne pouvaient pas avoir pour interprètes et pour organes des jeunes filles de seize ans.

D'ailleurs, il faut l'avouer, et cet aveu n'est pas cette fois à la gloire du poète chrétien, Racine voulait que son sujet même, tout biblique qu'il était, fût une adulation indirecte, mais comprise, à la nouvelle favorite et au roi. Cette adulation à Mme de Maintenon, trop clairement désignée sous la figure et sous le triomphe d'Esther, était même une offense et une ingratitude envers la favorite répudiée, Mme de Montespan, l'*altière Vasthi.* Elle avait goûté, aimé, protégé la fortune du poète; il n'était pas beau à lui de célébrer, dans sa chute, le triomphe de sa rivale.

On voudrait effacer d'une vie si sainte ces impiétés du cœur qui dégradent l'âme en relevant le talent. Mais Racine était malheureusement aussi courtisan qu'il était religieux, et la religion même, intéressée à la disgrâce de Mme de Montespan, entraînait tout dans le parti de Mme de Maintenon. Racine trouvait donc son excuse dans sa piété, excuse sainte, mais mauvaise excuse, qui lave la foi, mais qui n'innocente pas le cœur.

On rougit de voir la religion et le génie oublier ainsi jusqu'à la pudeur de la reconnaissance, et triompher avec ce qui s'élève, en secouant la poussière de leurs souliers sur ce qui tombe. Malheur à l'historien qui amnistierait de telles faiblesses de caractère : le génie ne fait qu'illustrer l'ingratitude, il ne l'absout pas.

XVII

Avant de choisir le sujet d'*Esther,* Racine, qui était resté toujours plein de déférence pour Boileau, alla le consulter sur son projet de chercher des tragédies dans la Bible. Boileau, à qui la moindre originalité faisait peur, ne comprenait de route vers la gloire que sur les traces des poètes olympiens. Il détourna de toutes ses forces son ami de cette idée : l'auteur des *Satires* n'avait pas assez d'âme pour avoir beaucoup de religion.

De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Ces deux mauvais vers de son *Art poétique* étaient toute sa théorie ; toute nouveauté semblait sacrilège à cet esprit timide et étroit qui n'avait foi que dans la routine.

L'inspiration souveraine de Racine n'en fut

point ébranlée. Il sortit de la chambre de Boileau pour écrire le plan et les scènes d'*Esther*. L'esprit de la Bible avait soufflé sur lui comme il soufflait sur les prophètes. Le plan d'*Esther* fut conçu en quelques nuits. Ce n'était point, à proprement parler, une tragédie, c'était une idylle héroïque sur le modèle du *Pastor Fido* de Guarini ou de l'*Aminta* du Tasse.

Ce genre de composition avait été inventé par les poètes italiens du XVIe siècle et importé en France par les Médicis. Ce genre tenait le milieu entre l'églogue et le drame; il participait également de Théocrite et d'Euripide, des églogues de Virgile et des scènes de Sophocle : seulement ici c'était non seulement une idylle héroïque, mais une idylle sainte. Racine, sans y penser, avait inventé un genre. Ce genre était admirablement approprié à la scène moitié royale, moitié monastique, sur laquelle *Esther* était destinée à être représentée, et aux jeunes actrices qui devaient la représenter devant le moderne Assuérus.

XVIII

Racine toutefois, avant de se lancer à plein génie dans son œuvre, voulut s'assurer que cette

œuvre serait suivant la pensée et suivant le cœur de Mme de Maintenon. Il était bien sûr d'avance qu'elle serait suivant l'ambition toute royale de cette favorite, car la favorite ne pouvait manquer de se reconnaître, comme le public la reconnaîtrait, dans le personnage d'Esther. Les traits cruels qui tomberaient sur sa rivale, Mme de Montespan, sous le nom de Vasthi, ne pouvaient que réjouir secrètement sa jalousie de faveur; c'est ici la lâche complaisance du poète : il convertissait, dans le sanctuaire même, l'encens qu'il faisait respirer à l'une en poison pour l'autre; il employait l'esprit saint du poète à flatter la haine d'une femme.

Mais l'intérêt de la religion était tellement confondu dans sa pensée avec l'intérêt de Mme de Maintenon et avec sa propre gloire, qu'il était servile, adulateur et ingrat en conscience, et que son caractère était corrompu par son zèle pour le trône et pour la foi. Terrible leçon pour les hommes qui consultent, dans leurs actes, leur esprit de parti, au lieu de consulter l'infaillibilité de leur propre cœur.

XIX

Racine, — dit Mme de Caylus, une des jeunes actrices de Saint-Cyr, qui joua le rôle d'Esther, — Racine ne fut pas longtemps sans apporter à Mme de Maintenon, non seulement le plan de sa pièce (car il avait accoutumé de les faire en prose, scène pour scène, avant que d'en faire les vers), il porta le premier acte tout fait. Mme de Maintenon en fut charmée, et sa modestie ne put l'empêcher de trouver dans le caractère d'Esther, et dans quelques circonstances de ce sujet, des choses flatteuses pour elle. La Vasthi avait ses applications, Aman des traits de ressemblance; et, indépendamment de ces idées, l'histoire d'Esther convenait parfaitement à Saint-Cyr. Les chœurs, que Racine, à l'imitation des Grecs, avait toujours en vue de remettre sur la scène, se trouvaient placés naturellement dans *Esther;* et il était ravi d'avoir eu cette occasion de les faire connaître et d'en donner le goût. Enfin, je crois que, si l'on fait attention au lieu, au temps et aux circonstances, on trouvera que Racine n'a pas moins marqué d'esprit en cette occasion que dans d'autres ouvrages plus beaux en eux-mêmes.

Esther fut représentée un an après la résolution que Mme de Maintenon avait prise de ne plus laisser jouer de pièces profanes à Saint-Cyr. Elle eut un si grand succès que le souvenir n'en est pas encore effacé.

Jusque-là il n'avait point été question de moi, et on n'imaginait pas que je dusse y représenter un rôle; mais, me trouvant présente aux récits que M. Racine venait faire à Mme de Maintenon de chaque scène à mesure qu'il les composait, j'en retenais des vers; et comme j'en récitai un jour à M. Racine, il en fut si content qu'il demanda en grâce à

Mme de Maintenon de m'ordonner de faire un personnage, ce qu'elle fit. Mais je ne voulus point de ceux qu'on avait déjà destinés, ce qui l'obligea de faire, pour moi, le prologue de sa pièce. Cependant, ayant appris, à force de les entendre, tous les autres rôles, je les jouai successivement, à mesure qu'une actrice se trouvait incommodée : car on représenta *Esther* tout l'hiver; et cette pièce, qui devait être renfermée dans Saint-Cyr, fut vue plusieurs fois du roi et de toute la cour, toujours avec le même applaudissement.

Des applications particulières, ajoute-t-on, contribuèrent encore au succès de la tragédie d'*Esther : ces jeunes et tendres fleurs transplantées* étaient représentées par les demoiselles de Saint-Cyr.

La Vasthi, comme dit Mme de Caylus, avait quelque ressemblance avec Mme de Montespan. Cette Esther, qui a *puisé ses jours* dans la race proscrite par Aman, avait aussi sa ressemblance avec Mme de Maintenon, née protestante.

XX

Le succès fut immense; on peut le mesurer aujourd'hui aux exclamations de Mme de Sévigné, qui jusque-là n'avait pas été favorable à Racine :

Toutes les personnes de la cour, écrit-elle à sa fille, sont charmées d'*Esther*. M. le prince de Condé a pleuré. Mme de Maintenon et huit jésuites, dont était le Père Gaillard, ont honoré de leur personne la dernière représentation. Enfin

c'est le chef-d'œuvre de Racine. Il s'est surpassé : il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses; il est pour les choses saintes comme il était pour les profanes. L'Écriture sainte est suivie exactement, tout est beau, tout est grand, tout est écrit avec sublimité!

Mme de La Fayette, femme d'un goût sûr, parle avec le même sentiment, mais avec plus de sang-froid, de l'effet d'*Esther* sur la cour et sur le public; mais on voit qu'elle en attribue le succès à la passion des applications religieuses et politiques qui en étaient faites ouvertement à la cour :

Ce succès ne se comprend pas, car il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulût aller; et ce qui devait être regardé comme une comédie de couvent, devint l'affaire la plus sérieuse de la cour. Les ministres, pour faire leur cour en allant à cette comédie, quittaient leurs affaires les plus pressées. A la première représentation où fut le roi, il n'y mena que les principaux officiers qui le suivent à la chasse. La seconde fut consacrée aux personnes pieuses, telles que le Père Lachaise, et douze ou quinze jésuites auxquels se joignit Mme de Miramion, et beaucoup d'autres dévots et dévotes; ensuite elle se répandit aux courtisans. Le roi crut que ce divertissement serait du goût du roi d'Angleterre; il l'y mena et la reine aussi. Il est impossible de ne point donner de louanges à la maison de Saint-Cyr et à l'établissement; aussi ils ne s'y épargnèrent pas, et y mêlèrent celles de la comédie.

La maréchale d'Estrées, qui n'avait pas loué *Esther,* fut obligée de se justifier de son silence comme d'un crime. Le carême de 1689 interrompit les représentations d'*Esther;* elles furent reprises le 5 janvier de l'année suivante; et dans le

cours de ce mois il y en eut cinq qui furent aussi brillantes que les premières.

Nous ne jetterons qu'un coup d'œil rapide sur cette idylle héroïque et sacrée d'*Esther*, qui n'est remarquable que parce qu'elle est la première inspiration originale et biblique de Racine, et le premier prélude à son style sacré.

Le prologue, récité devant le roi et sa cour par une des jeunes élèves de Saint-Cyr, respire tout entier la religieuse nouveauté de ce style. C'est la Piété qui parle par la bouche de Mme de Caylus.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité
Je descends dans ce lieu par la Grâce habité;
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides.

. . . . . .
. . . . . .

Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné.

. . . . . .
. . . . . .

Grand Dieu! juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil;
Ils viennent se briser contre le même écueil.

. . . . . .
. . . . . .

Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.
Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité:
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

XXI

Ce drame n'a que trois actes; le premier acte n'a que deux grandes scènes et deux chœurs de gémissements lyriques chantés par les jeunes Juives compagnes d'Esther. Dans la première scène, Esther raconte à sa confidente Élise comment Assuérus l'a choisie pour épouse, sans connaître

sa race, à la place d'une première épouse ennemie des Juifs et disgraciée pour son orgueil. Ici Racine a faussé l'histoire par esprit d'adulation à Mme de Maintenon : car Vasthi, cette première épouse, n'a point été répudiée par Assuérus pour son orgueil, mais pour sa vertu. Elle a refusé d'obéir à un infâme caprice du roi ivre, qui, à la suite d'une orgie, lui avait ordonné de paraître nue aux yeux de ses compagnons de débauche. Mais pour que Mme de Maintenon, sous le nom d'Esther, fût justifiée, il fallait que sa rivale fût coupable. Racine sacrifie sans hésiter l'histoire et l'innocence à la flatterie.

Écoutons Esther racontant son triomphe et se présageant à elle-même de hautes destinées devant sa confidente. Qui peut douter que ces beaux vers ne fussent un encouragement à Mme de Maintenon d'aspirer au trône, et une insinuation au roi d'oser l'y faire asseoir ? Jamais la politique ne s'insinua au cœur des rois dans un si divin langage.

ESTHER *à Élise.*

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put si tôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses vastes États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui pût l'en détacher ;

On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.

. . . . . .
. . . . . .

Du triste état des Juifs nuit et jour agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.

. . . . . .
. . . . . .

Le fier Assuérus couronna sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds de la Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement?

La captivité de son peuple cependant trouble sa joie pendant son triomphe :

Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise;
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées.

. . . . . .
. . . . . .

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées,
Dans un lieu séparé de profanes témoins
Je mets à les former mon étude et mes soins;

Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

Mme de Maintenon, sa haute fortune, sa modestie apparente, ses soins pour les jeunes filles de Saint-Cyr, transpercent presque sans voile sous ces allusions.

Esther appelle ces filles de Sion ses compagnes. Elles chantent devant elle, en strophes mélodieuses et mélancoliques comme les gémissements des harpes juives suspendues aux saules de l'Euphrate, les cantiques de la captivité.

Mardochée paraît à leur voix, les chants cessent. Il raconte à Esther le plan du massacre des Juifs, conçu par le ministre Aman. Il encourage Esther à tout oser pour renverser ce ministre et sauver le sang de son peuple. L'idylle ici s'élève au ton de la tragédie.

MARDOCHÉE.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsque au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,

Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Esther n'hésite plus. Mardochée s'éloigne. Le chœur des jeunes filles reprend sur un mode plus grave, et finit par une invocation au Dieu des combats.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers.
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Arme-toi, viens nous défendre :
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre!
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère :
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

XXII

Le second acte, très faible d'intérêt tragique, n'est rempli que par des conversations entre Assuérus, son confident Hydaspe et son ministre Aman, conversations dans lesquelles Assuérus apprend que le Juif Mardochée lui a sauvé la vie en lui révélant une conjuration de ses sujets contre sa personne. Esther, suivie de ses compagnes, paraît à la dernière scène de cet acte devant le roi. Le seul motif poétique de cette visite paraît être de faire manifester par le roi à sa favorite des adorations et des éloges qui retombent directement sur Mme de Maintenon :

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;
Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis je crains moins le courroux.

Esther a obtenu de ce roi passionné pour elle les plus grands honneurs pour Mardochée.

Le troisième acte s'ouvre par une scène dans laquelle le ministre Aman, sous le nom de qui tout le monde lisait Louvois, déjà disgracié dans le cœur de Louis XIV, gémit et s'indigne d'être obligé d'accompagner le triomphe d'un vil Hébreu. La seconde scène, entre Assuérus amoureux et Esther enhardie par tant d'amour, révèle à ce roi la naissance juive de sa favorite. Elle plaide en vers admirables la grâce de sa race. Elle accuse Aman, elle exalte Mardochée, elle l'avoue pour son oncle; le roi s'éloigne irrité contre son ministre Aman. Celui-ci accourt implorer la miséricordieuse intervention d'Esther; elle est inflexible. Aman tombe à ses pieds et porte sur elle ses mains suppliantes.

Assuérus rentre et, voyant Aman porter ses mains sur son épouse, croit ou affecte de croire à un outrage. Sans l'entendre, il l'envoie à la mort. Il élève Mardochée à sa place, il révoque l'ordre d'immoler la nation juive. Le chœur éclate en strophes d'admiration pour Esther et en reconnaissance au Dieu des Juifs.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré;
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré!
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques!
Prêtres, préparez vos cantiques!

Que son nom soit béni, que son nom soit chanté;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà du temps et des âges,
Au delà de l'éternité!...

XXIII

Voilà *Esther,* ce prélude d'*Athalie.* Comme adulation, c'est un chef-d'œuvre; comme drame, rien de plus faiblement conçu, de plus misérablement noué et de plus ridiculement dénoué! Mais ce n'était pas, dans l'esprit de Racine, une tragédie : c'était une idylle simple à la portée des jeunes filles et des enfants qui devaient en être les acteurs; comme poésie de style, images, langue, sonorité, douceur et majesté, c'est la Bible elle-même non traduite, mais transvasée comme un rayon de miel d'Oreb sur la langue des femmes et des enfants d'une autre Sion! Racine se transfigure complètement en David français. Il dépouille le vieil homme. Ce n'est plus le poète de l'école classique : c'est le poète de la foi; ce n'est plus le poète du roi : c'est le prophète de Dieu. Son génie, transformé par sa piété, ne sort plus de son imagination, mais de

son âme. Donnez-lui maintenant un sujet, et il va devenir l'Euripide et le Sophocle chrétien.

Ce sujet, il le couvait déjà dans *Athalie*.

Nous allons vous faire assister à ce chef-d'œuvre comme on doit assister à un tel drame, non pas dans une froide lecture, mais dans une sublime et unique représentation sur la première scène du monde, à Paris, et par la voix du premier des tragédiens modernes, Talma!

Le hasard nous fit assister, dans notre jeunesse, à cette scène, et la mémoire nous la reproduit comme si les pompes de cette fête d'esprit éblouissaient encore nos yeux, comme si l'accent du sublime acteur vibrait encore dans nos oreilles.

On a supprimé ici le récit d'une visite que Lamartine fit à Talma, en 1819, pour lui présenter sa tragédie de Saül. *Cet épisode se trouve dans le tome I des* Souvenirs et Portraits. *A la fin de cette visite l'auteur revient à* Athalie.

XXIV

. . . . . .

Talma me dit qu'on allait la représenter avec une solennité digne des théâtres antiques, et qu'il étudiait déjà pour cette représentation le rôle du grand prêtre.

« C'est prodigieusement beau, me dit-il en passant sa large main sur son front, mais c'est prodigieusement difficile. Si je suis trop prophète dans ma diction, je tombe dans le prêtre fanatique, et je refoule dans les âmes l'intérêt qui s'attache au petit Joas, pupille du temple et du pontificat. Si je suis trop politique dans ma physionomie et dans mon geste, j'enlève à ce rôle le caractère d'inspiration et d'intervention divine qui fait la grandeur et la sainteté de cette tragédie. Tenez, ajouta-t-il, que pensez-vous de cet accent? »

Et il me récita en robe de chambre et en pantoufles trente ou quarante vers du rôle du grand prêtre qui auraient fait tressaillir le temple de Jérusalem.

« C'en est fait, lui dis-je, Racine vous atten-

dait pour être interprété selon son esprit. A chaque chef-d'œuvre de la scène il faut un chef-d'œuvre de la nature pour le personnifier aux yeux et à l'oreille d'un siècle. Vous avez été Tacite dans *Britannicus,* vous serez la Bible dans *Athalie.* »

Il m'offrit sa loge pour m'y faire assister. L'Europe entière m'aurait envié, à moi, pauvre jeune homme ignoré, cette faveur. J'acceptai avec reconnaissance, mais je ne fis point usage de cette obligeance de Talma. Le point de vue latéral d'une loge d'acteur n'était pas favorable à l'illusion de l'ensemble. La faveur d'une femme illustre et pieuse m'en procura une autre bien plus centrale aux premières loges en face, presque à côté de l'amphithéâtre préparé, pour cette solennité, à la famille des rois.

XXV

Les Bourbons étaient rentrés récemment en France après un long exil, et par la brèche de nos désastres militaires. Ils n'avaient point ouvert cette brèche, ils venaient au contraire pour la fermer et pour la réparer; mais l'esprit d'un peuple vaincu et humilié est injuste envers ceux

qui prennent la rude tâche de le relever de ses ruines. Il attribue injustement ses malheurs au gouvernement qui en porte le premier le poids. Il n'y a point de justice à espérer d'une nation qui a été dix ans ivre de gloire, et qui vient, par un retour nécessaire des choses humaines, d'être abattue sous le poids des revers et des humiliations.

Tel était alors l'état de la France. Les Bourbons étaient dans ce moment son seul salut, mais ce salut même lui rappelait qu'elle avait besoin d'être sauvée; elle les subissait en grondant, comme le malade subit le remède.

Les Bourbons, de leur côté, se rendaient parfaitement compte de cette impopularité de contre-coup qui leur faisait porter la responsabilité de Moscou, de Waterloo, du 20 mars et des deux invasions de la France. Ils ne pouvaient pas offrir à leur patrie un second Bonaparte pour illustrer ses armées détruites par vingt victoires, ou pour renverser par toute l'Europe les trônes légitimes que leur retour venait au contraire de relever ou de raffermir. Les gloires modestes et les humbles félicités de la paix étaient les seuls prestiges qu'ils pussent opposer au prestige qui rayonnait de Marengo, d'Austerlitz et de Sainte-Hélène. Il fallait, de ce peuple militaire, refaire à contre-cœur un peuple civil. La liberté parlementaire qui ennoblit l'obéissance, les industries

qui honorent et multiplient le travail, la légalité, les arts, les lettres, la religion, toutes ces puissances morales étaient leur seul moyen de gouvernement. Il fallait confondre leur nom avec tous ces bienfaits et toutes ces gloires de la paix qui attachent un peuple à ses princes par le bien-être, et qui lui font oublier, dans la sérénité d'un règne pacifique, les éblouissements d'une dictature de héros.

XXVI

Louis XVIII, prince infiniment plus éclairé et plus philosophe qu'on ne le suppose, sentait profondément cette nécessité. Convaincu que la restauration de sa dynastie ne pouvait se naturaliser que par la liberté des discussions parlementaires et par le concours électif de la nation elle-même à son gouvernement, il s'en rapportait à la Constitution qu'il avait donnée de la solidité de son trône.

Mais ce trône, il ne voulait pas seulement le consolider, il voulait lui rendre son antique prestige. Depuis François Ier, les lettres étaient un des caractères de la France; elles brillaient sur la tête de ses rois comme la plus belle pierre

précieuse de leur diadème. C'était, depuis les Grecs de l'antiquité et depuis les Italiens de la Renaissance, le peuple littéraire entre tous les peuples. Richelieu lui avait donné l'Académie, la religion lui avait donné la chaire, Louis XIV lui avait donné sa cour de poètes, d'orateurs, de moralistes. Le règne de Louis XV lui avait donné Montesquieu, Voltaire, Buffon, J.-J. Rousseau, l'Encyclopédie, la philosophie du XVIIIe siècle toute pétrie du génie des lettres. Le règne de Louis XVI lui avait donné la politique littéraire et oratoire, dans cette foule d'écrivains dont Mirabeau avait été la dernière voix; il lui avait donné enfin la Révolution, qui n'était au fond qu'une dernière explosion des lettres françaises. Les noms des rois de nos dynasties et la gloire des lettres se trouvaient partout confondus dans une inséparable solidarité de rayons. Les rois faisaient corps avec les poètes, et les poètes faisaient auréole avec les rois.

XXVII

Louis XVIII, en prince habile, voulait rappeler cette grandeur nationale de sa maison à la nation par tous ses sens. Racine, selon lui, faisait

partie de la dynastie de Louis XIV; en popularisant Racine il repopularisait son ancêtre. Il chercha quelle était l'œuvre de Racine dans laquelle le génie du poète, la majesté de la monarchie, la sainteté de la religion nationale, étaient le mieux rassemblés, pour restituer à ces trois institutions, la religion, la monarchie des Bourbons et les lettres, le prestige dont il voulait éblouir la France, pour la rattacher par un légitime orgueil national à son passé monarchique. Il trouva *Athalie*. Il ordonna à ses ministres et à ses gentilshommes de la chambre de préparer une représentation féerique et politique d'*Athalie*.

On choisit la salle de l'Opéra comme la scène des prodiges. Cette salle immense et monumentale s'élevait alors dans la rue de Richelieu, à la place où une fontaine funéraire lave éternellement la trace du sang de l'infortuné duc de Berry, assassiné sous le vestibule de ce théâtre si peu de mois après cette fête. On devait, pour compléter l'enchantement de l'esprit par l'enchantement de tous les sens, représenter *Athalie* avec les chœurs, qui sont le cadre prophétique et musical du drame.

Tous les grands artistes de la France, musiciens, décorateurs, peintres, chorégraphes, exécutants, danseurs, danseuses, acteurs et actrices, furent invités par le gouvernement à concourir, sous la direction poétique de Talma, à la dignité,

à la splendeur, aux délices de cette représentation. C'était l'apothéose du siècle de Louis XIV sous l'apothéose de Racine. La France entière se pressa et se recueillit pour y assister.

XXVIII

J'y étais. Une famille illustre par le génie autant que par la naissance m'avait jugé digne de contempler un tel spectacle, pour me donner l'émulation d'une gloire dont elle avait, dans sa bienveillance, le pressentiment pour ma jeunesse. J'entrai dans la salle comme je serais entré dans un siècle illuminé parmi les siècles pour se donner à lui-même en représentation éclatante dans la nuit des temps. Les gerbes de lumière, jaillissant des lustres, de la rampe, des candélabres, et répercutées par les diamants des femmes de la cour, m'éblouirent un moment comme d'une cécité lumineuse. La salle, dont le rideau était encore baissé, était pleine de spectateurs. Le parterre ondoyait, les galeries se mouvaient, les loges débordaient, comme des corbeilles trop pleines, de têtes et de fleurs.

La famille royale occupait, au milieu de la salle, en face de la scène, un amphithéâtre

avancé comme un promontoire sur un océan. Les regards y cherchaient avec respect le roi, qui ressemblait, par sa coiffure et son costume, à l'apparition posthume d'un autre âge; le comte d'Artois, son frère, protecteur de l'abbé Delille, ce lauréat de l'exil; le duc d'Angoulême, le duc de Berry, ses fils, et la fille de Louis XVI, cette princesse plus tragique par ses malheurs que la tragédie à laquelle elle venait assister. Des symphonies, sourdes et lointaines comme l'écho des cantiques d'un temple, sortant par les pores de l'édifice, remplissaient l'air d'un bourdonnement harmonieux qui préparait l'âme à de mystérieuses sensations. Tout à coup le rideau de la scène se leva, comme si le vent de l'inspiration céleste eût déchiré le voile du Temple.

XXIX

Le Temple apparut dans la lumière dorée dont je l'ai vu plus tard baigné, par un beau jour, sur la montagne dont le précipice est la *vallée des Lamentations*. On sait que le Temple n'était pas seulement la maison du Dieu Jéhovah, mais la demeure d'une foule innombrable de lévites, de prêtres, de pontifes, de prophètes, habitant

avec leurs familles consacrées les immenses dépendances, portiques, cours, jardins, séminaires, dont il était entouré. Ces jardins, ces cours, ces portiques, ces galeries, d'une architecture hébraïque et persane semblable au tombeau d'Absalon dans la vallée de Josaphat, avaient été fantastiquement imités ou inventés par l'artifice des décorateurs. Les regards, dépaysés par l'illusion, transportaient l'âme au milieu des pompes religieuses de Sion.

Un profond silence régnait dans la foule : chacun se recueillait dans l'attente d'un drame déjà aussi réel qu'un événement. On se demandait en soi-même quelle serait la voix qui oserait s'élever sur cette scène en consonance avec cette grandeur et cette antiquité du spectacle. On se demandait surtout quelle serait la langue assez majestueuse, assez grave, assez prophétique, assez divine, pour proférer des paroles françaises dans ces portiques de David, d'Isaïe, de Jéhovah. On s'alarmait d'avance de la dissonance qu'on allait entendre; on craignait le premier accent, le premier vers des acteurs : on ne se souvenait plus que Racine avait retrouvé un jour, pour écrire *Athalie*, les foudres d'Isaïe, les larmes de David, les illuminations du Sinaï.

Enfin Talma parut; ou plutôt ce n'était plus Talma : c'était le sacerdoce hébraïque personnifié dans ce roi des sacrifices; le chef à la fois

politique et inspiré d'une théocratie souveraine, qui régnait, comme en Égypte, par la main des rois auxquels il intimait les ordres de Dieu. Son costume et sa physionomie le transfiguraient en prophète. Nulle pensée ne se pétrifiait aussi complètement sur les traits du visage que celle de Talma. Son visage devenait à volonté sa pensée.

Il était accompagné d'un guerrier hébreu, Abner, sous les traits de Lafon, son rival de la scène. Lafon, qui avait le front noble, l'œil brave, le geste héroïque, l'accent martial, était très apte aux rôles de héros. Un peu plus grand que nature, il plaisait dans les sentiments surhumains; il était l'art, Talma était la nature. Il était, de plus, un homme justement aimé et estimé pour son cœur. Ce fut lui seul qui, en parlant de l'âme, et en pleurant des larmes sincères sur le cercueil de son rival Talma, arracha des larmes à cent mille spectateurs que les discours académiques des poètes et des orateurs avaient laissés froids.

XXX

L'acteur qui représentait Abner entr'ouvrit les lèvres après avoir promené un long regard de tristesse sur la solitude du Temple. Il y avait toute

une conjuration et toute une lamentation dans ce seul regard. Sa voix, concentrée comme celle du deuil sur un sépulcre, laissa tomber ces vers qui étaient dans la mémoire de tout le monde, et que tout le monde entendit pour la première fois.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du Temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.

Il poursuivit, et il exposa dans cet entretien à demi-voix la situation religieuse et politique de Jérusalem et du peuple de Dieu sous la reine impie et usurpatrice qui occupait le trône de Juda.

Il y avait deux royaumes dans Israël : l'un, composé de dix tribus, et gouverné par Achab et sa femme Jézabel; l'autre, composé des tribus de Juda et de Benjamin seulement. Ce second

royaume siégeait à Jérusalem, possesseur privilégié du Temple et gouverné par Joram, roi de Juda, de la race légitime de David. Joram, par un mariage politique qui rétablissait la paix entre les deux États, avait épousé Athalie, fille d'Achab et de Jézabel. Athalie, princesse impérieuse et séduisante, avait dominé son mari Joram; elle l'avait entraîné dans l'idolâtrie; elle avait même obtenu de lui la tolérance du culte de Baal, dieu syrien, ennemi de Jéhovah, à côté du temple de Jéhovah. Joram était mort; son fils Ochosias lui avait succédé. Athalie, sa mère et sa tutrice, régnait sous son nom. Ce malheureux roi, dans une visite qu'il alla faire au roi Achab, son aïeul, fut massacré par un nommé Jéhu, tribun ou prophète (c'était alors la même chose), qui avait eu mission des autres prophètes d'exterminer la race d'Achab. Jéhu avait fait jeter par les fenêtres du palais de Samarie Jézabel, femme d'Achab et mère d'Athalie, et les restes en avaient été dévorés par les chiens dans une vigne.

Athalie, pour venger son père et sa mère des cruautés des prophètes, avait fait immoler à son tour tous les enfants de son fils Ochosias, de peur que ces rejetons de la famille de David par Joram ne prévalussent un jour sur la maison d'Achab. Pendant ce massacre, une sœur d'Ochosias, qui vivait dans l'intérieur du temple, était parvenue à sauver un de ses neveux, le petit Joas, encore

à la mamelle. On avait mal compté les cadavres en les jetant aux chiens. Joas, élevé dans l'ombre du Temple par Josabeth sous un autre nom, n'était connu que d'elle et du grand prêtre Joas.

Voilà toute l'exposition faite en vers si épiques par Joad au guerrier Abner. Il ne lui révèle pas encore cependant l'existence de l'enfant; il se contente de le sonder artificieusement, et de le préparer à la défection de la cause d'Athalie, par le murmure. Abner n'y paraît que trop disposé de lui-même; il parle déjà d'Athalie en traître plutôt qu'en serviteur. Il révèle à Joad les inimitiés secrètes de cette reine contre lui.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps, elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
Dès longtemps, votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère;

Ce Temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
Il affecte pour vous une fausse douceur,
Et par là, de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

Ces confidences d'Abner amènent ces vers, restés monuments de parole, dans la bouche du grand prêtre.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite :
Le Ciel en soit béni!... Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?

Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide!
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées
Lorsque d'Ochosias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
« Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche! »
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes! »

La scène continue; le secret de l'existence d'un roi légitime, à peine retenu sur les lèvres du grand prêtre, se laisse percer par Abner. Ce guerrier s'éloigne, la défection déjà dans le cœur.

Josabeth, qui a sauvé le fils d'Ochosias sous le nom d'Eliacin, paraît à la place d'Abner sur la scène; le grand prêtre lui dit que l'heure est venue de déclarer le rang de l'orphelin aux lévites rassemblés par ses soins pour restaurer par les armes ce jeune prince.

Josabeth s'alarme comme une mère; elle rappelle au grand prêtre, son époux, combien lui a

coûté le salut de cet enfant. Ni Homère ni Virgile ne donnent à Hécube et à Andromaque des accents si maternels et si épiques.

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain
Et, faible, le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidèle David c'est le précieux reste :
Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses!

JOAD.

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,

Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son rang reluire la splendeur;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :
Il faut que sur le trône un roi soit élevé
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau...

A part.

Grand Dieu! si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché!
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis!
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis!
Confonds dans ses conseils une reine cruelle!
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur!...

La voix de Talma, dans ces derniers vers, grondait comme le destin des rois derrière le mystère des révolutions prochaines. Il sortit de la scène comme le prophète des calamités royales.

L'acte était fini; des chœurs mélodieux remplirent l'entr'acte : mais les chœurs, il faut en convenir, bien qu'immensément loués par les rhéteurs sur parole, n'étaient ni à la hauteur du temple de Sion, ni à la hauteur des grands lyri-

ques sacrés ou profanes. Racine s'était trop épuisé de génie dans ce premier acte pour se retrouver dans le chœur égal à lui-même. Cependant, comme la musique emportait les paroles sur l'aile des mélodies, l'effet de ce chœur répandait un parfum de recueillement, d'espérance et de prière dans la salle. L'Opéra n'était plus un théâtre; c'était un sanctuaire : Racine et Talma l'avaient purifié.

XXXI

Le second acte s'ouvrit sous ces impressions. Personne n'avait ni parlé ni respiré entre ces deux actes. La grandeur de la scène, la majesté du pontificat, l'intervention divine pressentie dans le grand prêtre, la divinité surtout de la langue des vers dont la perfection faisait oublier le rhythme pour ne penser qu'au sens, enfin la voix et la prononciation de Talma, qui résumait dans son accent tous les échos souterrains ou célestes du Temple, suspendaient la vie des auditeurs. La présence du roi et des princes, cette autre maison de Juda pour la France restaurée, et restaurant avec elle la religion et la poésie de Louis XIV, ajoutait à la puissance de l'impression quelque chose de tendre, d'antique, de miraculeux.

A la première scène, des femmes et un enfant éperdus s'élancent des profondeurs du Temple sur la scène : c'est Josabeth, la nourrice de Joas sauvé, les femmes et les filles des lévites, et Zacharie, fils de Josabeth, élevé avec Joas dans le temple, mais ne connaissant encore ni le vrai nom ni le rang de son frère de lait. Zacharie annonce à sa mère la présence inattendue et sacrilège d'Athalie dans le Temple.

ZACHARIE.

... Dans un des parvis aux hommes réservé
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée, ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon père... Ah! quel courroux animait ses regards!
Moïse à Pharaon parut moins formidable.
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté? »
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner,
Surtout Éliacin paraissait l'étonner.

JOSABETH.

Quoi donc! Éliacin a paru devant elle?

Athalie, suivie de son général Abner, paraît;

elle révèle en une langue digne de Corneille sa politique; mais le remords l'agite sous la figure de ses songes.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi!
Le cruel dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi :
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille! » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser...
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange;
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux!

ABNER.

Grand Dieu!

ATHALIE.

Dans ce désordre, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier...
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage?

Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant, toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels...
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le Temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux;
Que ce dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux...
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse...
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse;
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître...
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter...

La scène qui suit, une des plus tragiques et des plus naïves en même temps qui soient sur aucun théâtre, place face à face Athalie et l'enfant vengeur, encore inconnu, de David. Il faut remonter à la Bible des patriarches, et aux scènes entre Joseph enfant et ses frères, pour retrouver de tels accents. Cette scène ne peut s'analyser; il faut la lire tout entière.

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde!...
C'est lui!... D'horreur encor tous mes sens sont saisis...

Montrant Joas.

Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABETH.

Qui? lui, madame?

ATHALIE.

Lui?

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.

Montrant Zacharie.

Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment, et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas, au moins, quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce Temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce Temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE, *à Joas.*

Non; revenez... Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends... Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son Temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous!
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point?

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre?

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants, comme un torrent, s'écoule.

. . . . . .

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH.

Eh! Madame, excusez
Un enfant.

ATHALIE, *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez...
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire...
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez? je suis reine, et n'ai point d'héritier
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier :
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour...

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

. . . . . .
. . . . . .

On conçoit la fureur d'Athalie à cette réponse; elle se retire pour aller préparer la vengeance contre les chefs lévites instigateurs de ce dangereux enfant. Le chœur, cette fois, fait partie lyrique du drame; il chante dans des strophes enfantines et pieuses les bonheurs de l'innocence, la protection de Dieu sur les siens, sa vengeance sur ses ennemis. Racine s'y rapproche, autant que les temps et la langue le permettent, de la componction de David. Il est véritablement le David chrétien.

XXXII

Au troisième acte, le ministre d'Athalie, Mathan, vient pour arracher du temple l'enfant, terreur de la reine. Il dévoile à son confident les voies par lesquelles il est parvenu au pouvoir. Racine ici fait parler Machiavel dans la langue de Tacite. Écoutez, vous qui connaissez les ambitieux de cour ou de popularité; est-ce Séjan qui parle?

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai, par degrés, de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables;
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,

Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le Ciel des hurlements affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise;
Par là je me rendis terrible à mon rival :
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son Temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance;
Et, parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords!...
Mais voici Josabeth.

Josabeth refuse Éliacin à Athalie; le grand prêtre, à sa vue, laisse éclater sa colère en imprécations célestes. Il rejette tous les secours humains que la faiblesse maternelle de Josabeth lui suggère pour sauver l'enfant. Il passe en revue les femmes, les vieillards, les lévites. L'inspiration le saisit à la vue de cette faiblesse derrière laquelle il voit tout à coup la force de Dieu. Ici, Talma se transfigura véritablement en prophète; on crut voir la lueur divine se répandre comme un losange de foudre sur les traits de son visage et jusque sur les plis de ses draperies.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,

Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!...
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne m'assurent point en leurs propres mérites;
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments, jurés au plus saint de leurs rois,
En ce Temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée!...
Mais, d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?...
C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle : mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent...
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin!

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix! terre, prête l'oreille!
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!
Pécheurs, disparaissez! le Seigneur se réveille.

Ici commence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?...
Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide!
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé!...
Où menez-vous ces enfants et ces femmes?...
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;

Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités...
Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes!
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint Temple!

JOSABETH.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés!

La symphonie recommence encore; et Joad, un moment après, l'interrompt.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez:
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle!
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

L'acte finit au milieu du chant des chœurs agités de terreur et d'espérance. L'inspiration d'en haut est restée sur la scène avec l'esprit et la voix de Talma.

XXXIII

La plus belle scène du quatrième acte est celle où le grand prêtre, avant de couronner Joas dans le Temple, sonde l'esprit de l'enfant, et lui enseigne, dans un langage bien hardi devant Louis XIV, les devoirs des rois devant Dieu et devant leur peuple. Ici, c'est l'esprit de vérité et de liberté qui soulève le poète, et qui lui fait braver le despotisme d'un prince égoïste et impérieux. Nous pensons que cette scène fut pour davantage dans la rancune cachée de Louis XIV et dans la mort de Racine que son obscur Mémoire sur quelques vices de l'administration, écrit par lui pour complaire à Mme de Maintenon.

Jugez-en!

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer :
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi, de piège en piège et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image :
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
Que sévère aux méchants et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.

. . . . . .
. . . . . .

Après ces paroles, il proclame Joas roi dans un sublime discours aux lévites.

Le chœur se mêle à un transport des deux tribus.

UNE VOIX, *seule.*

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois!

Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre;
Ou si, dans la nuit du tombeau,
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

Tout finit au milieu des larmes des femmes, des frissons des enfants, des acclamations des lévites. Le nœud se resserre, et Dieu seul peut le dénouer. L'intervention divine apparaît au cinquième acte par un miracle de zèle dans Joad, de fidélité dans les tribus de Juda et de Benjamin.

XXXIV

Au moment où l'enfant, placé sur son trône, est salué roi par l'acclamation des lévites, Athalie entre avec ses troupes; le rideau du temple se déchire; elle voit l'enfant, son successeur, couronné.

JOAD.

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois!
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connais du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochosias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, *à Joad.*

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé;
Ce temple le reçut et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi!

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi!

Le fond du théâtre s'ouvre; on voit le dedans du Temple, et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.

ATHALIE.

Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée,
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats?
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi!

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

C'en est fait à ce mot; l'épée d'Athalie s'est brisée dans sa main.

... Dieu des Juifs, tu l'emportes!

Elle exhale sa fureur impuissante en imprécations, et meurt derrière la scène, sous le glaive des lévites.

L'impitoyable grand prêtre s'adresse à Joas, dont il va gouverner l'enfance:

Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocent un vengeur et l'orphelin un père.

Le rideau tombe, et Dieu reste présent dans sa toute-puissance, dans sa providence, dans sa bonté, dans sa vengeance, à l'âme des spectateurs édifiés par le poète sacré, et transportés d'un théâtre profane dans le sanctuaire de la Divinité.

Les applaudissements succèdent lentement au silence transi du cœur, et se partagent entre la Bible, Racine, et le grand interprète qui vient de leur prêter sa voix.

Après ce jour, Talma ne grandit plus. Il parut rester aussi grand, mais stationnaire, comme un astre à son apogée.

La mort le cueillit avant son déclin.

XXXV

Quant à Racine, son sort fut celui de tous les hommes plus grands que leur siècle par leur génie.

Croirait-on aujourd'hui que la faible idylle d'*Esther* fut préférée à la plus auguste des tragédies saintes? et qu'après une ou deux représentations à Versailles, devant Louis XIV et sa cour, on la laissa ensevelie pendant soixante ans dans l'oubli? Le poète, qui avait concentré dans cette œuvre toute sa foi religieuse, tout son zèle pour le roi, tout son génie dramatique et toutes ses splendeurs lyriques, fut accablé par le dédain de la cour, par les moqueries de la critique, par l'indifférence du roi. Racine ne protesta pas; à quoi bon? Il renonça pour jamais aux vers; juste vengeance d'un temps assez corrompu par le génie enflé des Espagnols pour ne pas comprendre le génie biblique. Le poète brisa sa plume.

Mais en cessant d'être poète, il resta malheu-

reusement courtisan. Froidement reçu par le roi, à qui les leçons du grand prêtre avaient paru renfermer quelques allusions irrévérencieuses à sa royale divinité, Racine s'attacha de plus en plus à Mme de Maintenon. Il voulait faire de Mme de Maintenon son bouclier contre deux soupçons qui le rendaient suspect à Louis XIV : le soupçon d'avoir introduit la satire dans la parole de Dieu par le discours du grand prêtre dans *Athalie,* et le soupçon de dévouement secret aux jansénistes de Port-Royal, ce nid d'hérésie. Les plus beaux chants n'étaient, aux yeux du roi, que des séductions à l'erreur ou à la liberté d'esprit.

Ce bouclier était mal choisi dans le cœur de Mme de Maintenon, qui n'avait couvert ni Fénelon, ni Mme Guyon, ni aucun de ses amis, du moment que son crédit pouvait être compromis par ses amitiés. Elle avait l'amitié agréable, mais périlleuse; tout ce qui s'y fiait était tôt ou tard déçu; le roi lui-même, sur son lit de mort, n'échappa pas à cette loi commune. Dès qu'il fut dans un état désespéré, elle le quitta pour Dieu.

XXXVI

On a révoqué en doute la cause de la mort prématurée de Racine et l'ingratitude de Mme de Maintenon. Son propre fils, le second Racine, ne laisse aucun doute à cet égard dans le récit qu'il fait des derniers moments de son père.

Racine était déjà abattu par le mauvais succès d'*Athalie*. Il aimait la gloire présente et il ne savait pas l'attendre. Sa sensibilité abrégea ses jours. Il était d'ailleurs naturellement mélancolique, et s'entretenait plus longtemps des sujets capables de le chagriner que des sujets propres à le réjouir. Il avait ce caractère que se donne Cicéron dans une de ses lettres, plus porté à craindre les événements malheureux qu'à espérer d'heureux succès : *Semper magis adversos rerum exitus metuens quam sperans secundos*. L'événement que je vais rapporter le frappa trop vivement, et lui fit voir comme présent un malheur qui était fort éloigné. Les marques d'attention de la part du roi, dont il fut honoré pendant sa dernière maladie, durent bien le convaincre qu'il avait toujours le bonheur de plaire à ce prince. Il s'était cependant persuadé que tout était changé pour lui, et n'eut pour le croire d'autre sujet que ce qu'on va lire.

Mme de Maintenon, qui avait pour lui une estime particulière, ne pouvait le voir trop souvent, et se plaisait à l'entendre parler de différentes matières, parce qu'il était propre à parler de tout. Elle l'entretenait un jour de la misère du peuple; il répondit qu'elle était une suite ordinaire des longues guerres, mais qu'elle pourrait être soulagée par ceux qui étaient dans les premières places, si on avait soin de la

leur faire connaître. Il s'anima sur cette réflexion; et comme, dans les sujets qui l'animaient, il entrait dans cet enthousiasme dont j'ai parlé, qui lui inspirait une éloquence agréable, il charma Mme de Maintenon, qui lui dit que, puisqu'il faisait des observations si justes sur-le-champ, il devait les méditer encore et les lui donner par écrit, bien assuré que l'écrit ne sortirait pas de ses mains. Il accepta malheureusement la proposition, non par une complaisance de courtisan, mais parce qu'il conçut l'espérance d'être utile au public. Il remit à Mme de Maintenon un Mémoire aussi solidement raisonné que bien écrit. Elle le lisait un jour lorsque le roi entrant chez elle le prit, et, après en avoir parcouru quelques lignes, lui demanda avec vivacité quel en était l'auteur. Elle répondit qu'elle avait promis le secret. Elle fit une résistance inutile; le roi expliqua sa volonté en termes si précis qu'il fallut obéir. L'auteur fut nommé.

Le roi, en louant son zèle, parut désapprouver qu'un homme de lettres se mêlât de choses qui ne le regardaient pas. Il ajouta même, non sans quelque air de mécontentement : « Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir? Et, parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre? » Si le roi eût pu prévoir l'impression que firent ces paroles, il ne les eût point dites; mais il ne pouvait soupçonner que ces paroles tomberaient sur un cœur si sensible.

Mme de Maintenon, qui fit instruire l'auteur du Mémoire de ce qui s'était passé, lui fit dire en même temps de ne la pas venir voir jusqu'à nouvel ordre. Cette nouvelle le frappa vivement. Il craignit d'avoir déplu à un prince dont il avait reçu tant de marques de bonté. Il ne s'occupa plus que d'idées tristes, et, quelque temps après, il fut attaqué d'une fièvre assez violente.

« Hélas! Madame, — écrivait-il à celle qui l'avait provoqué, puis abandonné, — je vous avoue que, quand je faisais chanter devant vous dans Esther : *Roi, chassez la calomnie!* je ne m'attendais pas à être attaqué moi-même par la calomnie dans ma fidélité à Dieu et au roi. Ayez la bonté de vous souvenir combien de fois vous m'avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'était ma fidélité d'enfant pour

tout ce que l'Église croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre plus de trois mille vers sur des sujets de piété; vous est-il jamais revenu qu'on y ait trouvé un seul vers qui sentît l'hérésie? Je ne vois aucun homme qui soit moins suspect de la moindre nouveauté... »

Tout fut vain : il expira d'une disgrâce mortelle à un courtisan; d'une amitié trahie par une femme ingrate; d'un chef-d'œuvre méconnu par son temps. Tous les temps sont coupables de pareils crimes envers la postérité. Avant d'être glorifié, il faut être supplicié : c'est la loi des grands hommes.

XXXVII

Quant à *Athalie,* c'est Racine tout entier. Il revivra éternellement dans cette œuvre, qui place son auteur non seulement au rang des poètes, mais au rang des prophètes bibliques. Il n'y a point de parallèle, selon nous, possible entre *Athalie* et aucun des drames antiques ou modernes d'aucun théâtre profane. Sophocle, Euripide, Sénèque, Gœthe, Schiller, Shakspeare lui-même, cèdent à jamais la première place à cette œuvre : pourquoi? c'est que leurs tragédies ne sont que des œuvres d'art, et que celle de Racine

est une inspiration de foi. Ils sont des poètes profanes, mais Racine ici est un poète sacré.

L'art y est aussi parfait que l'inspiration y est divine.

Comme conception, ce drame est simple comme l'histoire, grand comme l'empire qu'on s'y dispute, et que Dieu transporte d'une branche à l'autre de la maison de David, pour que cette branche produise un jour un fruit de salut pour son peuple,

Et que la terre enfante son sauveur!

selon l'expression de Racine.

Comme intérêt, le poète ne va pas chercher l'intérêt dans ces vaines curiosités surexcitées par des aventures laborieusement combinées et par des péripéties fantastiques; il le place tout entier dans ce que la nature a fait de plus intéressant et de plus pathétique pour le cœur des mères, dans l'innocence, dans la candeur, et dans les périls d'un enfant suspendu entre le trône et la mort.

Il n'y a pas d'amour, dit-on : c'est vrai; mais qui peut douter que, si la pièce eût été susceptible d'un amour profane, celui qui fit parler Phèdre et Bérénice n'eût su faire parler un amour hébraïque dans la langue de Salomon?

La vertu de ce drame est de n'avoir pas d'amour : cette passion eût été déplacée dans le Temple; ce sont les grandes et saintes passions divines

qu'on veut y voir et y entendre. L'ombre visible de Jéhovah eût fait pâlir toutes les autres. Un amour ici eût été une petitesse et une profanation. Mais comme les autres passions divines y parlent une langue supérieure aux langueurs de la passion des sens! La maternité dans Josabeth, le courage dans Abner, l'héroïsme dans le grand prêtre, la haine dans Athalie, l'ambition dans Mathan, l'innocence et la foi dans Éliacin, la piété dans les chœurs! Dieu lui-même enfin dans les prophéties!... quelle place resterait-il à une passion secondaire au milieu de ces passions surhumaines? que sont des soupirs devant ces foudres?

Quant à la langue, ce n'est plus du français, ce n'est plus du grec, ce n'est plus du latin, comme dans ces autres pièces profanes et classiques : c'est de l'hébreu transfiguré en un idiome qui ne fut jamais parlé qu'entre Jéhovah, ses prophètes et son peuple, parmi les éclairs du Sinaï. Les mots fulgurent, les accents terrifient, les strophes transportent, les vers respirent; les rimes elles-mêmes, ces consonances pénibles, laborieuses, ordinairement puériles et cherchées, chantent et prient. Elles viennent s'appliquer sans effort, d'elles-mêmes, aux vers, comme les ailes se collent à la flèche pour la faire voler plus haut dans le ciel, pour les faire percer plus avant dans l'oreille et dans le cœur. Il est impossible, en lisant *Athalie,* de songer seulement à la rime ou à la

versification. Le style n'est ni prose, ni vers, ni récitatif, ni mélodie; c'est de la pensée fondue au feu du sanctuaire d'un seul jet avec la forme c'est le métal de Corinthe de la langue moderne. Ce français-là n'est d'aucune origine et n'aura aucune fin. Il date du ciel, et est digne d'y être parlé.

XXXVIII

On a affecté, dans ces dernières années, de subalterniser Racine, et de lui préférer Shakspeare et ses imitateurs allemands et français. Shakspeare est la grandeur, mais Racine est la beauté. La masse, quelque étonnante qu'elle soit, peut-elle jamais se comparer à la perfection ? Shakspeare, selon nous, prend l'homme dans ses mains puissantes, et lui fait plonger ses regards dans les abîmes tantôt sublimes, tantôt vertigineux, du cœur humain. Racine, lui, prend l'homme dans ses mains sanctifiées par sa piété, et lui fait tourner ses regards vers les profondeurs et les sérénités du firmament plein de la Divinité. L'un regarde en bas, l'autre en haut : mais en bas sont les

ténèbres; en haut la lumière, fille et splendeur de l'Eternel.

Voilà la différence entre ces deux hommes. L'un émeut et passionne, l'autre édifie et divinise; l'un est terrible, l'autre est beau. Or, selon nous, la poésie est l'émotion par le beau.

Voilà ce qui nous distingue et ce qui distingue la France de ceux qui se sont appelés hier les *romantiques,* et qui s'appellent aujourd'hui les *réalistes;* deux hérésies pleines de talents égarés, mais qui, en rentrant dans la vérité, feront faire de nouvelles conquêtes à la religion du goût et des lettres. Ces hérésiarques ne veulent que l'*émotion;* ils oublient que l'*émotion par le laid* s'appelle tout simplement l'horreur. Nous voulons, nous, de l'*émotion et du beau.* Voilà pourquoi Shakspeare est leur idole, et pourquoi Racine est notre orgueil.

Quand nous ne voudrons qu'être émus, nous irons au pied d'un échafaud, et nous regarderons tomber la tête d'un supplicié sous le couteau qui glisse et qui tue; mais quand nous voudrons de l'émotion par le beau, nous irons assister à *Athalie,* écrite par Racine, récitée par Talma ou par Mlle Rachel.

Ajoutons que dans *Athalie* ce n'est pas seulement le beau qui émeut l'esprit, c'est le divin qui pénètre le cœur. Ainsi Racine, pour qui *Athalie* fut un acte de foi plus qu'une œuvre

d'art, n'est pas seulement arrivé à la beauté, ce ravissement de l'intelligence, mais à la sainteté, ce ravissement de l'âme.

Glorifions-nous donc à jamais d'être d'une nation qui a produit Racine, et de parler une langue où l'on a pu écrire *Athalie*.

TABLE

Avis de l'Éditeur. 1

Job lu dans le désert. 1

— Philosophie personnelle de l'auteur. 105

De la prétendue Décadence de la Littérature en Europe et particulièrement en France. 127

— Aperçu de l'Histoire littéraire en France. . . 147

Racine — « Athalie ». 255

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Achevé d'imprimer

le quatorze septembre mil huit cent quatre-vingt-treize

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

2. - 2026.

610 (1

133

La Bibliothèque
iversité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

041275

CE

a39003 003319133b

CE PQ 0139
.L33 1894
C00 LAMARTINE, A PHILOSOPHI
ACC# 1382889

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-18 JÉSUS, IMPRIMÉS SUR PAPIER VÉLIN

Chaque volume : 3 fr. 50

DERNIÈRES PUBLICATIONS

PAUL ARÈNE	*La Chèvre d'or*	1 vol.
BARBEY D'AUREVILLY	*Littérature épistolaire*	1 vol.
LÉON ALLARD	*Les deux Portraits*	1 vol.
LÉON BARRACAND	*La belle Madame Lenain*	1 vol.
PAUL BONNETAIN	*Passagère*	1 vol.
PAUL BOURGET	*La Terre promise*	1 vol.
JULES BRETON	*La Vie d'un Artiste*	1 vol.
PHILIPPE CHAPERON	*La Possédée*	1 vol.
ADOLPHE CHENEVIÈRE	*Honneur de Femme*	1 vol.
FRANCIS CHEVASSU	*Les Parisiens*	1 vol.
VALBERT CHEVILLARD	*Paysages canadiens*	1 vol.
LE P. LUIS COLOMA	*Bagatelles* (trad. C. Vergniol)	1 vol.
LÉON CLÉRY	*De Paris à Lahore*	1 vol.
FRANÇOIS COPPÉE	*Longues et Brèves*	1 vol.
FERDINAND FABRE	*Ma Vocation*	1 vol.
ARISTIDE FREMINE	*Une Demoiselle de Campagne*	1 vol.
ED. & J. DE GONCOURT	*Sœur Philomène.* (Ed. Guillaume)	1 vol.
PAUL HERVIEU	*Feints par eux-mêmes*	1 vol.
MICHEL JACQUEMIN	*Le gros Chat gris*	1 vol.
JANINE	*La Chambre nuptiale*	1 vol.
GEORGE JAPY	*Mademoiselle Baukanart*	1 vol.
A. DE LAMARTINE	*Philosophie et Littérature*	1 vol.
BERNARD LAZARE	*Le Miroir des Légendes*	1 vol.
DANIEL LESUEUR	*Justice de Femme*	1 vol.
LORD LYTTON	*L'Anneau d'Amasis*	1 vol.
MASSON-FORESTIER	*Pour une Signature*	1 vol.
FRANÇOIS DE MAHY	*L'Ile Bourbon et Madagascar*	1 vol.
ANDRÉ MELLERIO	*La Vie stérile*	1 vol.
Mme STANISLAS MEUNIER	*M. de Prévannes*	1 vol.
PIERRE DE NOLHAC	*La Reine Marie-Antoinette*	1 vol.
OSSIT	*A quoi bon?*	1 vol.
FRANCIS POICTEVIN	*Tout bas*	1 vol.
POUVILLON	*Petites Ames*	1 vol.
MARCEL PRÉVOST	*L'Automne d'une Femme*	1 vol.
WILLIAM RITTER	*Ames Blanches*	1 vol.
JULES ROLLAND	*Le Saut du Loup*	1 vol.
J.-H. ROSNY	*Daniel Valgraive*	1 vol.
ROBERT SCHEFFER	*Misère royale*	1 vol.
MARY SUMMER	*Les Aventures de la Princesse Soundari*	1 vol.
ANDRÉ THEURIET	*Mademoiselle Roche*	1 vol.
EUGÈNE VERMERSCH	*L'Infamie humaine*	1 vol.
VIGNÉ D'OCTON	*Les Amours de Nine*	1 vol.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 31, rue des Grands-Augustins — 4.-2026.